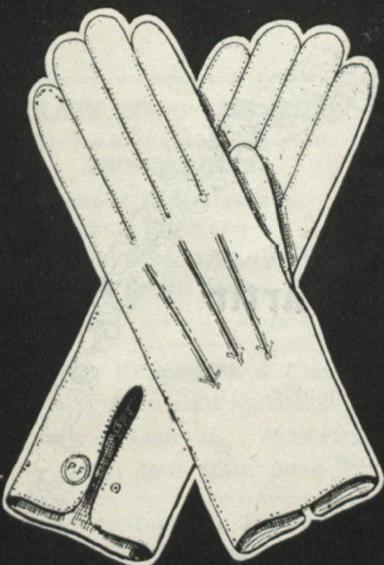


**PAGES
MANQUANTES**



GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ OU SUEDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

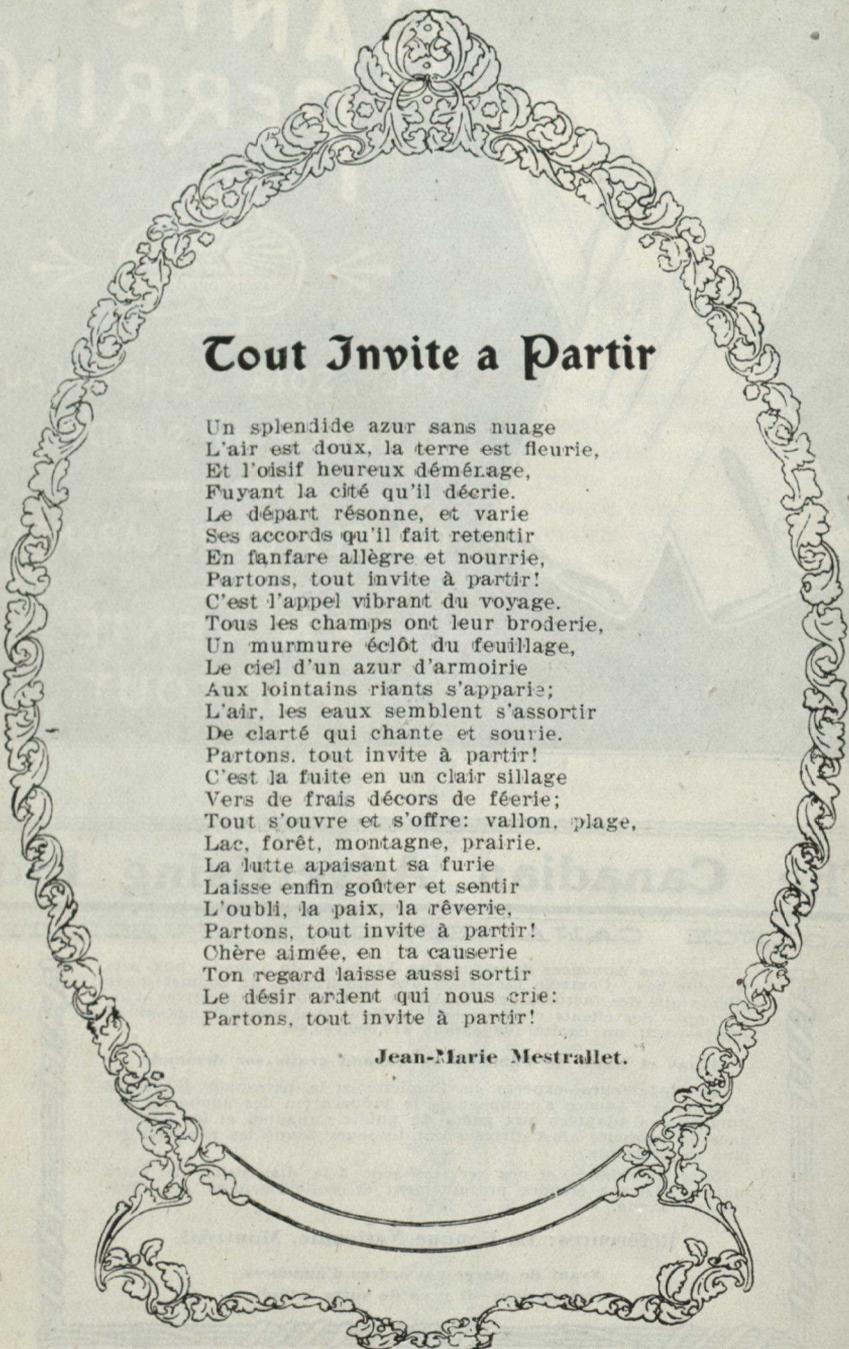
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



Tout Invite a Partir

Un splendide azur sans nuage
L'air est doux, la terre est fleurie,
Et l'oisif heureux démérage,
Fuyant la cité qu'il décrie.
Le départ résonne, et varie
Ses accords qu'il fait retentir
En fanfare allègre et nourrie,
Partons, tout invite à partir!
C'est l'appel vibrant du voyage.
Tous les champs ont leur broderie,
Un murmure éclôt du feuillage,
Le ciel d'un azur d'armoire
Aux lointains rians s'apparie;
L'air, les eaux semblent s'assortir
De clarté qui chante et sourie.
Partons, tout invite à partir!
C'est la fuite en un clair sillage
Vers de frais décors de féerie;
Tout s'ouvre et s'offre: vallon, plage,
Lac, forêt, montagne, prairie.
La lutte apaisant sa furie
Laisse enfin goûter et sentir
L'oubli, la paix, la rêverie,
Partons, tout invite à partir!
Chère aimée, en ta causerie
Ton regard laisse aussi sortir
Le désir ardent qui nous crie:
Partons, tout invite à partir!

Jean-Marie Mestrallet.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Éditeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 7, Montréal, Juillet 1910

Les Petits Jardins

Je ne veux qu'un arpent. Pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
"Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève...
"Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
"Aussi loin je voudrai borner mon horizon.
"Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve."

DANS une étude sur "La femme dans la vie", Mme Félix-Faure-Goyau dit, après avoir parlé des jardins mentionnés dans l'histoire ou les doctes rapports: "Ce ne sont point de pareils jardins qui m'intéressent aujourd'hui; ce sont de tout petits enclos, à la verdure timide, ayant pour unique richesse une tonnelle, quand ils peuvent avoir une tonnelle; de petits morceaux de terre exposés à tous les rayons et à tous les souffles du vaste ciel, cultivés selon l'esprit de ce bon jardinier qui disait: La plus belle fleur, c'est "une belle légume!"

Les petits jardins! Voici que dans Montréal, là où il y a une piécette de terrain bien au soleil, on en crée. C'est peut-être la cherté du légume qui a dé-

terminé ce bel engouement; mais il n'importe: jardiner est bon, est beau, est utile. Je voudrais que, comme à Détroit, un règlement municipal autorisât les pauvres à mettre en potager tout terrain vacant.

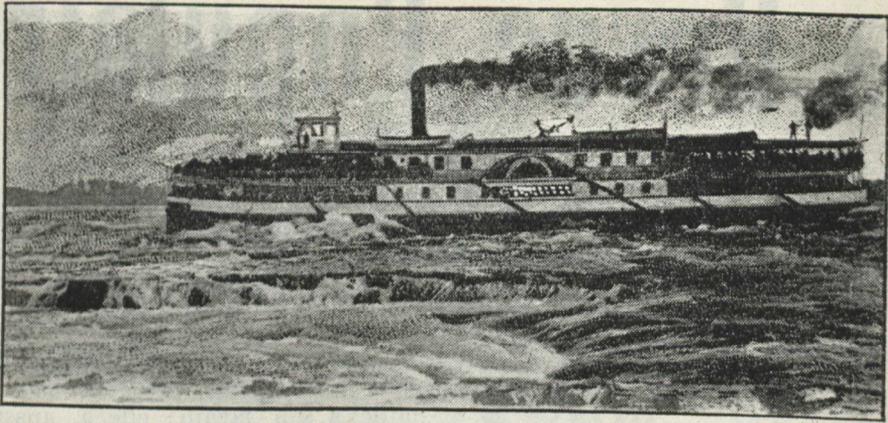
Dans notre banlieue, où les lopins sont assez vastes, presque chaque famille a son jardin; elle a aussi ses poules. Je me fournis d'oeufs au Boulevard St-Denis et en toutes saisons j'ai ce qu'il y a de mieux.

A Québec, quand j'étais jeune, mes parents avaient deux potagers: l'un à côté de notre demeure, l'autre dans un assez vaste champ, éloigné de deux ou trois arpents et loué, par carrés uniformes, par le gouvernement fédéral.

L'oeuvre des petits jardins est devenue très populaire dans tous les pays civilisés. Elle devient rapidement un article des programmes scolaires. Un écrivain dit: "Je préfère les jardins utiles aux jardins délicieux. Les enfants et les hommes ont besoin de respirer l'air pur, et le contact de la terre leur est bienfaisant. Qu'ils se penchent vers elle, qu'ils lui donnent un peu de travail; elle ne sera pas ingrate; à son tour elle leur offrira ses dons. Le jardinage est une distraction saine. Qui possède un jardin a la faculté de remplacer, au moins pour quelques instants, l'atmosphère fiévreuse et enfumée des chambres et des ateliers, par une atmosphère fraîche et vivifiante."

Résultat inattendu mais parfaitement prouvé: trois grands ennemis sont attaqués par l'Œuvre du Jardin Ouvrier, en France: la mortalité infantile, l'alcoolisme et la tuberculose. Des rapports officiels l'attestent. Ma foi! on n'en demandait pas tant aux petits jardins, mais, certes, ce surplus de bienfaits est précieux par-dessus tout.

D'Argenson.



Premier voyage d'été

DE CHEZ LES ABEILLES

Par Pierre Voyer

A bord de l'“*Empress*”.—Pendant que l'élégant et rapide bateau nous ramène d'Oka à Montréal, pourquoi ne jetterai-je point sur le papier, comme ça, à la franquette, quelques-unes des impressions que je rapporte d'un premier séjour à la Trappe? Tout m'y invite: le mouvement rythmé et très doux du bateau qui émoustille le cerveau; deux ou trois petits documents que j'ai dénichés là-bas; le besoin de “boucler” sans plus de retard l'article promis, pour après-demain, à la *Revue Populaire*, et, non moins, le charme même du sujet qui s'impose en quelque sorte.

J'ai choisi un titre qu'il convient de prendre, à la fois, au réel et au figuré. Au figuré, car ils méritent bien le traditionnel qualificatif d'abeilles, ces religieux, ces étudiants qu'une fois encore j'ai vus livrés à un travail incessant mais accompli avec allégresse, varié mais visiblement ordonné en tout, compliqué mais accusant chez les exécutants, soit une maîtrise très sûre, soit une application fort méritoire. Et

il faut aussi prendre mon titre au sens réel, puisque l'abeille—l'abeille vraie— a accaparé mon attention, à l'Institut et au Monastère, cette année. L'an dernier, ce fut un petit jardin dont je vous touchai un mot; aujourd'hui, c'est surtout à un petit rucher naissant, régi par un élève qui me touche de très près, qu'est allée ma sollicitude. Et je prophétise, à coup sûr, qu'une autre fois, ce sera un poulailler minuscule mais exubérant de vie.

Et puis, il y a autre chose: je suis un “mellivore,” un grand mangeur de miel. Je n'oublie jamais que je lui dus, au sortir d'une maladie plus déprimante que grave, les meilleurs éléments de reconstitution; je n'oublie pas non plus que, du témoignage des chimistes les plus autorisés, le miel renferme autant de matière nutritive que la meilleure des huiles de foie de morue, tout en étant un p'tit brin plus mangeable, comme diraient nos gens du Rang du Bord de l'Eau; et j'oublie encore moins que l'industrie apicole est, de-

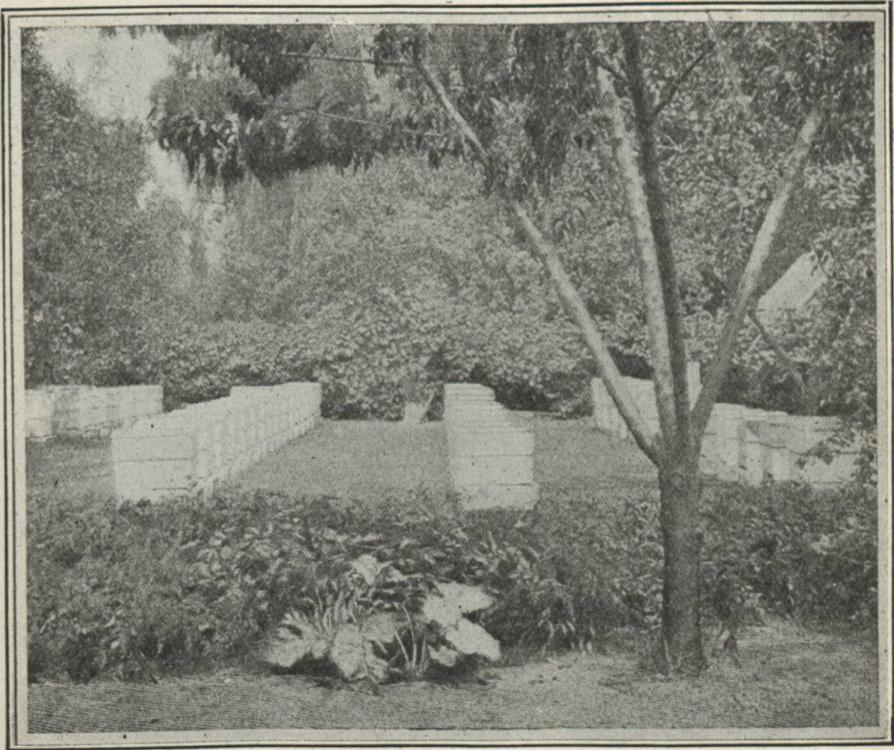
De chez les abeilles

puis quelques années, en bel essor dans beaucoup de nos paroisses.

* * *

Ma première notion du miel remonte au temps de ma première jeunesse, pour préciser, à la vingt ou vingt-cinquième maladie d'une tante que je ne me rappelle pas avoir vue, une seule fois, autrement que préparant, prenant,

ticle. Personne ne savait au juste où ça se vendait, et je reçus le mandat vague mais assez logique de prendre la Grand'Rue (nom populaire de la rue St-Jean à Québec), d'entrer dans toutes les "groceries" et toutes les "apothicaires" tant que je n'aurais pas trouvé et, entre temps, de ne pas me faire écraser par les voitures. Ce danger s'éliminait en grande partie de lui-même à cette époque, en raison même



Vue du rucher d'un amateur

louangeant ou débinant une tisane ou un médicament. Un médecin ayant prescrit du miel, j'entendis ce mot pour la première fois; il exerça sur moi une impression d'autant plus forte que des femmes se mirent à chuchoter :

—Elle doit être bien basse pour que le docteur la mette au miel...

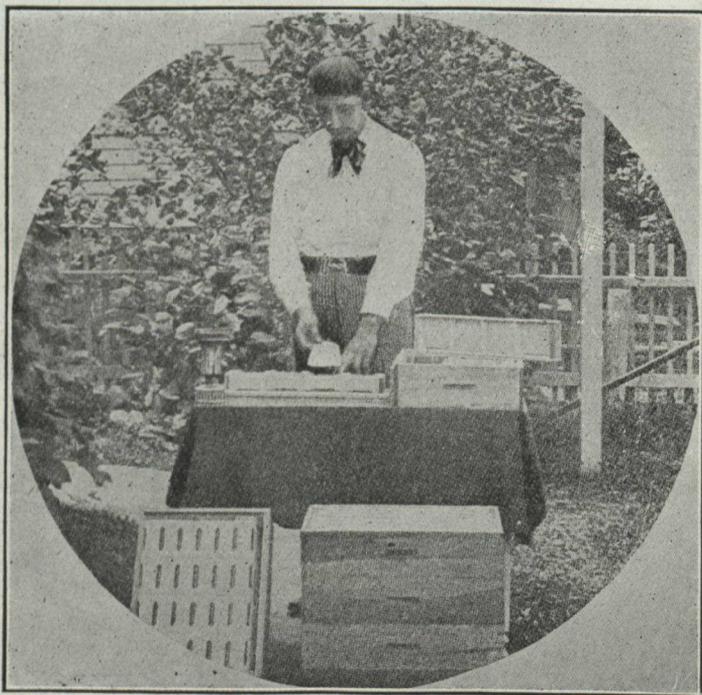
Je fus choisi pour aller chercher l'ar-

de la remarquable rareté des voitures. Tout jeune que je fusse, je savais déjà qu'une "grocerie" se reconnaissait, selon la mode d'alors, par des cônes de sucre blanc posés dans la vitrine, et les "apothicaires" par des bocaux colorés. Je ne me rappelle pas très bien au bout de quel nombre de minutes ou d'heures je pus trouver du miel, mais je me souviens comme si c'était d'hier que par-

tout, ou presque, on me dit : "Y a donc quelqu'un de malade chez vous?" et que là où j'obtins du miel, l'opération consista à mettre une espèce de graine de lin visqueuse et verdo-brunâtre dans un flacon à cornichons. Chez ma tante, on manipula le miel comme si c'eût été du poison vif, avec des précautions qui ne laissèrent pas de me mettre un peu d'orgueil au coeur d'avoire pu porter, sans catastrophe, une pareille matière.

Eh bien, aujourd'hui, en 1910, en

disparaître, et, d'autre part, la possibilité d'obtenir du miel bon et pur augmentant, la consommation en accroît de jour en jour. La falsification du miel a peut-être nui à celui-ci autant que l'ignorance. Je lis dans un des documents que j'ai ici (**Grandeur et Décadence du Miel**, par Brillaud de Laujordièrre) : "D'où vient que le miel est ainsi tombé dans l'oubli en France? C'est, sans doute, parce qu'on le connaît mal. Demandez ce que c'est que le miel. La



On fournit un peu de cire aux abeilles pour les aider à commencer la saison

plein vingtième siècle, dans bien des familles des villes et des campagnes subsiste cette conviction que le miel, c'est rien que pour les malades. Que dis-je... Des gens, chez qui pareille ignorance est impardonnable à cause de leur instruction et leur état, s'étonnent quand je leur apprends que le miel entre couramment dans mon programme d'alimentation.

Dieu merci! cette ignorance tend à

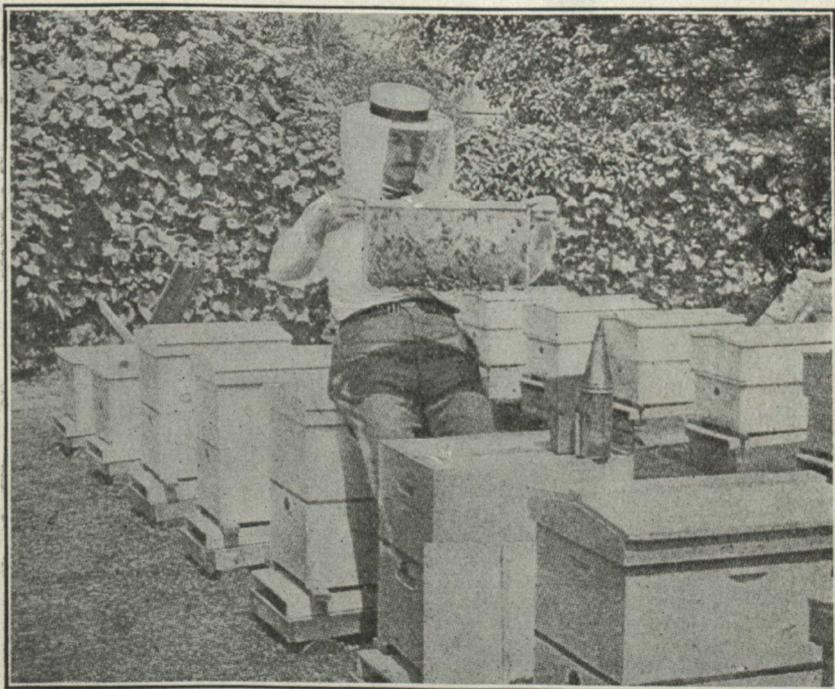
plupart des gens vous diront: "C'est une affreuse mixture qu'on vous sert dans les restaurants de troisième ordre!" Ou bien: "Ah! oui, le miel, un remède de bonne femme pour les brûlures et les contusions". Combien d'entre eux connaissent le miel, le vrai, celui que l'abeille tire du nectar des fleurs? Cette ignorance est regrettable. Il serait à souhaiter que cet aliment si parfaitement hygiénique, si

De chez les abeilles

savoureux quand il est authentique, fût mieux apprécié de nos jours.

“Mais comment le réhabiliter? Nous sommes enclins, en France, à pratiquer ce que j'appellerais la politique des bras au Ciel. “Qui nous tirera de là?” clamons-nous volontiers, quand les choses ne vont pas à notre gré. Qui nous tirera de là? Mais nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que le voisin intervienne quand l'intéressé se dérobe? C'est donc aux apiculteurs qu'il ap-

tre les lanceurs de spécialités pharmaceutiques ou autres. D'accord. Aussi, nous ne parlons pas de la publicité proprement dite. Cherchez seulement l'appui de la presse. Les journaux agricoles ne vous refuseront pas leur concours. Essayez d'intéresser le corps médical à vos efforts. Entendez-vous pour publier à frais communs—la dépense ainsi répartie serait minime pour chacun—pour publier, dis-je, des brochures, de petits tracts où vous ferez



Il est facile de manier les abeilles... quand on sait s'y prendre

partient de mettre fin à la crise dont ils souffrent. S'ils faisaient pour ce produit, si digne d'être recommandé, la centième partie de la propagande à laquelle certaines drogues plus ou moins bienfaisantes doivent leur célébrité, quel succès! J'entends bien l'objection: Mais nous ne disposons pas de capitaux, disent nos apiculteurs, nous ne pouvons faire pour le miel les sacrifices d'argent que peuvent se permet-

ressortir les avantages du miel au double point de vue alimentaire et thérapeutique. Enfin, donnez-nous de bon miel et employez la meilleure des réclames, celle qui ne coûte rien, celle qui consiste à ne négliger aucune occasion de faire déguster ses produits. Que d'incrédules vous convertirez!

“En se concertant pour la vente, en mettant en commun leur expérience et leur activité, les apiculteurs sortiront

de l'impuissance à laquelle leur isolement les condamne. Syndicats ou coopératives? Les circonstances leur indiqueront la forme à adopter."

Ici, dans notre province, nous avons l'Union Expérimentale, dont le siège principal est à l'Institut agricole d'Okka, d'où je reviens en ce moment, — Union qui, pour être de fondation récente, fait déjà sentir, un peu partout,

L'hydromel possède toutes les qualités physiologiques et hygiéniques du vin. Il se conserve facilement. C'est donc une excellente boisson pour la consommation familiale. Si la récolte excède les besoins de la ferme, on vendra le surplus et, soyez-en certain, les amateurs ne manqueront pas. La fabrication de l'hydromel peut se faire sur une plus grande échelle là où les apiculteurs ont constitué des syndicats. Ils peuvent alors employer des procédés perfectionnés, grâce à l'emploi d'appareils dont l'achat serait trop dispendieux pour les fabricants iso-



Extraction du miel à l'aide d'un cylindre rotatif.—Emmagasinage du miel

son influence bienfaisante et qui ne tardera pas à devenir un canal des plus utiles et des plus directs entre les apiculteurs et le grand jardin public.

M. de Laujardière dit encore: "L'apiculteur peut aussi tirer profit des dérivés du miel, par exemple, le transformer en hydromel, boisson obtenue par la fermentation du miel dissous dans l'eau, breuvage agréable et sain.

lés.

"Le bas prix du sucre permet aujourd'hui à la confiture de faire au miel une redoutable concurrence; en revanche, l'industrie lui offre des débouchés chaque jour plus larges: la parfumerie, la teinturerie l'utilisent, la pâtisserie également: rien que la fabrication du pain d'épice en emploie de grandes quantités.

“Enfin, le miel peut encore servir à la conservation des matières végétales. Ce n'est pas là un procédé nouveau. Aux premiers siècles de notre ère, Columelle le préconisait dans son traité sur les arbres. Enduites de miel, les graines supportent mieux les longues traversées. Cette substance les empêche de germer et les protège efficacement contre les variations de la température. Aujourd'hui, nous expédions souvent des semences dans les pays les plus lointains, cette utilisation du miel n'est pas sans intérêt. Rendons donc au produit de nos ruches la faveur dont il jouissait jadis. Tout le monde s'en trouvera bien, producteurs et consommateurs. Lorsque les bergers antiques voulaient faire honneur à leurs hôtes, ils leur offraient des coupes pleines d'un miel couleur d'or. De nos jours, l'hospitalité comporte des rites plus somptueux. Mais le miel, j'entends celui que font les abeilles avec le nectar des fleurs, est apprécié des délicats. Au point de vue hygiénique, aucun aliment n'est meilleur. Ne me dites pas que c'est là invention de nos médecins modernes en quête de nouveaux remèdes pour le traitement des belles neurasthéniques. J'invoquerais le témoignage d'Hippocrate. Celui-ci, qu'on a appelé le père de la médecine, tenait le miel en grande estime. Il ne se bornait pas à l'ordonner à ses malades, lui-même s'en délectait. Il le considérait comme une des causes de sa longévité.”

* * *

Au nombre des autres documents sur l'abeille que j'ai là, dans ma sacoche de voyage, se trouve une étude tour à tour possédée, perdue et retrouvée: **“Keeping bees for profit”**, par Frank G. Herman. Je l'analyserai un de ces matins pour le profit des apiculteurs amateurs. Cette étude se termine par une démonstration à l'adresse de ceux qui trouvent que l'organisation d'un rucher coûte trop cher. “Commencez par une seule ruche, dit-il en substance; par l'essaimage cette ruche première vous dotera, avec le temps, d'un petit domaine apicole. Mais n'oubliez pas que l'essaimage doit se produire en bonne saison.” Pour mieux graver cet avertissement dans l'esprit des aspirants apiculteurs, il le met en vers :

A swarm of bees in May
Is worth a load of hay.
A swarm of bees in June
Is worth a silver spoon,
But a swarm in July
Is not worth a fly.

J'ai aussi l'ingénieuse thèse de Camille Flammarion “Le vrai socialisme est celui des abeilles”; et j'ai l'étude “poivre et sel” de Jean Frolo, sur l'intelligence de l'intéressante bestiole. Nous voici donc avec tout plein de matériaux pour le jour où, l'occasion se présentant, nous reviendrons à cette question éminemment, et à un égal degré, utile et agréable.



MARCHEZ - VOUS ?

Par **E.-Z. Massicotte**

“Si vous êtes assez heureux, écrivait un jour, sous le pseudonyme de Trottain, mon ami le plus intime, pour demeurer à 20, 40 ou 60 minutes de marche de votre ouvrage, faites-vous le trajet à pied, soir et matin ?

“Je parierais dix contre un que vous préférez l’atmosphère douteuse des “p’tits chars” au grand air pur et vivifiant... Et je gagnerais neuf fois sur dix parce que tout le monde n’a qu’une voix pour s’exclamer : “Marcher ! C’est bien fatigant, et puis on n’a pas le temps” !

“Cette raison n’est pas millionnaire, mais on s’en contente. Aussi que voyons-nous : les gens sortent pour aller travailler, s’amuser ou rendre visite, aussitôt le tramway. Quelle aberration !”

* * *

“Autrefois, raconte un auteur français, il en était tout autrement, pour un oui, pour un non, on prenait son baton de route et l’on partait. Quelles jolies promenades avec des heures de doux repos au coin d’un bois, au bord d’une aimable rivière, le long d’une prairie, au revers d’un côteau. C’était ainsi que s’en allait Jean-Jacques Rousseau et tant d’autres avec lui !”

* * *

De tout temps, les vrais Canadiens ont été de rudes marcheurs et la distance ne les a jamais effrayés.

En voulez-vous des exemples ? Il n’y a qu’à prendre au hasard.

Les trois frères Lemoyne : d’Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt

quittèrent Montréal avec une troupe de Canadiens, pendant l’hiver de 1686 et s’en allèrent à pied, à la Baie d’Hudson, guerroyer contre l’ennemi. Voilà une petite marche qui serait peu goûtée par les clients des tramways, n’est-ce pas ?

Passons un siècle. Vous savez peut-être qu’il n’y avait, vers 1770, qu’un seul collègue dans la Nouvelle-France et qu’il était à Québec. Or, de quelle façon, les écoliers du district de Montréal se rendaient-ils à la vieille capitale, au commencement de l’année scolaire et comment en revenaient-ils, pour goûter les vacances dans leurs familles ?... Le plus souvent à pied !

Écoutons le meilleur de nos historiens, l’abbé J. B. A. Ferland, nous décrire un de ces voyages d’étudiants :

“Réunis dans la chapelle du séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins ; puis la bande joyeuse défilait ; elle poussait un cri d’adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d’outardes, se dirigeait vers l’ouest, qui pour elle renfermait la terre promise.

“Avec six semaines de vacances à l’horizon, un léger paquet sur les épaules, et un cœur bondissant de plaisir, le jeune étudiant marchait lestement, tantôt au refrain de quelque chanson populaire, tantôt au milieu des gais propos et des rires bruyants de ses compagnons. Vers le milieu du jour on s’arrêtait sur le bord d’un ruisseau, ou au pied de quelque orme séculaire ; les sacs se vidaient et les provisions étalées sur l’herbe disparaissaient rapidement devant l’appétit des voyageurs. Le soir on frappait à la porte d’une de ces blanches maisons qui bordent le

grand chemin depuis Québec à Montréal; le costume de Séminariste procurait partout un accueil favorable et une bienveillante hospitalité. La grande chambre était mise à la disposition de messieurs les écoliers; pour eux, le feu pétillait plus ardent dans la cheminée, la nappe la plus blanche était étendue sur la table, et les omelettes les plus rebondies se succédaient dans la poêle.

“C’était dans la grange, sur le foin nouveau que les voyageurs allaient se reposer des fatigues de la journée; avec l’air frais en abondance, ils dormaient plus à l’aise, et n’avaient pas à redouter de visiteurs incommodes.

“Au soleil levant tous étaient sur pied; lorsque, après un bon déjeuner,



Modèle de chaussure pour longue marche.

le trésorier de la bande offrait à la maîtresse du logis de payer les dépenses causées par lui-même et ses compagnons, il était arrêté par un refus, que suivait une invitation de ne pas oublier la maison quand ils descendraient.”

Que penseraient les douillettes papas et mamans d’aujourd’hui, s’ils voyaient leur progéniture chérie, partir pour un voyage de 180 milles, dans ces conditions?

Sautons au siècle suivant. C’est en 1815, que Jean-Baptiste Lagimodière fit le trajet, sans compagnon, et à pied, de Winnipeg à Montréal. Parti le premier novembre, il était dans la future métropole le six janvier 1816, ayant parcouru 1800 milles, malgré la boue, la neige et les glaces.

Dans les Cantons de l’Est, il y a cinquante ans, M. St-Amant nous apprend

qu’il “n’était pas rare de voir un cultivateur charger deux minots de blé sur son épaule et les transporter au moulin à travers la forêt.”

Tous les Montréalais de mon âge ont vu, autrefois, de bonnes vieilles campagnardes de Lachine, de St-Laurent ou de la Pointe-aux-Trembles, pour ne citer que ces endroits, venir à Montréal faire leurs emplettes et accomplir le trajet, aller et retour, en “foot train”.

Veut-on un exploit contemporain. En 1907, le R. P. Frs-Xavier Fafard, un Oblat, est parti du Fort Albany, près de la Baie d’Hudson, et il s’est rendu à Témiscamingue nord, en raquette, soit une distance d’environ 500 milles. Le Père Fafard était accompagné de deux guides sauvages et de trois courriers postaux. Voici comment il explique sa manière de voyager qui est celle des Sauvages.

“Petites étapes et repos fréquents. Le lever a lieu à 5 heures. On prend une tasse de thé chaud, du lard et des galettes, puis on se met en marche. A 9 heures, nouveau déjeuner et nouvelle marche. Il se prend ainsi cinq ou six repas par jour, suivis d’autant de marches. La journée finit vers 4 heures et demie de l’après-midi. On procède alors à établir le campement pour la nuit... On couche à la belle étoile, dans un trou, sur un lit de branches et bien enveloppés... On s’habitue très vite à ce régime qui est très hygiénique.” Le Père Fafard ajoute “qu’il n’a pas attrapé le moindre rhume, la moindre indigestion, le moindre mal de tête de tout le trajet.”

Enfin, il y a un mois, à peine, la presse quotidienne nous apprenait qu’un jeune compatriote, M. Emile Thériault, avait franchi, à pied, la distance qui sépare Montréal de Los Angeles.

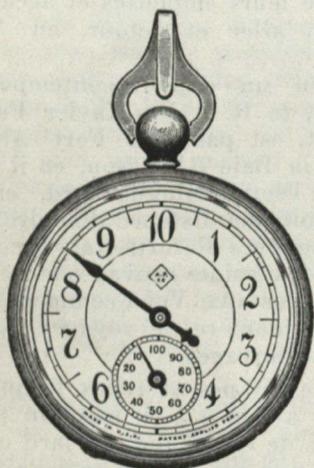
* * *

Il est admis que l’homme a besoin d’exercice. Sans cela, il s’amollit, s’affaiblit, s’ankylose; surtout il devient

un terrain tout préparé à recevoir les maladies qui guettent les paresseux et les sédentaires.

Mais quel exercice choisir? La plupart des individus ne peuvent jongler avec les poids, manier le fleuret, faire de la natation, de la lutte ou de la boxe!

Il n'y a que la marche qui convien-



Cadran du pedomètre.

ne à tous indifféremment, car c'est l'exercice rationnel le plus simple, le plus salubre, le plus à la portée du public en général.

Avec la marche pas d'appareils coûteux à acheter, pas de local à aménager, pas de professeur à payer: la rue, la route, le chemin, le sentier sont là et vous n'avez qu'à mettre un pied devant l'autre.

* * *

Toutefois, pour être vraiment bénéficiable, la marche doit réunir certaines conditions: surtout elle ne sera pas occasionnelle, mais quotidienne; il faut qu'elle fasse partie de la routine journalière et rien n'assure mieux sa permanence que l'habitude de faire à pied, le trajet entre son domicile et le bureau, l'atelier ou le magasin.

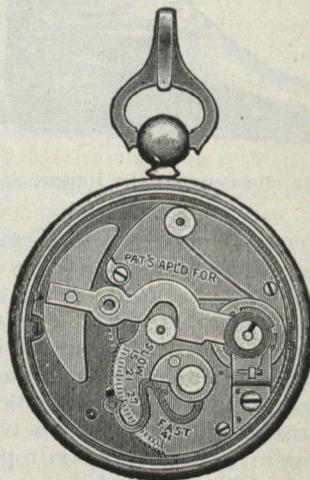
En Angleterre, terre classique des

"pedestrians", la majeure partie des employés demeurant dans un rayon de six milles de leur ouvrage, se font un plaisir de marcher matin et soir. Ils usent peut-être plus de chaussures que celui qui se fait voiturier, mais en revanche ils s'évitent de payer des billets de tramway et des comptes de médecins, ce qui compense amplement.

* * *

Aux Etats-Unis, on adopte de plus en plus la coutume de voyager à pied, durant les vacances et un auteur américain, M. Eugène Lamb Richards, a publié naguère dans l'"Atlantic Monthly" des conseils très judicieux sur la manière de faire de longs trajets.

Il recommande, par exemple, de ne pas se lancer dans des marches de plusieurs jours, sans préparation. On doit s'habituer à marcher quatre milles par



Le mécanisme du pedomètre.

jours, au moins, avant d'entreprendre des pérégrinations. De plus, il conseille l'usage d'une chaussure spéciale. Depuis quinze ans, ce monsieur occupe ses loisirs à marcher et quoique âgé il accomplit aisément 40 à 50 milles dans une journée. Or, après maintes expériences, le genre de chaussure qu'il préfère est celui qu'on verra dans l'il-

lustration de la page 13. Elle diffère des autres en ce que le bout de la semelle repose à plat sur le sol et qu'elle n'a pas de talon; enfin, elle ne comporte aucune doublure.

En Europe, on a imaginé, avec succès, des chaussures ajourées qui permettent à l'air de circuler sur le pied, ce qui contribue beaucoup à diminuer la sensation désagréable que produit parfois la sudation.

Les grands marcheurs ont toujours deux paires de chaussures, une à semelles et à empeignes minces, l'autre à semelles et à empeignes fortes. Cela, non seulement pour être chaussé suivant la température, mais encore pour changer aux stations de repos, dans le but d'alléger la lassitude des membres inférieurs.

Au sujet des voyages de plusieurs jours, M. Richards prévient les novices que la troisième journée est à redouter. Après 72 heures de route, plusieurs sont atteints de courbature, s'ils ne se sont pas entraînés soigneusement.

Chaque fois qu'on a terminé une marche un peu longue et que la chose est possible, il est excellent de se baigner à l'eau tiède ou, sinon, de se frictionner, sans eau, avec une brosse ou une serviette rude.

* * *

Lorsqu'on s'adonne à l'exercice de la marche on aime à pouvoir apprécier la distance parcourue, mais cela n'est pas toujours facile. Voilà pourquoi, il a été inventé un instrument qui fait le calcul automatiquement et avec précision.

Cet instrument se nomme le pedomètre et il a l'apparence d'une montre. Avec lui, on sait combien de milles ou de fractions de mille on a fait en une heure, une journée, une semaine, ou plus. Au recto, l'instrument est muni d'un cadran sur lequel sont tracés des chiffres. Les gros chiffres indiquent la quantité de milles, de 1 à 10; quant aux petits chiffres, ils enregistrent les dizaines de mille de 10 à 100.

Le mécanisme du pedomètre est aussi simple qu'ingénieux. A chaque pas, un levier s'abaisse et fait avancer la roue d'un cran, mais comme les pas d'un petit homme et d'un homme de haute stature ne sauraient être identiques, il faut, avant de se servir du pedomètre, mesurer la longueur de son pas, d'un talon à l'autre, puis, fixer le régulateur en conséquence.

* * *

Supposons maintenant, que vous marchez tous les jours, mais que vous aimeriez, le dimanche, ou les jours de congé, à faire de jolies promenades; pour ceux-là, et qui résident à Montréal ou les environs, j'ai dressé une liste de routes où ils pourront porter leurs pas avec agrément.

Toutes joignent l'utile à l'agréable, autrement dit, le pittoresque à la salubrité.

1.—En premier lieu, le Mont-Royal, le parc idéal des marcheurs. Parcourez-le en tous sens; ses beautés sont toujours nouvelles et vous ne vous lasserez pas de leur faire la cour. Il en existe une carte, en vente chez les libraires, qui vous indiquera tous les sentiers, en sorte que vous ne courrez aucun risque de vous égarer.

2.—Du terminus des tramways, à Verdun, jusqu'au tramway de Lachine-Montréal, près de la Dominion Bridge.

3.—Du pont Victoria, par St-Lambert, et Longueuil et retour par le bateau.

4.—De Viauville à la Pointe-aux-Trembles.

5.—Du terminus des tramways, à la Longue-Pointe, au Bout de l'île.

6.—Du terminus du tramway à Cartierville, par le chemin Saint-Laurent jusqu'au chemin de fer de ceinture.

7.—Le tour de la montagne, en partant de la rue Mont-Royal jusqu'au chemin de la Côte des Neiges, ou jusqu'à la rue Décarie, à Notre-Dame de Grâce.

8.—Du terminus du tramway, à Lachine, jusqu'à Dixie, aller et retour.

9.—Du Bout de l'Île au Sault au Ré-

collet, par la Rivière des Prairies.

10.—Du Sault au Récollet à Cartierville.

11.—De Montréal à Lachine par le chemin du coteau (upper Lachine road).

12.—De l'écluse de la rue des Seigneurs, ou de l'écluse de la Côte St-Paul, à Lachine, le long du canal.

Ces trajets sont choisis de telle façon que vous puissiez, en partant le matin, être revenu pour midi à votre domicile, à condition, cependant, d'effectuer le retour, en tramway.

Mais pourquoi ce retour à midi et surtout en tramway, me demanderez-vous ?

Pour plusieurs raisons : d'abord pour permettre au marcheur de prendre le principal repas de la journée dans sa famille ; ensuite, pour qu'il puisse se mettre à table reposé ; enfin, parce que souvent on a diverses fonctions sociales à accomplir durant l'après-midi.

Ceux qui ne sont pas libres l'avant-midi, pourront partir vers les trois heures, au déclin du soleil. Une de ces marches, une fois par semaine, sera suffisante pour la plupart.

* * *

Allez-y progressivement. Il en est de la marche comme de toutes les bonnes choses ; il ne faut pas en abuser. Savoir s'arrêter à temps est une des qua-

lités de l'homme bien équilibré. Au début, surtout, ménagez-vous. Avec de la patience, vos muscles se fortifieront et il vous deviendra possible de faire une dizaine de milles très facilement.

Le grand Gladstone a, pendant longtemps, parcouru ses dix ou douze milles par jour, et c'est à cet exercice qu'il attribuait sa verte et remarquable vieillesse.

La vitesse moyenne à laquelle vous pourrez prétendre est de vingt minutes au mille. Si vous êtes bien doué, vous tâterez du 15 minutes et même du 12 minutes, (1) mais ces vitesses ne conviennent pas à tous les âges, ni à tous les tempéraments.

Une fois l'habitude de la marche acquise, ces excursions matinales, ces promenades en plein air, ces simples marches quotidiennes vous seront si bénéficiales que vous sentirez une nouvelle jeunesse renaître en vous.

La vie vous paraîtra plus belle, meilleure même, parce que l'exercice merveilleusement sain que vous prendrez calmera votre nervosité, facilitera votre sommeil et vous fera goûter la douceur du repos bien gagné.

(1) Un calligraphe bien connu de Montréal, M. Gascon, a fait des marches à une allure encore plus rapide, sans en ressentir aucun mauvais effet, mais c'est un amateur passionné et toujours remarquablement en forme.





Trop d'Une Bonne Chose

PAR une radieuse matinée, Yvonne Dupont et Maurice Lenoir prenaient leur bain. Imprudente comme il sied à une excellente nageuse, Yvonne avait à s'éloigner du rivage une tendance contre quoi protestait la sollicitude de son fiancé. Mais, à une remontrance de Maurice, la jeune fille se contenta de répondre par un éclat de rire de joyeux défi, en piquant de plus belle vers le large. Maurice voulut s'élançer pour la distancer. Il donna un puissant coup de jarret... V'lan! la crampe, la terrible crampe!

—Yvonne, put-il crier, arrêtez, je vous prie.

Soudain, il se sentit abandonné de toute force, prêt à couler. Yvonne avait retourné la tête:

—Qu'est-ce qu'il y a?

Il balbutia:

—Rien... rien!... Une petite crampe!...

—Mais reposez-vous. Vous avez pied là.

Il y avait pied en effet, dans la zone où nageait Maurice; malheureusement il se trouvait juste au-dessus d'un trou, si bien que, se laissant aller, au lieu de prendre contact avec le sol, il plongea sous l'eau en avalant une forte gorgée de l'amer liquide... La connaissance lui échappa... Quand il rouvrit les yeux, il était étendu sur le sable du rivage, entouré de baigneurs. Yvonne, sur les épaules de laquelle on avait jeté un peignoir, penchait vers lui son joli visage tout pâle, et c'est le regard chargé d'amour et d'anxiété de la jeune fille que le premier regard de Maurice rencontra.

Ce n'avait été qu'une alerte; en deux

brasses vigoureuses Yvonne était arrivée sur lui au moment où il allait disparaître. N'empêche que, sans le secours d'Yvonne, Maurice, paralysé par sa crampe, se noyait bel et bien dans son trou, comme un petit lapin. A quel degré d'adoration devait dès lors monter l'amour du jeune homme, dans son élan de reconnaissance vers sa belle, à qui il devait la vie!

Après l'ovation spontanée qui fut faite à la courageuse jeune fille, pensez quelles scènes d'émotions suivirent et accompagnèrent le retour des fiancés au sein de leurs familles!

Sur ces entrefaites M. Lenoir, le père, était parti pour Paris. Quand il revint, il rapportait un petit écriin; le ministre de l'Intérieur avait décerné une médaille de sauvetage à Mlle Dupont. Ce fut Maurice auquel échut le privilège d'attacher de ses doigts tout tremblants de délicate émotion le ruban aux trois couleurs sur le corsage de sa fiancée.

—o—

Toute médaille à son revers: la médaille de sauvetage comme les autres. Quand les deux familles réintégrèrent la capitale, le bruit de la jolie aventure les y avait précédées, et ce fut toute une nouvelle série de congratulations. Très simple, Yvonne commençait à se lasser d'une admiration qui la faisait un peu considérer en bête curieuse partout où elle allait. Quant à Maurice qui, dans le début, avait toujours renchéri bien haut sur les éloges adressés à sa fiancée, Maurice se prenait à trouver ce tapage excessif. Certes, la

conduite d'Yvonne avait été superbe, absolument superbe; mais l'outrance des louanges fait suspecter leur sincérité et dans le monde on manquait vraiment de mesure et de discrétion en la circonstance.

Mais ces petits ennuis n'avaient altéré en rien la sérénité des rapports des deux tourtereaux quand la malheureuse question de la médaille vint porter entre eux une note de désaccord et provoquer un premier échange de paroles, sinon vives, du moins dépourvues de leur ton de tendresse ou d'enjouement habituel.

Ce n'était certes pas l'intention d'Yvonne d'arborer son ruban à Paris, mais par déférence envers certaines maîtresses de maison qui avaient insisté gracieusement pour qu'elle s'en parât en venant chez elles, elle dut plusieurs fois se résigner à le porter. Elle en appela gentiment un jour à Maurice :

—Voyons, fit-elle un jour, n'est-ce pas que c'est ridicule de mettre mon ruban pour aller demain dîner chez tante Eugénie?

—Mais non, ma chère, au contraire, vous avez bien mérité cette distinction.

—Tiens, vous dites cela d'un drôle de ton...

Ça y était : la première pique. Quelques jours après, attaque inverse, et nouvelle petite pique.

—Alors, décidément, ma chère Yvon-

ne, remarqua sarcastiquement Maurice, vous ne portez plus jamais votre ruban?

—Mais, mon cher, je vous ai dit que je trouvais ça un peu ridicule.

—Pourquoi? Si ça rend ridicule quelqu'un, ce n'est que moi, n'est-ce pas?

—Oh! Maurice!

Cette fois un froid suivit qui dura deux jours entiers entre les amoureux. Il se dissipa, mais le nuage qui avait passé avait emporté avec lui le charme de jadis, désormais disparu.

—o—

Primitivement fixé pour la première semaine d'octobre, le mariage avait été reporté à la fin du mois, d'une commune entente, parce qu'on n'aurait pas eu assez de monde à la messe. A propos de la mort d'une cousine de province, les Dupont demandèrent qu'on reculât encore la date d'un mois; puis, à la requête des Lenoir, alors, la cérémonie se trouva ajournée au printemps. Cependant, les fiancés convenaient eux-mêmes qu'il était préférable d'attendre la saison nouvelle, quand Maurice serait débarrassé de ses vingt-huit jours de service militaire.

Bref, deux ans après cette aventure, Yvonne et Maurice ont fini par se marier tout de même et très heureusement tous les deux... mais pas ensemble.



Marguerite de Roberval

par Louis H. Taché

PROLOGUE

Par un soir d'octobre 1539, Georges de Roberval descendait distraitement la rue St-Denis, à Paris. Il venait de quitter son ami Gontran de Kermer qui partait, cette nuit là même, pour un long voyage tout-à-fait inattendu.

Georges et Gontran s'étaient connus six ans auparavant, par suite d'un de ces hasards qui enchaînent à toujours deux existences, de même qu'ils mettent aussi parfois entre les hommes une barrière infranchissable. Depuis lors, ils ne s'étaient pas quittés.

On était à cette époque glorieuse du seizième siècle, où la France et l'Italie, après s'être rencontrées les armes à la main, rivalisaient maintenant sur un autre terrain; où un grand pape et un grand roi présidaient aux destinées de deux grandes nations qui se disputaient la palme dans les arts et la littérature; où toute une génération ardente, ambitieuse, enthousiaste, se levait au soleil de la Renaissance et s'inspirait des oeuvres de ceux qui devaient rester les maîtres dans l'avenir.

M. de Roberval et M. de Kermer se préparaient une carrière brillante, l'un dans les lettres, l'autre dans la diplomatie. Vivant de la même vie, partageant les mêmes idées, possédés tous deux d'une noble ambition, ils voyaient

chaque jour se resserrer les liens de leur amitié. Ils avaient les mêmes joies, les mêmes tristesses. Pas un rêve n'était formé par un que l'autre n'encourageât. La douleur ne frappait jamais qu'à demi, chacun des deux en prenant une part.

Gontran avait vingt-six ans, Georges deux années de moins. Le premier avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint des hommes du midi. Sa haute taille indiquait la force. Sa figure respirait je ne sais quelle fierté et quelle franchise qui commandaient la sympathie et le respect.

M. de Roberval était bond, pâle, délicat. Dans son grand oeil bleu flottait vaguement la fatigue, l'ennui. Il semblait que ce jeune homme fût trop faible pour supporter la vie avec ses déboires et ses larmes.

Autant M. de Kermer était gai, entraînant plein de fougue, autant M. de Roberval était sombre et mélancolique. La nouvelle du départ de son ami avait profondément affecté Georges. Gontran s'en allait, sans dire où, ni pour combien de temps. Ce voyage que rien n'avait fait présager et dont la cause était gardée secrète, brisait bien des projets dont la réalisation avait été rêvée par les deux jeunes gens.

Tout en marchant, M. de Roberval pensait à ces choses. Il arrivait au fleuve.

On était à la veille d'un ouragan et il faisait une profonde obscurité. Le vent ne soufflait point. Pas un bruit dans la ville que les vibrations du bef-

froi qui, de temps à autre, se prolongeaient dans l'espace. Des éclairs fréquents traversaient le ciel : alors pendant deux secondes la rue se déroulait aux yeux du jeune homme comme un immense ruban de deuil. De chaque côté, semblables à de lugubres apparitions, se dressaient les maisons et les édifices. Puis tout rentrait dans la nuit.

C'était le fantastique apaisement qui règne parfois dans l'air, à l'heure où la tempête va déchaîner les éléments.

George traversa le pont au Change. Sur chaque grève on apercevait, à distance irrégulières, des fanaux qui répandaient une pâle lumière à travers l'épaisseur des ténèbres. La Seine coulait silencieuse dans son lit resserré, et la coulure assombrie de ses eaux se confondait avec l'obscurité de la nuit.

Le jeune homme enfla la rue de la Barillerie. A peine avait-il fait quelques pas qu'un homme vint le heurter violemment. Le choc fut d'autant plus rude que Georges n'avait pas entendu marcher.

— Tonnerre ! faites donc attention, gronda brusquement une voix dans l'ombre.

— Tiens ! de Forgues, s'écria Georges de Roberval. Que diable faites-vous ici à cette heure, par un temps pareil ?

— Comment, c'est vous ! répliqua Henri de Forgues. Je rentrais chez moi quand j'ai laissé tomber un objet que je n'ai encore pu retrouver, grâce à cette maudite nuit qu'il fait. Que Satan m'emporte si l'on peut y voir à deux pas.

— Cherchons alors.

Ce n'était pas chose facile. Une minute se passa. Les deux hommes se mouvaient sans se voir.

— Où donc êtes-vous, demanda M. de Forgues ?

— Ici, répondit Georges.

En ce moment la nue se fendit, et un éclair illumina la ville. M. de Roberval, courbé sur le pavé, s'efforçait de distinguer les objets. Derrière lui, tout droit, son manteau rejeté en arrière, se tenait Henri de Forgues. Un poi-

gnard étincela dans sa main levée. Ce fut l'affaire d'une seconde, le bras s'abattit avec force et l'arme pénétra entre les deux épaules de Georges qui tomba raide.

A vingt pas s'éleva un cri : cri de rage, de désespoir, de vengeance. Et une ombre s'élança vers le lieu de la scène.

Le bruit de la fuite de l'assassin se perdait déjà dans la nuit.

Comme si ce crime eût été un signal, la tempête éclata tout-à-coup. Le tonnerre se prit à gronder dans les cieux, la pluie à tomber à torrents, le vent à souffler avec violence.

L'inconnu n'eut pas de peine à soulever le corps de la victime. Comme eût fait une mère, il s'agenouilla dans l'eau, dans la boue, et souleva la tête de M. de Roberval.

— Georges, Georges, appela-t-il, répands-moi. Dis-moi que tu vis encore.

Rien ne répondit. L'inconnu plaça une de ses mains sur le cœur du jeune homme, du pauvre jeune homme ; le cœur battait à peine. Alors il prit le corps dans ses bras et marcha rapidement vers le pont St Michel qu'il traversa. Après quelques minutes, il atteignit un petit hôtel, situé en face du Louvre. Il ouvrit une porte fermée à clef, pénétra dans l'intérieur et déposa son fardeau sur un lit.

Cet homme que le hasard avait fait témoin du crime était un officier de la française. Il s'appelait Charles Brunelle. Il n'avait pas trente ans, mais à l'expression de sa figure, à ses cheveux presque gris, à son regard baigné d'ombre, on lui eût donné dix années de plus.

Lié depuis plusieurs mois avec Georges de Roberval, il avait senti pour ce jeune homme doux et faible une affection profonde, un attachement nouveau qu'il n'avait éprouvés pour nul autre. Aussi était-ce presque avec désespoir qu'il contemplait maintenant la figure de son ami, sur laquelle la mort imprimait déjà ses ombres.

Georges respirait avec peine ; un son rauque sortait difficilement de sa gor-

ge. Sa bouche se frangeait d'une écume rougie de sang. Sa poitrine se soulevait avec peine et par saccades. Pendant quelques instants, l'officier se tint près du blessé étudiant sur ses traits le progrès ou la diminution du mal.

Soudain Georges ouvrit les yeux. Il fit un mouvement accompagné d'un cri de douleur. Quelques minutes se passèrent : Charles Brunelle regardait avec frayeur cet oeil ouvert injecté de sang qui roulait hagard dans son orbite.

Puis Georges se dressa tout-à-coup sur son séant. Tout son corps se tordit dans une horrible convulsion, une exclamation s'échappa de sa poitrine :

— Henri de Forgues, misérable assassin !

Et il retomba sur sa couche. Il était mort.

L'officier baisa le cadavre au front. Pendant un instant, il contempla le mort. Puis, avec un calme effrayant, il étendit lentement la main sur le corps et d'une voix sourde, menaçante, il dit :

— Dors tranquille pauvre, enfant ! Va, tu seras vengé !

Transportons-nous dans la grande salle de l'Auberge des Trois-Pigeons, au lendemain soir de cette lugubre scène.

A l'époque de ce récit, cette hôtellerie était célèbre dans Paris. Situé au centre de cette partie de la ville qu'on nommait jadis l'Université, elle servait de lieu de réunion à nombre de grands seigneurs et d'officiers de la maison du Roi et de gentilhommes de l'armée. On y servait le meilleur vin des crus du midi et de la Bourgogne, et on y faisait tranquillement la partie de cartes ou d'échecs, en causant des événements du jour.

Ce soir-là, une animation inusitée régnait dans la grande salle. Les habi-

tués entouraient avec curiosité un jeune homme de haute taille qui racontait les détails d'un assassinat.

Cet homme avait une étrange figure. Avec son oeil noir et perçant, avec son nez recourbé, ses lèvres minces, son front fuyant, sa chevelure crépue, il inspirait au premier abord la défiance, presque la répulsion. Pourtant il n'était pas laid. Dans l'animation de ses traits, dans l'expression de son regard, dans l'énergie de son geste, il y avait je ne sais quoi qui fascinait. On ressentait à sa vue un sentiment de crainte et à la fois d'intérêt.

Le timbre de sa voix était puissant, sa parole facile, hardie. Il charmait. En l'écoutant, on oubliait sa personne et on se laissait dominer par ses accents.

— Oui, disait-il, c'est un crime atroce, incompréhensible, qui a jeté l'émoi et la consternation de tous côtés. Georges de Roberval a été lâchement assassiné au détour d'une rue, d'un coup de poignard dans le dos.

— Mais sait-on la raison de ce crime ?

— Les motifs qui ont poussé l'assassin à cette infamie sont inconnus. Mais on sait le nom du criminel. Il a quitté Paris hier soir même, et la justice est à sa poursuite.

A cet instant un nouveau vent pénétra dans la salle. Son oeil embrassa le groupe avec curiosité. Personne ne remarqua son entrée.

— L'assassin, continua le jeune homme, vous le connaissez-tous. Il a joui jusqu'ici d'une estime universelle. Jamais on n'eut pensé que son nom de gentilhomme cachât le cœur d'un bandit et que sous des dehors honnêtes il portât une âme aussi vile. Je puis vous le nommer. Son nom ne sera bientôt plus un secret pour personne. C'est...

— Pardon, monsieur, interrompit vivement le dernier arrivé en écartant la foule, mais ne craignez-vous pas de lancer un peu à la hâte une accusation aussi grave contre un homme dont j'ignore le nom, mais que vous dites avoir été jusqu'ici sans reproches.

Le jeune homme tressaillit à cette

voix. Il regarda son interrupteur et vit qu'il portait l'uniforme des officiers de la marine de France. Les paroles de ce dernier vibraient encore à ses oreilles.

— De quoi vous mêlez-vous demanda-t-il avec insolence, et de quel droit prétendez-vous faire la leçon aux gens qui ne vous connaissent pas ?

— Messieurs s'écria l'officier sans paraître avoir remarqué ces derniers mots, je proclame ici que Henri de Forgues est un misérable et qu'il mérite d'être souffleté comme le dernier des lâches.

Celui-ci rugit, un voile de sang passa devant ses yeux.

L'écume de la rage lui monta à la bouche et il voulut s'élançer à la gorge de celui qui venait de l'insulter aussi mortellement. Mais on s'interposa. Un tumulte presque indescriptible suivit, pendant lequel tous ces hommes se bouscoulèrent de côté et d'autre, avec des cris et des imprécations. Au milieu de tout ce bruit, l'officier était calme, froid et attendait l'apaisement. Enfin, un calme relatif s'établit et les deux antagonistes se rapprochèrent.

— Mon nom est Charles Brunelle, fit l'officier de marine. Je suis lieutenant de vaisseau au service du roi. Aux yeux du monde, je vous dois une réparation. Je serai à vos ordres là où et vous le désirez.

Il fut décidé de régler l'affaire sans délai. Les témoins furent choisis, les conditions arrêtées, et le combat fixé au lendemain au point du jour.

II

EVOCATIO.

Depuis longtemps la nuit était venue. Au quatrième étage d'une maison de triste apparence, dans une chambre plus triste encore, un homme marchait avec agitation de long en large.

Cet homme faisait peur, avec ses vêtements en désordre, ses cheveux é-

pars, et ses yeux brillants comme des charbons ardents.

Une table trois chaises, lit modeste, un coffre de bois, voilà ce qu'embrassait le regard en pénétrant dans cette chambre. Une bougie jetait sa lueur tremblante sur les murs étroits et le plafond noircis par le temps.

C'était là la demeure de M. de Forgues. L'homme n'était autre que l'assassin.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la provocation de l'officier de marine. Après le crime, Henri de Forgues s'était cru à l'abri du soupçon. Maintenant il se demandait si Charles Brunelle ne connaissait pas son secret. En effet quel autre motif pouvait-il attribuer à l'attaque inattendue de ce dernier ?

Dans l'état d'excitation qui avait suivi son crime, l'assassin ne s'était pas rappelé le cri entendu en frappant Georges. Il n'avait pas vu une forme humaine se dessiner sur la pâleur d'un édifice, à la lueur de l'éclair. Il ne supposait donc que l'incertitude ou le soupçon dans l'esprit de l'officier, et il se répétait pour la vingtième fois avec rage :

— Je le tuerai demain, et la tombe gardera mon secret, s'il le connaît.

Pendant une heure, Henri de Forgues fut en proie à l'inquiétude, à la colère. Ce qui se passa dans l'esprit de cet homme est quelque chose de presque invraisemblable tant c'est effrayant. La haine la vengeance, le remords la crainte y vinrent tour à tour. Il murmurait entre ses dents des mots étranges, à travers lesquels se faisaient jour le blasphème et la malédiction.

Finalement il se jeta sur son lit, espérant le repos.

Le sommeil ne vint pas. Mais peu à peu s'opéra dans l'assassin une transformation complète. Ses traits se détendirent, son regard s'adoucit, une expression indicible, presque un sourire de bonheur se dessina sur sa bouche, les ombres de son front firent place à un calme qui ressemblait à la sérénité.

Par quel magique pouvoir ce phénomène avait-il eu lieu. Et comment la colère de cet homme s'était-elle effondrée si tôt dans ce grand apaisement? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Il est des heures où l'on ressent une immense lassitude dans l'âme, où l'on se laisse envahir, absorber, sans tenter un effort pour s'y soustraire, même sans la mondre révolte intérieure, par l'indifférence de toutes choses. Ceci arrive parfois lorsque les fibres longtemps tendues se relâchent tout-à-coup, lorsque les ambitions nourries de longue date, les espérances soutenues énergiquement se sont réalisées, ou encore quand la lutte de l'esprit et du corps, se poursuivant sans trêve, atteint ce degré où le bras et le cœur sont fatigués d'une opiniâtreté stérile.

Henri de Forgues en était là.

Il avait, depuis des années, combattu pas à pas contre la destinée pour arriver au but de ses rêves. Longtemps il s'était roidi contre les obstacles, et il avait marché de l'avant. Georges de Roberval s'était trouvé sur son chemin. C'était une dernière barrière: il l'avait supprimée. Et maintenant que la route était libre, dégagée, il cédait à la fatigue des luttes passées et se laissait gagner par l'insouciance.

L'insulte de l'officier de marine avait été le dernier coup. Après l'accès de rage qui suivit, l'assassin tomba d'épuisement.

Comme toujours lorsque la douleur, la tristesse ou l'ennui viennent nous visiter, la pensée de cet homme se reporta vers les jours disparus.

Il y a dans l'évocation du passé, je ne sais quelle poésie qui berce, quel nectar qui enivre, quelle musique qui charme. On se laisse aller doucement, sur l'aile du souvenir, aux endroits habités jadis, vers les cœurs qui nous aimaient, près de ceux qui ne sont plus mais que l'on bénit encore. On revit des joies et des douleurs d'autrefois, et on oublie le présent dans la béatitude du rêve.

Le souvenir! Le rêve! Deux choses

qui font croire au bonheur. Qui n'a son passé? L'enfant se souvient d'hier, le jeune homme de l'enfance, l'âge mûr de l'enfance et de la jeunesse, le vieillard de toute la vie. Le rêve est une des formes du souvenir. Depuis le berceau jusqu'à l'heure actuelle, tout se retrace avec des couleurs, des nuances nouvelles. Les premiers pas, les premières joies, les premiers désirs, les premiers désappointements, tout cela si petit et si grand, se confond avec les ambitions, les projets et les illusions de nos vingt ans. Les caresses de la mère, les sourires de l'aimée, les baisers de l'épouse ont la même douceur, la même suavité. Et quelle naïveté gracieuse et touchante dans ces amours que la réalité n'a pas déflorées, et qui se sont envolées, chastes apparitions, en laissant sur nos lèvres une douce saveur.

Cela nous revient aux heures de la souffrance. C'est l'ange de consolation que la vie nous donne et qui marche à côté de l'espérance, cet ange de l'avenir.

Henri de Forgues se souvenait.

Devant ses yeux passèrent, comme de doux fantômes, les jours de son enfance. Il se laissa emporter, malgré lui, avec soulagement, par ces retours vers le jeune âge. Et une à une défilèrent dans sa pensée les diverses phases de son existence, les ambitions, les obstacles, les vains désirs, les désillusions, les luttes tout un enchaînement fatal, mystérieux, sombre, qui était son passé et qui eut courbé sous son poids tout autre que cet homme de fer.

D'abord il revit la forêt dans laquelle il avait fait ses premières courses.

Sous les bois, loin des habitations, une chaumière, sombre, numide, faite de branches cassées, de feuillage et de terre, lui servait d'abri, à lui et à un homme farouche qui était son père. Ce dernier était un bandit, la terreur des pays environnants. Sa tête avait été mise à prix. On le traquait comme une bête fauve. La nuit, le jour, il était exposé à être arrêté et traîné sur le gibet. Pas un moment de trêve, pas une heure de repos. Le misérable n'avait

jamais une parole douce pour Henri. Dans son coeur, rien ne battait. Son fils lui rappelait pourtant la seule femme qui l'eut suivi, soigné, aimé. Mais il lui rappelait aussi que cette femme n'était plus, et le père avait fermé son âme à la tendresse.

L'enfant grandissait. Sa vie se passait à courir à travers les taillis et les fourrés, à faire la chasse aux bêtes de la forêt, à écouter au pied des chênes les éternelles mélodies des bois, à se perdre pendant des heures dans de longues rêveries.

A quoi songeait-il, ce sauvage enfant de la solitude qui ne connaissait rien de la vie, qui n'avait point de songes pour l'avenir? Que pouvait-il se passer dans ce jeune ulcéré par l'abandon, avidé d'immensité, privé de toutes les affections? Dieu sait ces choses que l'homme ignore, et nous ignorons les ressources et les consolations que Dieu réserve aux déshérités.

Un jour, Henri poussa sa course plus loin que d'habitude. Après quelques heures, il se jeta dans un nid de verdure pour reposer. A deux pas se déroulait, à travers les arbres, une large route dont la poussière se dorait aux rayons du soleil. Tout-à-coup passa sur cette route une jeune fille, dont les longues boucles blondes flottaient au vent, emportée au galop d'un cheval blanc qui semblait avoir des ailes.

Henri jeta un cri d'admiration autant que d'étonnement. L'écho répéta le cri, mais la vision n'était déjà plus, et le galop se perdit dans le lointain. Alors le jeune homme resta un moment immobile. Puis il regagna la chaumière.

Cette nuit-là, il ne dormit point. L'aurore le surprit songeant encore à la gracieuse apparition de la veille. Qu'était-ce donc que cette créature éblouissante?

Il ne connaissait rien de la femme, élégante, douce, chaste, sympathique, disparue sitôt qu'elle eut ébloui l'enfant, étant pour lui à la fois un problème et un désir. Dans son esprit, la curiosité'emportait sur l'admiration. Il retourna à l'endroit béni, où, pour la

première fois, il avait éprouvé la sensation de quelque chose de meilleur dans la vie que ce qu'il avait connu jusques là. Il s'enivrait du bonheur de voir passer cette blonde jeune fille sur la route solitaire. Un jour, il put l'examiner. C'était un enfant d'une douzaine d'années, grande pour son âge, élancée, gracieuse, belle. Il la revit souvent, et dans son coeur éleva désormais à l'inconnue un autel d'amour, presque de vénération.

Rien de suave et de doux comme cet oubli complet de soi-même qui est la première manifestation d'un premier amour. Le coeur se fonda dans une ivresse indicible, l'âme s'emplit d'aspirations naïves et sublimes, la jeunesse et la candeur éclatent dans toutes les pensées. Il s'opère en nous une transformation complète. L'amour est comme cette sève puissante que le printemps féconde dans les plantes, qui ouvre les bourgeons et fait éclore les fleurs.

Henri avait alors dix-sept ans. Ce n'était plus l'être faible, craintif, que nous avons connu. Sa taille s'était développée, sa démarche affermie. Il portait la tête droite, assurée. Il ne tremblait plus à la voix de son père. Le respect filial, chez lui, s'alliait à une certaine indépendance, et le bandit commençait à regarder son enfant. Le père s'étonnait de la transformation rapide qui en avait fait presque son égal par la force, par le courage et par la volonté.

La solitude avait donné à la figure du jeune homme une expression souveraine, la liberté le faisait roi dans ses domaines, l'amour ajouta un cachet de mélancolie sur ses traits.

Depuis deux mois il aimait. Ses jours se passaient dans le rêve. Il songeait à l'inconnue. C'était une extase continue. Dans le frémissement des feuilles, dans les ombres des ramures, dans les épaisseurs des bois, dans l'espace qui dominait les cimes, il entendait ou voyait sans cesse une forme riante vers laquelle il tendait les bras. Son bonheur était de la voir, la voir incessamment,

le jour, la nuit, dans ses courses et dans son sommeil.

Henri n'avait pas connu sa mère. Par suite, les premières tendresses, les soins affectueux avaient manqué à son enfance. La vie pour lui était une chose stérile, sans but, sans lendemain. Il n'en connaissait que le côté mauvais. Le jour où il rencontra une femme, il l'aima. Il ne comprit pas cet amour. Seulement il s'y livra tout entier. Il sentait des frissons inconnus lui courir par les veines, il éprouvait des désirs effrénés de saisir cette ombre, ses lèvres débordaient de baisers dont il aurait voulu couvrir la figure de son rêve, son coeur s'élargissait à l'infini.

Aimer c'est le nom qu'on donne à cette flamme sacrée du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice. C'est cette force invisible qui crée ou tue la volonté, qui fait concevoir des mondes ou ferme les intelligences, qui donne l'audace ou rend lâche, qui fertilise les sillons les plus ingrats ou sème la désolation là où tout fleurit.

Aimer voilà ce qui prend l'enfant et en fait un homme, ce qui fait éclore soudain dans une intelligence fermée les plus grandes ambitions et donne les moyens de les réaliser. C'est encore ce qui renverse les obstacles, franchit les difficultés, pousse de l'avant sans permettre un regard aux lambeaux de soi-même oubliés aux ronces de la voie, et ranime la vie et le courage quand l'âpreté de la lutte a épuisé les forces.

Un jour Henri ne revit pas la jeune fille. Ce jour-là, il faillit devenir fou. Lui qui n'avait rien au monde que cette femme, qui s'était fait une douce nécessité de la voir chaque matin, qui ne vivait que par elle, il était soudain privé d'une jouissance presque indispensable à son existence. Le lendemain, longtemps avant l'heure accoutumée, il se trouvait à son poste. L'inconnue ne passa pas. Plusieurs jours s'écoulèrent : elle ne revint plus.

Un soir le jeune homme se trouva seul à la chaumière. La veille, son père l'avait embrassé pour la première fois. Le bandit avait pleuré. Henri se

demanda s'il n'était pas arrivé un malheur. L'homme ne reparut plus.

Un mois après, l'enfant de la forêt quittait, pour n'y point revenir, la pauvre habitation qui avait abrité sa jeunesse contre les orages.

Où allait-il lui qui ne connaissait ni la vie, ni le monde, qui n'avait pas de nom, pas de ressources, et que consumait un amour fatal? C'est ce que lui-même n'aurait pu dire.

Avec l'amour, l'ambition était entrée au coeur du jeune homme. Cette étoile invisible qui guide les audacieux vers le triomphe, conduisait ses pas. Il vit la femme de son rêve, il admira ce château et ces domaines qui étaient son bien, il regarda d'en bas ce monde superbe au milieu duquel se passait sa vie, et à l'étonnement qu'il éprouva d'abord succéda le sentiment des différences sociales. Il devina que les hommes, bien qu'égaux par la naissance et frères par la mort, n'ont pas la même fraternité dans la dispensation des choses de la terre. Il se révolta contre cette destinée qu'il fait les uns heureux, les autres parias, qui donne la fortune à celui-ci quand celui-là n'a pour partage que l'indigence et la douleur, qui crée des rois et courbe des esclaves, qui établit entre les hommes une ligne de démarcation, et qui éternise les pleurs à côté des chants de joie. Il ressentit une immense pitié pour ces déshérités dont il se savait le frère, et de haine pour ces favoris du hasard qui l'avaient ignoré. L'ambition dont le germe était déposé dans son âme, grandit. Elle prit des proportions colossales et désormais cet humble enfant du malheur releva la tête et marcha fièrement dans la vie.

Huit ans plus tard, nous le retrouvons à Paris dans la personne de Henri de Forgues.

Par suite de quels événements avait-il pu venir là?

Quelle volonté, quelle énergie, quelle puissance, quels combats avait-il fallu pour faire d'un enfant ignoré, un homme que tout Paris connaissait et qui semblait sur la voie d'un brillant

avenir? Ce secret était si bien gardé que nul n'en savait le premier mot.

Henri de Forgues aimait toujours. Mais l'inconnue d'autrefois, il savait maintenant son nom. Sa vie, ses ambitions, ses espérances gravitaient autour de cette femme dont il suivait l'ombre bien-aimée depuis dix ans.

L'assassin avait revu tout son passé. Il se sentait soulagé. Après une couple d'heures d'oubli, il revint à la réalité. Il n'avait pas dormi, mais il avait reposé. Son esprit était plus calme et il songea à préparer ses armes pour le lendemain.

Quand ce travail fut fait, il était trois heures du matin. Le jeune homme s'assit devant l'unique table de sa chambre et se prit à réfléchir :

— Allons, se dit-il presque à voix haute, le malheur l'a voulu. J'aurais pu rester honnête, pur de mon amour : la fatalité m'en a empêché. Le sacrifice eut peut-être mieux valu que le remords. N'importe! Je poursuivrai ma route quand même. Je renverserai quiconque sera sur mon chemin. J'ai dû m'abaisser à une infamie pour cette femme : il n'est plus temps de m'arrêter, dussé-je marcher dans le sang et le crime.

Il saisit une plume et traça à la hâte les lignes suivantes :

A Mademoiselle de Roberval,

au Château d'Yvonie,

(en Bretagne.)

“ Mademoiselle,

“ Dans quelques heures, je me battrai pour venger Georges. Je puis succomber dans ce duel et je veux vous dire le nom de l'assassin de mon meilleur ami. Que ce nom soit à jamais gravé dans votre mémoire : Gontran de Kermer a assassiné votre frère hier, lâchement, d'un coup de poignard, au détour d'une rue.

“ Quelque soit l'issue de la lutte que

“ je vais soutenir, souvenez-vous aussi que je vous ai voué une adoration sans bornes, et que j'ai voulu venger à la fois mon ami et le frère de la femme que j'aime.

“ Henri de Forgues.”

— Maintenant, murmura-t-il en cachant l'enveloppe, que je tue mon adversaire et mon chemin est tracé d'avance. Georges n'est plus là pour m'empêcher d'arriver à Marguerite. Gontran passera pour l'assassin de son frère ; c'est une vieille dette de haine que je lui paie. Et je serai bien malheureux si je n'arrive pas à épouser la dot de Mademoiselle de Roberval, l'héritage de Georges et une femme adorable.

Le lendemain, le bruit courut dans Paris que M de Forgues avait été mortellement blessé. On n'entendit plus parler de lui, et personne ne regretta sa disparition.

III

EN BRETAGNE

Bordé à un endroit, vers la mer, par une grève sablonneuse sur laquelle l'océan déferle éternellement, tantôt présentant une plaine et tantôt présentant une forêt de chênes, le domaine d'Yvonie s'étendait au loin dans les terres. A quelque distance de la côte, s'élevaient les tours crénelées du château, l'un des plus beaux de France, massive construction datant de plusieurs siècles. Les dépendances formaient presque un petit village au milieu duquel la chapelle dressait sa flèche élancée.

Le mois des morts était arrivé. A cette époque de l'année, la terre de Bretagne, toujours si poétique, ajoute un cachet nouveau à sa beauté. Les jours d'automne la revêtent de mélancolie. Le ciel Atlantique est plus agité, ses accents sont plus plaintifs. Les

grands bois jaunissent sous une haleine desséchante et les feuilles tombées font un épais tapis à la forêt. Les oiseaux se font rares; ils ne disent plus que des refrains pleins d'une harmonieuse tristesse. La Rêverie étend ses ailes sur toute la création et chaque chose porte l'empreinte d'un deuil universel.

Le seigneur du lieu, vieux gentilhomme dont la noblesse remontait aux Croisades, vivait retiré du monde et partageait sa solitude avec sa pupille Marguerite de Roberval. L'affection et les soins prévenants de ceux qui les entouraient n'avaient pu faire oublier la mort terrible de Georges, arrivée deux ans plus tôt. Le temps rendait plus profond de jour en jour le sentiment de cette perte. Le sourire ne revenait sur leurs lèvres qu'avec une expression triste comme les larmes.

Un soir tous deux causaient dans la bibliothèque du château, devant un large feu de grille, en compagnie d'un étranger.

Le comte Yvon était un grand vieillard voûté par la douleur et par les ans. Ses cheveux blancs retombaient en longues mèches sur son cou. Ses yeux se fixaient obstinément sur les langues de feu qui montaient de l'âtre et s'engouffraient dans la cheminée.

Mademoiselle de Roberval avait vingt-deux ans. Sa taille se dessinait gracieusement dans le large fauteuil où elle songeait. Sur un tabouret, deux petits pieds, chaussés de noir, rivalisaient de beauté avec des mains d'une transparence d'albâtre que la jeune fille laissait tomber sur ses genoux. Les hieurs de la femme baignaient sa figure. Ses grands yeux bleus et une opulente chevelure d'un blond doré, faisaient songer à ces vierges flamandes que Rubens a créées dans des tableaux immortels.

L'étranger, jeune homme d'environ vingt-sept ans, beau garçon de haute taille et de figure sympathique, jouissait depuis deux jours de l'hospitalité au château par un hasard dont nous ne dirons qu'un mot.

L'avant-veille, pendant une tempête, un navire avait fait naufrage à la côte. Les pêcheurs avaient pu mettre une chaloupe à la mer et sauver la vie à trois personnes dont l'une était l'étranger et les autres deux hommes de l'équipage.

Le comte apprenant qu'un gentilhomme avait été sauvé, était venu lui offrir l'hospitalité.

Le jeune homme s'était présenté sous le nom de Gaston de Ruvert. Il arrivait d'un long voyage et devait être quinze jours plus tard à Paris. Il accepta de passer quelques jours au château.

Ce soir-là, à la suite d'une promenade à travers le parc, Marguerite et Gaston étaient venus rejoindre le comte au coin du feu.

M. de Ruvert regardait la jeune fille avec curiosité.

— Mon oncle, fit tout-à-coup Mademoiselle de Roberval ne pourrions-nous pas demain faire visiter à M. de Ruvert le Carrefour-du-Maudit? pourvu, ajouta-t-elle en se tournant vers l'étranger, que cela vous intéresse.

— Certainement. Je serai enchanté de visiter cet endroit de votre beau pays!

— Alors nous pourrions y aller avant le déjeuner, si le temps est favorable, dit le Comte.

— Le Carrefour-du-Maudit, reprit la jeune fille, est célèbre dans le pays par un crime horrible qui y fut commis, il a environ dix ans. Une pauvre femme y fut massacrée avec ses deux petits enfants, par un bandit qui habitait les forêts avoisinantes. Je me souviens qu'à la suite de ce crime, mon oncle ne voulut plus consentir à me laisser courir les bois à cheval, comme j'avais l'habitude de le faire chaque jour. On raconte que depuis cet événement, le soir de chaque anniversaire, le meurtrier vient gémir dans ces lieux en implorant le pardon de ses victimes. Je ne crois guère à ces histoires, mais quand les gens du pays passent là, ils se signent avec crainte et s'éloignent précipitamment. L'esprit des Bretons aime à se nourrir de ces légendes et de

ces terreurs qui ont bercé leur enfance.

— Vous ne devez pas désirer, dit M. Ruvert, voir disparaître ces traits caractéristiques de vos populations. Car ils sont à la fois l'un des charmes et l'une des poésies les plus purs de la Bretagne.

— Non, sans doute, continua la jeune fille. Il faut seulement se garder de ce que ces récits ont de trop poignant et de trop cruel.

Marguerite s'arrêta en voyant des larmes dans les yeux du vieillard. Sans le vouloir, elle avait évoqué les souvenirs cuisants. Elle reporta sa pensée en arrière. Sous sa paupière s'allumait un feu sombre, et sa figure se couvrait d'une énergique expression de volonté. Elle aussi songeait au meurtrier de son frère.

Gontran de Ruvert qui se tenait dans les strictes bornes d'une discrétion que lui imposaient à la fois les convenances et sontire d'inconnu, les examinait tous deux. Il devinait un lugubre drame dans le passé de ces êtres qu'une affection profonde attachait l'un à l'autre. Et il se promit de chercher à connaître le mystère et à rendre à la jeune fille le sourire et le bonheur absents.

Toute la nuit, il songea à cette blonde enfant que le hasard jetait ainsi dans sa vie. Le lendemain, dès sept heures, il était debout. Un domestique vint l'avertir que le Comte ne pourrait se joindre à l'excursion projetée, mais que les chevaux seraient bientôt prêts pour Mademoiselle de Roberval et lui-même.

Une heure plus tard, Gaston et Marguerite galopaient dans la forêt, suivis à distance d'un domestique. La jeune fille portait une amazone noire et conduisait avec élégance un superbe poney blanc. M. de Ruvert la regardait avec admiration.

Tous deux chevauchèrent quelque temps sur une large route. Puis Mademoiselle de Roberval prit un sentier détourné où Gaston la suivit. Tout à coup, ils débouchèrent dans une clairière

re au milieu de laquelle se dressait un chêne géant.

A leur approche des volées de corbeaux s'élevèrent au-dessus des bois. Le soleil dominait maintenant les plus hautes têtes d'arbres qu'agitait la brise du matin. De tous côtés, des murmures se faisaient entendre. C'était le réveil d'une grande nature par un beau jour d'automne.

Les jeunes gens descendirent de cheval et allèrent s'asseoir sur un tronc roulé à l'ombre du grand chêne. La jeune fille admirait pour la centième fois ce lieu qu'elle aimait. Gaston regardait distraitemment : sa pensée était à autre chose.

— Vous habitiez Paris, il y a deux ans, m'avez-vous dit, Monsieur ? interrogea Mademoiselle de Roberval après quelques instants de muette contemplation.

— Oui, Mademoiselle.

— Avez-vous connu mon frère Georges ?

— Georges de Roberval est votre frère ! s'écria M. de Ruvert. Je m'en doutais à la ressemblance que vous avez l'un avec l'autre. Seulement je craignais de vous interroger. Je devinais un deuil dans votre vie et j'hésitais de peur que Georges n'en fut l'objet. Nous étions très liés et j'ai toujours caressé avec bonheur l'idée de le revoir bientôt.

— Vous ne le reverrez plus, fit tristement la jeune fille car mon frère est mort.

— Georges de Roberval est mort ?...

— Oui, de la main d'un assassin, il y a deux ans.

— Mais à quelle date ce crime a-t-il eu lieu ? demanda douloureusement M. de Ruvert.

— Le 21 octobre 1539.

— Le 21 octobre 1539 !... C'était le jour de mon départ. J'ai vu Georges une heure avant de quitter Paris, et depuis je n'ai pas eu de nouvelles.

Et après une pause, il reprit :

— Puis-je vous demander des détails sur les circonstances du crime ?

— L'assassin s'appelle Gontran de

Kermer, et...

— Gontran de Kermer, assassin de Georges de Roberval! s'écria impétueusement le jeune homme en se redressant. Oh! ils en ont menti!

Mademoiselle de Roberval le regarda avec étonnement. Toute la figure de l'étranger respirait une immense indignation.

— Comment savez-vous cela?

— Comment?... Parce que Gontran n'a jamais commis une action infâme, parceque...

Il s'interrompit... Puis ployant le genoux devant la jeune fille, et avec un regard suppliant il dit:

— Oh! Mademoiselle, ne croyez pas que Gontran de Kermer soit coupable. Sur tout ce que j'ai de sacré au monde, je vous jure qu'il est innocent!

— Monsieur, vous ne croirez pas, je suppose, repliqua fièrement Mademoiselle de Roberval, que j'ai nourri pendant deux ans dans mon cœur l'horreur d'un homme que je ne connais pas, sans avoir eu la preuve de son crime?

— Cette preuve?...

— C'est une lettre d'un ami de mon frère.

— Et le nom de cet homme?

— M. de Forgues.

— Henri de Forgues! Oh! le misérable, je le tuerai!...

— Vous ne le tuerez pas, car il est mort lui aussi, en voulant venger mon frère.

Quelques secondes se passèrent. On pouvait entendre les battements du cœur de l'étranger. Puis il reprit avec plus de calme:

— Mademoiselle, je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée, en me disant les causes de votre deuil et les détails du crime dont Georges a été la malheureuse victime. Je dois partir. On vous a trompée et je m'en vais, je ne sais où à la recherche d'une preuve. Bientôt je vous l'apporterai. Mais en partant, laissez-moi vous dire que je laisse ici toute mon âme. Dans les quelques heures passées près de vous, je sens qu'il est entré dans ma vie une affection qu'il me serait dé-

sormais impossible de briser. Avant longtemps vous saurez pourquoi il faut que Gontran de Kermer ne soit pas coupable à vos yeux.

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval et regagnèrent silencieusement le château. M. de Ruvert prit congé de ses hôtes, et quand il se vit sur la grande route, au galop de son cheval, il murmura d'une voix menaçante:

— Et maintenant Gontran le Kermer à bas ton nom d'emprunt et va demander à Paris le secret de la mort de Georges de Roberval.

IV

FATALITE

Dans les vastes fourmilières humaines telles que Paris, les plus grands événements ne laissent qu'une impression d'un moment, et les faits ordinaires se perdent, comme les eaux d'une chute, dans ce torrent qui emporte les hommes et les choses et qu'on appelle le temps. Chaque année, l'oubli enveloppe le passé dans son éternel linceul et souvent fait disparaître jusqu'aux traces de ce qui a été. Les mois viennent tour à tour, avec des décors différents, apporter leurs plaisirs et leurs tristesses, leurs fleurs et leurs deuils. Et quand le dernier jour de l'un s'en va, le premier de l'autre fait oublier celui qui n'est plus.

Aussi depuis deux mois qu'il parcourait Paris, à la recherche du mystère qui avait environné la mort de Georges de Roberval, M. de Kermer s'était-il heurté à l'indifférence de ceux qui auraient pu le renseigner. Personne n'avait songé à savoir ce qu'étaient devenus les acteurs du drame dont M. de Roberval avait été la victime. Tout ce que put apprendre Gontran fut que M. de Forgues avait été tué par un officier de marine, le surlendemain du crime, pour avoir voulu accuser du meurtre de Georges un

gentilhomme dont on ignorait le nom.

Gontran se perdait dans mille suppositions que la raison lui faisait bientôt rejeter; une seule, qui eût été la vraie, ne lui vint pas à l'esprit. Et il se demandait ce qui avait pu pousser Henri de Forgues à le calomnier auprès de Mademoiselle de Roberval.

Gontran de Kermer pensait toujours à cette belle jeune fille qu'il avait connue en Bretagne. Le souvenir de Marguerite, si douce, si fière, si résignée dans la mélancolie de son existence, était profondément gravé en lui. Il aimait d'un amour qui touchait à l'adoration, comme on aime d'un premier amour.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas cette passion ardente, enthousiaste qu'on rencontre souvent, mais il sentait couler dans ses veines une flamme douce qui pouvait le tuer en s'arrêtant. Gontran n'avait plus qu'une ambition, qu'un désir, qu'une espérance, se faire aimer de Mademoiselle de Roberval, lui rendre le bonheur, pouvoir lui consacrer sa vie.

Mais il s'appelait Gontran de Kermer, et ce nom était pour la jeune fille celui du meurtrier de son frère. Il fallait donc découvrir l'assassin et cette tâche devenait chaque jour plus difficile. Le jeune homme se roidissait contre les obstacles et son énergie grandissait en raison des difficultés. Les jours passaient sans amener rien de nouveau. Gontran se cramponnait à un dernier espoir, retrouver l'officier de marine; mais celui-ci était à l'étranger, et il fallait attendre que le temps livrât la clef du mystère.

Tant qu'il put travailler, chercher, s'occuper, M. de Kermer se sentit du courage, de l'ardeur; mais dès l'instant où il fut réduit à l'impuissance, et qu'attendre devint son unique occupation, il se courba sous le désœuvrement. Il était las de cette lutte stérile de chaque heure; il ne pouvait plus refouler son amour qui lui faisait impitoyablement désirer revoir Mademoiselle de Roberval.

Un jour, il se décida à partir pour la Bretagne.

— Je dirai mon nom, se répétait-il, je protesterai de mon innocence, je lui parlerai de mon amour. Elle aura foi en moi et je lui donnerai ma vie.

Au moment du départ, il hésita. Quelques jours se passèrent.

Enfin, un soir, plus abattu, plus découragé que jamais, se révoltant contre la destinée, ne pouvant plus vivre dans une telle anxiété, il écrivit cette lettre :

“ Mademoiselle,

“ Après avoir en vain épuisé toutes les recherches et obtenu la certitude que le temps seul pourra dévoiler le secret que j'ai demandé à tous les échos, je viens vous apporter, à l'encontre de la lettre de M. de Forgues, le témoignage d'un homme d'honneur, victime d'une odieuse calomnie.

“ Lorsque je reçus l'hospitalité au château d'Yvonie je revenais d'une mission secrète que m'avait confiée le Roi, et pour le succès de laquelle je dus prendre un nom d'emprunt que je portais encore alors. C'est la raison qui m'a fait garder le silence au Carrefour-du-Maudit, quand vous avez appris à Gontran de Kermer lui-même qu'il était l'assassin de Georges de Roberval dont il ignorait la mort.

“ Celui qui m'a accusé a emporté dans la tombe le secret de sa perfidie. Un seul homme aujourd'hui pourrait peut-être révéler la vérité: c'est un officier de marine qui a tué M. de Forgues après l'avoir provoqué, la veille, comme un lâche et un misérable. Mais cet homme est parti il y a neuf mois, et il voyage maintenant à l'étranger.

“ Je ne veux pas ici protester de mon innocence. Mon nom, mon affirmation, l'amitié que m'a toujours témoignée Georges, et plus que cela, l'intuition de la vérité de mes paroles, doivent vous dire que je n'ai pu

“ me rendre coupable d'un pareil fait.

“ Maintenant, Mademoiselle, vous savez le respect, l'amour que j'ai pour vous, amour profond, sacré, irrésistible, qui me prend chacune de mes pensées et fait de moi l'ombre attachée à votre souvenir. J'ignore quels sont les sentiments que j'ai pu vous inspirer, mais je vous conjure de ne pas briser l'espérance dans mon âme, car ce serait une vie atroce que celle d'où je devrais bannir votre nom. Dites-moi que vous ne croyez point à la honte de Gontran de Kermer, dites-moi que vous avez oublié la haine deux ans nourrie contre le nom que je porte. Mais dites-moi surtout que vous ne repoussez pas mon dévouement, mon amour. J'ai besoin d'apprendre ces choses de votre part pour que la paix revienne dans mon cœur. Dites-les moi, et je vous bénirai à genoux, vous aujourd'hui l'ange de l'espérance, demain peut-être la source de mon désespoir.

“ **Gontran de Kermer.** ”

Après le départ de Gontran, Mademoiselle de Roberval était demeurée plus sombre que jamais. Le Comte eut beau chercher pour elle la distraction dans de longues courses à travers les bois, dans la visite des chaumières et des hameaux, le sourire qu'elle avait parfois encore jusque-là, ne revint plus sur sa bouche. Elle n'avait pas dit au vieillard la cause du brusque départ de M. de Ruvert, et lui, devant que là était sa souffrance, ne l'avait pas interrogée. Seulement il s'apercevait de plus en plus chaque jour du vide immense que le départ de l'étranger avait laissé au cœur de sa pupille.

En effet, depuis lors, Marguerite ne songeait qu'à ce beau cavalier qu'elle aimait, et dont elle ignorait le secret. Elle croyait à sa loyauté comme elle croyait en Dieu. Sans pouvoir expliquer la raison de son brusque départ, elle savait qu'il était parti sous le

coup de la fatalité et elle attendait son retour avec confiance. Toutefois le temps se passait sans nouvelles et la jeune fille souffrait de ce silence dont elle ne savait pas la cause.

Un matin, le facteur apporta une large enveloppe scellée de noir. Le cachet portait pour devise : “ Loyal en tout. ” Le Comte remit lui-même la lettre à Mademoiselle de Roberval dont la figure s'illumina et qui courut s'enfermer dans sa chambre.

Avant de le briser, Marguerite contempla un instant le sceau sur lequel le mot : Loyal, se détachait au-dessous des armes. Enfin elle le rompit et parcourut fiévreusement la lettre de Gontran, qu'elle relut aussitôt.

Quand elle eut fini ses yeux se remplirent de larmes. Elle resta longtemps le regard perdu dans le vide, sans pensée, presque inconsciente. Puis tout à coup elle fondit en sanglots et tomba à genoux. Ses lèvres ne remuèrent pas, mais la Vierge entendit la prière de la jeune fille.

Après un instant, Mademoiselle de Roberval se releva plus calme et s'appuyant sur une petite table qui lui servait de secrétaire, elle écrivit :

“ Monsieur de Kermer,

“ Dans l'incertitude où je suis sur les faits qui ont entouré la mort de mon frère, il est de mon devoir de mettre fin à des relations que dans d'autres circonstances j'eusse été heureuse de continuer avec vous. Merci de l'intérêt que vous me témoignez mais que tout soit fini entre nous. La tombe a emporté un bonheur qu'elle seule pourra me rendre. Adieu.

“ **Marguerite de Roberval.** ”

La jeune fille remit elle-même la lettre au vieillard.

—A Gontran de Kermer, l'assassin de...

—Non, mon oncle, Gontran de Kermer, à qui vous avez donné l'hospita-

lité dans la personne de M. de Ruvert, n'est pas l'assassin de mon frère.

—Alors, quel est le meurtrier?

—Dieu le sait!

Ce fut tout. La lettre fut expédiée et on ne parla plus de ces choses au château.

Sur la fin de l'hiver, le Comte Yvon, brisé par les chagrins et par les ans, s'éteignit doucement entre les bras de sa pupille. Mademoiselle de Roberval tombait sous la tutelle du marquis de LaRoque, un cousin, qui partait bientôt pour l'Amérique et qui proposa à la jeune fille un voyage au Canada. Marguerite accepta et se prépara dès lors à quitter la Bretagne.

V

EN MER

A l'époque des voyages de Jacques Cartier au Canada, l'Europe s'agitait depuis près d'un siècle au bruit des découvertes d'outre-mer. Le nouveau continent, dont on proclamait la beauté, la richesse et la grandeur, apparaissait avec le prestige de l'inconnu et s'entourait du charme mystérieux des créations étranges. Une curiosité sans bornes poussait les esprits vers la jeune Amérique, et déjà germait ce mouvement fécond qui devait faire se rencontrer plus tard les vieilles puissances aux champs de gloire du Nouveau-Monde.

Jacques Cartier, à son retour d'un premier voyage au Canada, avait ramené avec lui Donnacona dont les récits merveilleux créèrent une profonde impression à la cour de France. François I voulut tenter l'établissement d'une colonie en Amérique et nomma, dans ce but, le marquis de LaRoque, sieur de Roberval, "vice-roi et lieutenant-général des terres du Canada."

Toutefois, ce ne fut que deux ans après l'octroi des Lettes-Patentes qui créaient ce poste, que M. de Roberval

put quitter la France. Il fit voile le 16 avril 1542 de la Rochelle, suivi par deux bâtiments chargés des hommes et des choses nécessaires à l'établissement d'une colonie.

Les navires de ce temps étaient loin d'offrir ce confort et d'avoir ces dimensions qui font de nos vaisseaux d'aujourd'hui de véritables palais flottants. Un historien raconte de ceux du marquis de la Roche qu'ils étaient si petits qu'on pouvait se laver les mains à la mer, par-dessus bord. On avait préparé dans le navire du vice-roi deux cabines dont l'une pour ce dernier, et l'autre pour Mademoiselle de Roberval qui était à bord.

Marguerite n'avait guère changé depuis les lugubres événements de l'hiver. C'était toujours la douce jeune fille que nous avons connue en Bretagne. Seulement la souffrance avait posé une nouvelle empreinte sur sa figure et ses yeux gardaient la sombre expression du malheur. Mademoiselle de Roberval se tenait à l'écart. A la tombée du jour, elle montait sur le pont, au bras du marquis de LaRoque, regardait distraitemment les derniers reflets du couchant sur la mer et redescendait à sa cabine.

Le temps n'avait ni effacé, ni diminué chez elle le souvenir de Gontran de Kermer. L'étincelle divine venue du cœur du jeune homme à celui de la jeune fille, la consumait lentement. Elle prenait un âpre plaisir à souffrir ainsi, à évoquer chacun des instants passés près de Gontran au château d'Yvonie. C'était à peine maintenant si elle pleurait son frère; le deuil de son amour perdu avait absorbé celui d'une affection morte.

Du jour où elle rencontra M. de Kermer, elle sentit que sa vie n'en faisait plus qu'une avec celle de Gontran, que les battements de leurs cœurs étaient les mêmes et que l'heure où l'un des chaînons qui liaient leurs existences se briserait, serait une heure fatale.

Ce chaînon avait été brisé par le destin. Et depuis, l'éloignement se fai-

sait de plus en plus grand, l'amertume plus profonde, l'avenir plus sombre.

La vie apparaissait maintenant aux yeux de la jeune fille, ainsi qu'une route aride et montueuse qu'elle devait gravir sans appui pour arriver bientôt à l'isolement complet. De quelque côté qu'elle tournât les yeux, le même abandon l'environnait, la même solitude, la même désolation. La séparation était pour elle un abîme infranchissable qui la tenait désormais prisonnière du malheur.

Qu'étaient devenues ses premières années, âge de bonheur, où tout était bon et riant dans sa vie, où la poésie et l'espérance berçaient ses rêves d'enfant, où l'insouciance dorait ses jours ? Ses larmes seules répondaient à cette muette interrogation.

* * *

Le commandement de l'un des navires de la suite du vice-roi, avait été confié à un officier de marine que son expérience et un voyage antérieur en Amérique recommandaient tout particulièrement pour ce poste. A la démarche de cet officier, à ses relations avec les gens de bord, on reconnaissait en lui un de ces élégants et intrépides marins, comme la France en sait produire, aussi calmes et courageux à l'heure du danger que courtois et spirituels camarades dans la vie de chaque jour. On le nommait le lieutenant Brunelle.

Cet homme, nous l'avons déjà rencontré ; nous l'avons vu un jour se lever entre l'innocence et le crime, et venger la mort de Georges de Roberval.

Par un de ces enchaînements secrets dont Dieu tient les trames et qui produisent quelquefois des chocs d'où résulte la lumière, Gontran de Kermer se trouvait à bord du navire qui portait M. Charles Brunelle.

Après avoir reçu la lettre de Mademoiselle de Roberval, M. de Kermer désespéré, ne songeant plus qu'à cette

fatalité qui le séparait de la femme aimée, se rejeta sur la seule alternative qui lui restât, retrouver l'officier de marine. Il sut que ce dernier était quelques mois auparavant en Amérique et il se décida à s'embarquer pour le nouveau continent. Le hasard fit qu'il prit passage sur le navire que commandait l'homme dont il allait chercher la trace.

M. de Kermer et M. Brunelle s'était souvent rencontrés autrefois chez Georges de Roberval. Leur amitié pour ce dernier avait créé entre eux un courant de sympathie dont ils gardaient le meilleur souvenir. Ce fut donc avec un sentiment de joyeuse surprise que Gontran retrouva sitôt le lieutenant qui, de son côté, ne s'attendait pas à cette heureuse rencontre.

Le soir même du jour du départ, au moment où la terre de France s'évanouissait lentement au loin, tous deux se rejoignirent et se prirent à causer du passé, de Paris, de tout ce qu'ensemble ils avaient connu près de trois ans plutôt.

Gontran ne tarda pas à entamer le sujet de son voyage. Il fit au lieutenant le récit de son séjour au château d'Yvonie ; il lui dit son amour pour Mademoiselle de Roberval et les obstacles qu'il avait rencontrés à la réalisation de ses vœux.

— Henri de Forgues, fit le lieutenant, a assassiné Georges, et j'ai été moi-même témoin du crime. Seulement je ne m'explique pas ce qui a pu pousser ce misérable à vous accuser auprès de Mademoiselle de Roberval.

— C'est ce que je n'ai pu comprendre.

— Mais, dites-moi, reprit le lieutenant, le désir de savoir le secret que je viens de vous révéler, est-il bien le seul motif de votre voyage ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le départ de Mademoiselle de Roberval a-t-il pas influé sur votre détermination ?

— Mademoiselle de Roberval ?...

— Oui, qui est avec le vice-roi en route pour le Canada.

—Oh! ce serait trop de bonheur!...

—C'est pourtant la vérité, ajouta M. Brunelle.

Et il apprit à M. de Kermer la mort du Comte Yvon qui avait laissé la jeune fille sous la tutelle du marquis de LaRoque, et le voyage que Mademoiselle de Roberval avait accepté de faire au Canada.

La soirée était déjà avancée quand le lieutenant et M. de Kermer se séparèrent. La nuit était noire, une nuit sans lune, sans étoiles. A l'arrière du navire, la mer s'illuminait de lueurs phosphorescentes. Le bonheur entraînait à flots dans l'âme de Gontran qui se berçait de l'espoir d'une prochaine rencontre.

La traversée dura près de deux mois. Ce ne fut qu'aux premiers jours de juin que les navires de l'expédition se rejoignirent sur les côtes de Terre-neuve, au hâvre St-Jean.

Aussitôt qu'il put traverser d'un bâtiment à l'autre, M. de Kermer fit prévenir Mademoiselle de Roberval de sa présence, par le lieutenant qui avait connu la jeune fille avant le départ. Bien que le marquis de LaRoque fût descendu à terre et que l'heure fût avancée, celle-ci voulut voir immédiatement le jeune homme.

Quelques instants plus tard, Gontran était aux genoux de Marguerite, plongeant ses yeux dans les siens, lui disant ses souffrances, ses espoirs, ses découragements.

— Me pardonneriez-vous, Gontran, lui répondait-elle, d'avoir douté de vous, d'avoir repoussé cette voix intérieure qui me disait que j'avais tort, de vous avoir éloigné quand je me sentais mourir de ne plus vous voir!

—Enfant! reprenait-il avec toute son âme, je vous bénis de ces souffrances pour la joie de vous retrouver. Je vous aime, comme on aime quand la vie s'ouvre rayonnante devant nos pas et que Dieu nous sourit d'en haut. Depuis notre séparation, je n'avais plus qu'une pensée, qu'une espérance, et, un jour, j'ai cru que tout était fini!...

Longtemps il parla ainsi, racontant

toute sa vie depuis leur séparation. Les heures s'écoulaient dans ces suaves expansions de leur amour.

Les douze coups de minuit tintèrent à la cloche de bord; ils n'entendirent pas. Tout-à-coup un homme s'élança brusquement dans la cabine.

—Comment! un étranger ici à cette heure!...

Gontran se dressa devant le vice-roi, le regard éclatant d'indignation, révolté de cette grossière attaque:

—Que veut dire ceci? demanda-t-il.

—Ceci veut dire que vous êtes chez Mademoiselle Roberval, et que si elle consent à déshonorer le nom qu'elle porte, je suis là, moi, pour le défendre.

—Monsieur, je vous jure que Mademoiselle de Roberval est...

—Je suis seul juge des actes de Mademoiselle de Roberval. Sortez d'ici, Monsieur!

Le jeune homme hésita; sa poitrine se gonflait sous un sentiment de révolte:

—Vous commandez à bord et je dois obéir!... Mais, ajouta-t-il en tendant la main vers la jeune fille, souvenez-vous, Monsieur, que cette femme est ma fiancée, et que si vous touchez à un seul cheveu de sa tête, je serai là pour la protéger!

Le vice-roi ne répondit pas. Il se tourna vers Marguerite qui fondait en larmes, et lui jeta rudement ces mots:

—Si c'est ainsi que vous entendez l'honneur des de Roberval, vous apprendrez bientôt qu'on ne se joue pas vainement de ceux qui sont chargés d'y veiller.

Et il sortit. Mademoiselle de Roberval s'affaissa par terre; tout son corps se brisait sous le choc de la douleur:

—Mon Dieu, mon Dieu, sanglota-t-elle, pourquoi toujours frapper sur moi?

Quelqu'un lui mit doucement une main sur l'épaule; c'était le lieutenant Brunelle.

—Du courage, mon enfant, lui dit-il d'une voix douce comme celle de l'espérance.

VI

L'ISLE AUX DEMONS

A l'entrée du golfe St-Laurent, là où viennent mourir les vagues de l'Atlantique, il est une île mystérieuse qui s'élève du sein des eaux. Elle dresse au-dessus de la mer les rochers de sa côte et l'épaisseur de sa forêt. Les bois y sont remplis d'oiseaux; les cavernes donnent asile aux grands ours du nord; autrefois les cerfs s'abreuyaient à ses sources et trempaient la corne de leurs pieds dans une onde de cristal.

Cette île est belle entre toutes les autres. Quand le jour tombe, à travers les feux du soir, se forme une brume légère et transparente qui l'enveloppe comme d'un manteau virginal. Le fleuve endort l'île à l'harmonie de ses chants, et, toute la nuit, la berce au doux murmure des brises. Lorsque vient l'aube, il chasse les vapeurs qui l'entourent et la livre aux premières caresses du soleil; il lui baigne les pieds dans les vagues et, de son haleine embaumée, il sèche sa chevelure humide de rosée.

Jaloux de son île, comme un pacha d'une femme favorite, le golfe la tient souvent environnée de brouillard épais qui la dérobent aux regards étrangers. Pour la protéger contre les hommes, il fut un temps où il dut la livrer aux esprits du monde invisible dont j'ai parlé dans les pages qui précèdent.

Thévet raconte, dans son admirable *Cosmographie Universelle*, que cette île était baptisée du nom de "l'Isle des Démon, à cause des grandes illusions et fantômes qu'y si voyent par "la ruse et cautelle des diables." Et il ajoute: "si on s'egare bien avant, "on ne fault d'y avoir rencontre des "maudits esprits qui vous font mille "algarades par les bois et déserts en "plain midy."

Aujourd'hui l'île aux Démon n'a plus rien de cette terreur qui la rendait célèbre, il y a trois cents ans. Toutefois personne n'ignore dans le bas du

fleuve les contes merveilleux transmis par les enfants de la mer et les habitants des côtes. Au pied du grand mât et dans les cabanes de pêcheurs, les vieillards disent ces récits aux enfants qui les écoutent avec recueillement, les gravent dans leur souvenir et les répèteront plus tard à ceux qui viendront après nous.

Depuis l'heure où il avait cru surprendre Mademoiselle de Roberval en faute, le marquis de LaRoque méditait une vengeance à la hauteur de l'insulte faite à sa vieille fierté dans ce qu'elle avait de plus sacré, l'honneur des femmes de sa race. Incapable d'un sentiment de pitié, aveuglé par la colère, il attendait. Le lieutenant avait en vain tenté de lui expliquer ce qui s'était passé, M. de Roberval se renfermait dans un silence farouche.

Le hasard lui offrit bientôt l'occasion de se satisfaire. L'île aux Démon se présenta à son esprit, comme un lieu d'expiation où la jeune fille abandonnée subirait la peine du déshonneur dont il se croyait frappé.

Dès lors, il prépara une descente dans l'île, au moyen de laquelle il y conduirait Mademoiselle de Roberval, avec une vieille dame du nom de Damienne, qu'il supposait avoir été complice. Des provisions de bouche pour quelques mois, quatre arquebuses, des munitions de chasse, des instruments de pêche et des vêtements furent mis de côté dans ce but. Et une nuit que l'on passait près de l'île, malgré la crainte qu'éprouvaient les matelots de conduire l'embarcation à terre, et malgré les sanglots de la jeune fille, le vice-roi commanda la descente.

Le lieutenant avait eu connaissance du projet. Impuissant à en empêcher l'exécution, il prévint secrètement M. de Kermer qui se jeta à l'eau et gagna le rivage à la nage.

A l'instant où les voiles du navire disparaissaient à l'horizon, une longue traînée de lumière blanchissait l'o-

rient. L'aube venait éclairer les premiers pas des pauvres abandonnés sur cette terre maudite.

Trois années de malheurs consécutifs avaient traversé la vie de Mademoiselle de Roberval. Sa résignation chrétienne et son amour pour Gontran l'avaient d'abord soutenue. Mais le dernier coup avait été terrible; c'en était trop d'une pareille existence.

Quand l'embarcation se fut éloignée de la côte, la jeune fille se voyant seule, avec l'immense solitude de tous côtés, pensa à la mort.

Mourir! Pourquoi pas? A quoi bon la vie quand elle n'est faite que d'épreuves, de misères et de deuils? Mourir! c'était mourir à la douleur: c'était le terme d'une route sombre, sans étoiles et sans fleurs; c'était ne plus aimer, ne plus espérer, partant ne plus souffrir.

A ses pieds, la vague léchait le rivage. Plus loin, il y avait la profondeur, l'abîme, l'oubli. Un linceul tout prêt était là qui attendait. Combien de morts flottaient dans ces espaces, que de malheureux en avaient fait leur demeure dernière.

La jeune fille laissa ces pensées envahir son cerveau. Le suicide lui apparut comme une ressource suprême et elle l'envisagea avec un calme effrayant.

Mais soudain, un nom revint dans son esprit: Gontran!

Gontran, c'était le souvenir, c'était la réalité. Mademoiselle de Roberval tomba à genoux.

Quand elle se releva, un homme était devant elle.

Cet homme était un inconnu. Il portait une vareuse bleue, un pantalon bleu, une casquette grise: le costume des marins de l'équipage.

Un homme, en ce moment, c'était un sauveur; Marguerite s'élança vers lui.

Lui, ne parla pas. Il la regardait avec un oeil étrange; il sembla à la jeune fille qu'elle avait déjà vu ce regard.

—Monsieur?... s'écria-t-elle.

—Du courage, Mademoiselle, répondit l'homme.

—Suis-je donc vraiment abandonnée?

—Oui... nous sommes seuls.

—Seuls! répéta Marguerite avec lenteur. Et tout à coup:

—Mais qui êtes-vous donc, vous aussi qu'on abandonne?

L'inconnu recula d'un pas. Puis tendant les bras vers la jeune fille, et avec un accent passionné, d'une voix qu'il faisait douce, berçante, il dit:

—Qui je suis?... Je suis un malheureux qui depuis douze ans ai suivi votre ombre, qui me suis attaché à vos pas, qui vous aime, et qui me crois trop payé d'une vie atroce par le bonheur d'avoir à vous protéger aujourd'hui.

—Mais qui êtes-vous? demanda pour la deuxième fois Mademoiselle de Roberval.

—Mon nom importe peu. Laissez-moi seulement vous aimer, vous servir, m'agenouiller devant vous, vous défendre au besoin, c'est tout ce que je désire.

Marguerite eut peur. Il y avait dans cet homme quelque chose de mystérieusement sombre.

—Je veux savoir qui vous êtes, fit-elle avec énergie. Je ne saurais accepter de protection d'un inconnu qui semble rougir de son nom.

L'homme tressaillit.

—Je suis Henri de Forgues, dit-il avec hésitation.

—Henri de Forgues! cria Mademoiselle de Roberval en se redressant.

—Pardon, pardon, murmura l'homme en tombant à genoux.

—Arrière, assassin!

Il se traîna vers la jeune fille en murmurant:

—Pitié!...

—Mon Dieu! Mon Dieu! s'écria Marguerite tombant à la renverse.

Quand elle rouvrit les yeux, Henri de Forgues était penché sur elle. Mademoiselle de Roberval se souleva avec un geste d'horreur.

Le jeune homme hésita. Puis, la regardant doucement, il lui parla; sa voix avait des accents déchirants:

—C'est vrai, je suis un misérable. Mais voyez-vous, il faut avoir pitié! Si

je me suis ainsi roulé dans la boue, si j'ai versé le sang, c'est pour avoir trop souffert, c'est pour vous avoir trop aimée. Depuis douze ans, je traîne dans mon coeur cet amour fatal. Le boulet du bagne est mille fois plus doux que ce feu qui vous consume heure par heure et vous fait si malheureux qu'on en voudrait mourir.

—De la pitié, fit Mademoiselle de Roberval, de la pitié! pour vous qui avez tué mon frère, qui avez jeté le deuil dans ma vie, qui m'avez enlevé l'homme que j'aimais, qui avez fermé l'horizon de mes espérances, qui m'avez séparé de toutes mes affections!

—Ah! si vous saviez ce que j'ai enduré, reprit Henri de Forgues accablé. Tenez! Laissez-moi vous dire mon passé, vous ne me regarderez plus comme cela... Il y a douze ans, j'étais un pauvre enfant, oublié sous les bois. Je vivais de pain noir, j'avais pour dormir le lit humide de la forêt, je n'avais pas de mère, je n'avais point d'affections! Un jour, vous m'apparûtes rayonnante de beauté, de jeunesse. Je fus ébloui!... Jusques-là, quoique faible, opprimé, souffrant, j'étais encore heureux. Je ne connaissais rien du monde et j'étais libre. Je vous revis. Chaque jour, vous reveniez sur la grande route. Je me cachais pour vous apercevoir, mon coeur battait à se rompre quand vous passiez et je retournais tout joyeux à la chaumière... Un temps arriva où cela cessa. Vous ne revîntes plus. Je crus que j'allais mourir. Dans mon cerveau s'ouvrit tout un monde de pensées nouvelles, inconnues, étranges. Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, je partis sur la route où vous étiez disparue et je vous retrouvai. En vous voyant si loin au-dessus de moi, je fus effrayé. Que pouvais-je faire? Je n'avais ni le courage, ni l'énergie, ni le pouvoir de vous approcher. Je ne pouvais même pas vous dire mon amour. Alors l'ambition s'empara de moi, une ambition sans frein, immense comme l'abîme qui me séparait de vous. Je voulais être riche, puissant, avoir un

grand nom. Je me fis aventurier!... Mon amour absorbait toutes mes autres passions. C'était comme du plomb fondu qui m'eût coulé par les veines. Pendant huit ans, j'errai sous le ciel, au hasard, vivant d'incertitudes et d'espoir. Devant moi brillait une étoile qui m'attirait sans cesse; cette étoile, c'était vous! vous dans le passé, vous surtout dans l'avenir. Je n'avais pas de nom. J'en trouvai un qui m'ouvrait les portes de votre monde; Dieu sait ce qu'il me coûta, ce qu'il devait me coûter encore. Toutefois j'arrivais au but.

La jeune fille s'était cachée la tête de ses mains. Henri de Forgues fit une pause, puis il continua:

—Je connus votre frère Georges. Il vint à savoir qui j'étais et de ce moment, il fut une barrière entre vous et moi. Tant qu'il était là, je ne devais plus espérer réussir. Dans une heure d'égarement je le tuai. Un crime en amène un autre. Je voulais avoir la fortune, avec le nom: je devins voleur de grands chemins... Un jour, je fus arrêté et condamné à dix ans de travaux forcés. Pendant vingt mois je vécus au bagne. J'avais pour nourriture du pain sec et de l'eau. La nuit, après l'âpre travail de la journée, dans mon étroit cachot, je pensais à vous. Je vous aimais toujours. Combien de fois, j'ai béni votre ombre qui me faisait oublier ma captivité. Parfois je me sentais content de n'être plus libre. Je vous croyais heureuse: je n'étais plus sur votre route!... Le malheur a voulu que je vous rencontrais encore. Le vice-roi avait besoin de détenus et de forçats pour son expédition; je fus du nombre de ceux qu'on choisit. Je vous revis à bord. Je ne vous aimais plus: j'étais fou. Je me sentais des frénésies de vous prendre dans mes bras et de me précipiter avec vous à la mer. Un espoir m'arrêta. Rendu à terre, je serais libre. Je pourrais vous enlever, vous emporter loin, bien loin des hommes, vous posséder à jamais! Je vivais de ces pensées, je vous suivais incessamment!... Un soir, j'aperçus

Gontran de Kermer à bord. Quand je le sus avec vous, je courus prévenir M. de Roberval. Vous savez ce qui est arrivé : je suis encore la cause de votre malheur... J'étais parmi les matelots qui vous amenèrent à terre. En vous voyant abandonnée, j'éprouvai d'abord une immense joie. Mais tout à coup, sans y avoir songé, je sautai par-dessus bord et gagnai la grève à la nage!... Je puis maintenant réparer mes torts, mes crimes. Laissez-moi être votre esclave, votre serviteur, pour que je redeviens bon, heureux, honnête, en vous aimant.

Et voyant que Marguerite ne disait mot, il reprit presque avec confiance :

—Oui, voyez-vous, la vie serait encore si belle. Vous me pardonneriez, vous oublieriez mon passé... vous m'aimeriez peut-être! Qui sait si Dieu n'a pas voulu me faire racheter mes fautes? Laissez-moi à vos genoux, il vous bénira!

Mademoiselle de Roberval releva la tête :

—Dieu ne peut que châtier les criminels!

—Oh! pourquoi rappeler ces choses? Songez plutôt aux dangers qui vous menacent peut-être.

—De quel droit parlez-vous d'oubli à la soeur de votre victime? Abandonnez-moi. Plutôt mourir que de devoir la vie à l'assassin de mon frère, au calomniateur de Gontran de Kermer!

M. de Forgues se releva. Il avait épuisé toutes les supplications; il s'était humilié, écrasé, trainé aux pieds de cette femme, sans même éveiller un sentiment de pitié dans son coeur. Et elle venait de lui lancer à la face le nom de son rival, de son ennemi. C'en était trop. De soumis, il se fit arrogant. Il passa de la douceur à la colère. Il s'emporta. Dans sa dédaigneuse fierté, Mademoiselle de Roberval était plus belle encore. Une horrible pensée traversa le cerveau de Henri de Forgues : —Pourquoi attendre?

—Ah! puisqu'il en est ainsi, et que ni prières, ni regrets ne peuvent vous

toucher, finissons-en. Il ne sera pas dit que j'aurai lutté douze ans, que j'aurai souffert, que je me serai flétri et souillé en vain. Je vous aime, et ce serait trop naïf en vérité que de vous laisser échapper.

—Lâche!

—Qu'importe! s'écria Henri de Forgues.

La vieille Damienne s'était évanouie. Marguerite jeta un cri.

Et à son cri d'angoisse répondit un cri de délivrance. Henri se retourna, devant lui, à deux pas, se tenait Gontran de Kermer.

Le jour n'était pas encore venu. Il faisait cette clarté crépusculaire dans laquelle les objets grandissent et prennent des formes mystérieuses. Les deux hommes paraissaient deux géants.

Tous deux se mesurèrent du regard. Henri de Forgues tira un couteau de sa ceinture. Gontran n'avait pas d'armes.

La figure de l'assassin rayonnait. Je ne sais quel sourire affreux l'animait; c'était un sourire à faire peur aux plus braves.

—Gontran de Kermer, prononça-t-il lentement, ton père a envoyé mon père au gibet. Toi, tu m'as pris l'amour de cette femme. Si tu n'avais pas été sur mon chemin, j'eus pu être heureux. J'ai cherché longtemps le jour de la vengeance; ce jour est venu. Tu vas mourir. Je jeterai ton cadavre aux oiseaux de mer et ta fiancée sera la mienne.

Mademoiselle de Roberval voulut s'élançer entr'eux. Mais avant qu'elle eût fait un mouvement, M. de Kermer bondit en avant. Il évita le coup que lui préparait Henri de Forgues et saisit ce dernier à bras le corps. Tous deux rouèrent sur le sable. Pendant une minute, ils se tordirent sur le rivage; la puissance des étreintes égalait le paroxysme de leur rage. Tout-à-coup, Gontran arracha le couteau des mains de l'assassin et le lui plongea dans la gorge.

Georges de Roberval était vengé.

VII

SEULS

Une heure après, Gontran et Marguerite gravissaient l'escarpement de la falaise. Ils s'arrêtèrent sur un rocher qui dominait toute l'île.

De la grève montait la plainte monotone de la vague qui venait mourir sur les galets. La chaleur du jour dissipait les vapeurs flottant à la surface des eaux. D'après parfums couraient dans l'air froid et la brise s'embaumait aux senteurs des foins sauvages. Des volées d'oiseaux marins s'élevaient des rochers et des rochers et s'entrecroisaient dans l'espace. Au loin, les habitants de la forêt répondaient à l'appel du matin. Sur le golfe, pas une voile, pas un navire ; les pauvres abandonnés étaient bien seuls. Ils contemplèrent le spectacle que leur donnait la nature : Adam et Eve, ouvrant les yeux à la lumière, durent avoir le même regard d'étonnement et d'admiration pour le Paradis Terrestre.

La jeune fille s'était assise sur une inégalité de la falaise, où le rocher formait un siège naturel. Gontran plia le genou devant elle : il était presque joyeux et sans les inquiétudes qu'il ressentait à l'égard de Mademoiselle de Roberval, il se fût cru parfaitement heureux.

—Marguerite, lui dit-il, l'appelant pour la première fois par son nom, les hommes ont voulu nous séparer, le hasard nous a réunis. Dans cette île que nous habiterons désormais et dont nous serons les rois, le bonheur peut se trouver aussi bien qu'ailleurs. J'avais souvent rêvé, en songeant à vous, un endroit désert, avec des arbres et des fleurs, où ensevelir notre amour quand je vous aurais donné mon nom. Mes vœux se sont presque réalisés. Le sort a fait que le prêtre ne peut consacrer notre union dans le moment, mais personne n'aura le droit de vous donner un autre nom que le mien car vous

êtes ma femme devant Dieu. Du haut de son ciel d'azur, il ne peut que bénir notre existence.

Mademoiselle de Roberval écoutait avec ravissement. Elle éprouvait cette félicité inquiète de la fiancée que berce, au soir de l'hymen, une romance d'amour. De tous côtés, le mois de juin, le mois des épanouissements et des éclosions, disait la chanson du printemps.

A ce moment le soleil dardait ses chauds rayons sur la figure de Marguerite. Gontran se souleva et donna à la jeune femme son premier baiser.

La jeunesse étincelait dans ce groupe de M. de Kermer et de Mademoiselle de Roberval : Gontran agenouillé devant elle, la couvrant de ses regards, — Marguerite, la tête nue, les cheveux frissonnants au vent matinal, une main dans celles du jeune homme, l'autre sur son épaule ! Quelle suavité dans ces tableaux de l'amour, que l'on ne comprend bien qu'à vingt ans mais qui charment toujours.

Non loin de là, à quelques pas de la forêt qui s'étendait en arrière de la falaise, s'offrait un lieu propice à un établissement temporaire. Durant la journée Gontran y transporta les effets laissés au rivage. Avec de la toile à voiles, il dressa une petite tente qu'il divisa en deux parties.

VIII

DEUX ANS APRES

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent.

Sous une forte brise de l'ouest, un navire poursuivait sa route, descendant le golfe Saint-Laurent. L'île de l'Assomption avait été dépassés depuis quelques heures, et de nouveau la mer embrassait tous les horizons.

A l'avant du navire, un officier interrogeait l'espace. Une expression d'impatience, d'anxiété, donnait à son

Peu d'instants plus tard, le navire reprenait sa marche vers la terre de France. Pendant la traversée, le lieutenant se fit raconter par Marguerite, qui prenait une âpre jouissance à revenir sur ces scènes du passé, toutes les phases de sa vie dans l'île, et, lui, écoutait avec un sombre intérêt, le récit de ce fatal enchaînement de malheurs.

* * *

Les premières joies de cette vie d'amour et d'idéales satisfactions qui suivit l'heure de la rencontre, n'avaient pu éloigner de la pensée des jeunes gens le sentiment de leur abandon. Sur cette terre inhabitée, dans un pays que l'imagination des voyageurs avait peuplé d'êtres terribles et mystérieux, l'inconnu se présentait de tous côtés. Toutefois ils ne se firent pas d'abord une idée exacte des misères et des privations qui les attendaient. Le temps était radieux comme aux plus beaux jours de l'année, la mer déroulait au loin sa nappe immaculée avec des ondulations lascives, les vents étaient doux, la nature pleine d'enivrement et de délicieux murmures. La vie s'échappait de toutes parts avec tant de force que les abandonnés sentaient leur courage se ranimer en aspirant les effluves magnétiques qui couraient dans l'air. Et peu à peu, se grisant à cette sérénité qui les entourait, ils laissaient leur âme s'ouvrir à l'idée d'une vie nouvelle et à l'abri des orages.

Dès les premiers jours, M. de Kermer décida de visiter l'île et de s'y ériger un établissement à l'épreuve des vents, du froid et des tempêtes. L'été se passa à ce travail qui fut long et pénible. Au commencement de septembre, à côté de la forêt, s'élevait une cabane spacieuse qui devait désormais servir d'habitation aux trois malheureux.

Le gibier qui abondait sur les grèves et dans les marais, et les fruits sauva-

ges que poussait l'île leur assuraient une nourriture constante et substantielle.

Quand les premiers vents d'automne soufflèrent sur le golfe, Gontran, averti par ces précurseurs de l'hiver, se prépara des provisions de bois et de bouche en vue des mauvais jours.

Jusques là, la vie avait été relativement facile, mais la misère vint avec les froids et les humidités de novembre. Dès lors, Gontran et Marguerite durent se confiner une grande partie du temps dans leur habitation, à cause des pluies et des tempêtes continuelles qui s'abattaient sur l'île.

Les mois d'hiver se passèrent misérablement. Gontran, épuisé par le travail de l'été précédent, abattu par les privations, courbé sous la torture morale de l'inquiétude, voyant la jeune femme perdre à la fois sa santé et son courage, était las de la vie à laquelle la destinée les condamnait. Vers la fin de février, il prit le lit pour n'en sortir qu'aux bras de Marguerite et de sa fidèle servante qui venaient de creuser dans le sol glacé le lit de son dernier repos, et qui l'y allaient déposer.

Quelque temps plus tard, la vieille Damienne le suivait dans la tombe.

Marguerite resta seule.

Seule, à vingt-trois ans, prisonnière sur une île maudite que l'océan gardait en géolier inexorable, elle, la fière et noble héritière d'un des beaux noms de France, douce jeune fille dont le berceau et la vie avaient été entourés de soins et de tendresses. La plume s'arrête en face des longs mois qu'elle passa alors sur l'île, jusqu'à l'heure où le lieutenant Brunelle vint l'arracher à la mort, et le cœur se serre à la pensée de ce dédale de douleurs, de privations, d'accablancements, à travers lequel l'imagination ne peut marcher sans frémir.

La légende qui a peuplé l'Isle aux Démons d'esprits et de fantômes, veut que les abandonnés aient été tourmentés par ces derniers d'une manière incessante. Mais ce fut surtout après la mort de Gontran et de Damienne que

les malins esprits exercèrent plus ardemment leurs ravages autour de l'habitation de Marguerite. Thévet raconte que c'est à partir de ce temps que la jeune femme " se déconforta, n'ayant plus à qui parler, si ce n'était aux bêtes contre lesquelles elle était en guerre nuit et jour : et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenue, c'était pour la faire entrer en désespoir, vu que, comme elle m'a dit, elle fut plus de deux mois que toujours elle voyait les visions les plus étranges que l'homme saurait imaginer : mais tout aussitôt qu'elle priait Dieu, ces fantômes s'évanouissaient."

Thévet ajoute de plus que la jeune femme, lorsqu'elle s'embarqua pour revenir en France, hésita à quitter l'île et eut " une certaine volonté de ne passer plus avant et de mourir en ce lieu solitaire comme son aimé et sa servante et qu'elle désirait y rester encore, agitée de tristesse comme elle était."

IX

AU CARREFOUR-DU-MAUDIT

Après son retour en France, où le marquis de LaRoque venait de mourir de la main d'un assassin, Mademoiselle de Roberval reprit possession du château d'Yvonie, où elle vécut de longues années. Elle porta toujours le deuil de M. de Kermer et fit ériger à sa mémoire un monument sous le chêne du Carrefour-du-Maudit, qui avait été témoin de sa première rencontre avec Gontran.

Chaque matin, sous ses habits de veuve, elle allait

Y prier pour son âme, et par des fleurs
Remplaçait en pleurant les pâles im-
mortelles
Et les bouquets anciens.



BIEN SIMPLE, ASSUREMENT...



- Il devrait pourtant y avoir un moyen de t'empêcher de me demander de l'argent chaque matin...
- Il y en a un bien simple.
- Lequel?
- C'est de m'en donner le lundi pour toute la semaine.



Le Bon Oncle

J'ÉTAIS le quatrième fils d'un brave homme qui n'avait guère réussi. Sa famille, au contraire, était riche. L'un de nos oncles me prit avec lui; gros homme toujours soufflant comme un hippopotame, mais d'autant plus résolu à ne pas s'arrêter un seul instant. "Car, disait-il, déjà affligé d'un pareil embonpoint, avec l'exercice que je me donne tout le long du jour, qu'est-ce que je deviendrais si je restais tranquillement assis dans un fauteuil!"

Il m'avait associé à son commerce et nous prospérions de la façon la plus agréable. Il m'aimait bien; je le lui rendais. Nous n'étions pas malheureux. Sa grande manie était de faire sans cesse des mystifications plus ou moins dignes de Sapeck. J'en riais volontiers, même quand elles étaient dirigées contre moi, et si je voulais lui faire plaisir, j'en inventais quelqu'une à mon tour; il était alors tout fier d'avoir un élève.

Garçon sage et rangé, j'avais atteint mes vingt ans sans mettre les pieds dans un autre théâtre que la Comédie-Française ou l'Opéra. Il prit fantaisie à mon oncle, un soir de flânerie, d'entrer avec moi dans un café-concert. Je ne goûtai pas le genre d'abord, mais il vint une petite cigale de Montmartre, si doucement harmonieuse, à la voix si juste, au regard si fin, que mon cœur se mit à battre et que je faillis brûler les décors avec la flamme de mes yeux.

Mon oncle ne parut pas la goûter moins que moi. Nous nous glissâmes dans les coulisses; la cigale, sortie de scène, s'y tenait auprès d'une mère qui la gardait jalousement. Nous lui

fûmes présentés. Son regard modeste alla d'abord à mon oncle, puis tomba sur moi comme le grand épervier du pêcheur retombe sur les poissons. Je me débattis à peine: j'étais un si menu fretin!

Cette soirée eut des résultats. Mon oncle remplaça ses vieux complets par de nouveaux et acheta une douzaine de cravates; en outre, il se prit d'une passion curieuse pour les miroirs. Il y apercevait une face ronde et rouge, un gros nez, un front charnu, le tout pas désagréable. Certains jours où il avait le teint frais, je l'entendais siffler de contentement.

Nous retournâmes vers la cigale. Sa mère l'accompagnait toujours. L'histoire de ces deux femmes est de celles que notre époque a le mieux connues, parce qu'il est assez généralement admis aujourd'hui que tout métier peut devenir honorable. Le chef de famille, fonctionnaire aux beaux-arts, mort jeune, laissait à la mère une pension insuffisante. Elle avait pu élever sa fille grâce à quelques économies. Reine, possédant la plus jolie voix du monde, était devenue cigale. Il y avait dans la conduite, dans les toilettes, dans les manières de ces femmes quelque chose qui forçait le respect. Nous devînmes peu à peu bons amis.

Je n'oserais pas affirmer que mon oncle maigrit visiblement, mais il en eut l'air. Quant à moi, je ne tenais plus au sol; cette chanteuse, dont on voyait les belles épaules rondes au-devant de petites ailes en gaze bleue, me remplissait d'une admiration frénétique, et cette admiration me jetait au désespoir parce qu'elle me faisait compren-

dre l'agitation de mon oncle. Chaque fois qu'il arborait un nouveau gilet, le soleil s'éteignait pour moi et ses orgueilleuses cravates me bouclaient le monde.

Il allait dans le beau rêve de sa cinquantaine, faisant craquer ses phalanges, ne songeant pas que ma jeunesse grave et studieuse pût réceler une même ardeur que son âme mûr.

Hélas! elle la récelait bien. Je ne crois pas que Reine Miron s'y trompât. Il me semblait même qu'elle changeait de visage quand elle se trouvait seule avec moi. Oh! une nuance, quelque chose de plus tendre dans le sourire, un reflet doré sur les yeux.

Un soir, comme je la serrais de près et que j'avais dit deux ou trois mots qui pouvaient, dans la bouche d'un jeune garçon timide, passer pour une sorte d'aveu, mon oncle nous observa, tout en causant avec la mère. Je me souviendrai de notre rentrée! Nous fîmes le trajet à pied; mon oncle avait plus que jamais besoin de mouvement. Il marchait la tête baissée, le cou enfoncé dans les épaules, et j'entendais le soufflet puissant de sa respiration, activée quelquefois d'un long soupir.

Bien que je fusse jeune, je m'imaginai très bien son désespoir. A cinquante ans, il n'est guère possible de retrouver une pareille occasion. Moi, j'avais l'existence indéfinie pour prendre ma revanche. Je me le disais; c'étaient les vaines paroles qui ne changent rien au fond d'une situation: l'amour ne se commande pas et c'est toujours lui qui a le dernier mot.

D'ailleurs la jeunesse ne croit pas à l'avenir et elle s' imagine volontiers que c'est une consolation pour les gens âgés de se rappeler des aventures qui, la plupart du temps, ne laissent que des regrets: nous vivons d'espérances depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Quand nous fûmes rentrés, l'oncle me regarda avec une expression de tristesse; j'étais fort penaud, j'avais envie de pleurer, mais je me retins.

Le lendemain, mon oncle ne me proposa pas de l'accompagner au concert.

Je passai une soirée épouvantable où le remords et l'amour venaient alternativement me torturer, l'un m'accablant comme du poids d'une dalle mortuaire, l'autre me mettant le feu à la plante des pieds. Il y avait des minutes où j'attendais le retour de mon bienfaiteur pour me jeter à ses genoux; d'autres, où un sang de révolte me parcourait les artères, où j'aurais disputé Reine au monde entier. Telles sont les joies que procure assez habituellement l'amour!

La rentrée de mon oncle fut une bien autre catastrophe; il était radieux. Sans doute, à son tour, il éprouva quelque remords d'un bonheur obtenu au dépens du mien; car, pour se soulager, il essaya d'entamer la conversation. Je la laissai tomber tout de suite, me jetai sur mon lit comme on se jette à la Seine et bus jusqu'au fond le calice de la jalousie et du désespoir.

Mon oncle, les jours suivants, ne fit rien pour atténuer ma douleur. Au contraire, il me pria de l'accompagner, et je dus assister à son triomphe. Reine souriait; Mme Miron approuvait. Je me consumais de chagrin. Bientôt il devint sensible que je tomberais malade, et mon oncle n'insista plus pour me prendre avec lui.

Le printemps était venu. Un soir de mai, il était allé faire sa cour; je souffris plus que d'habitude, dans l'obscurité de ma chambre. Une douceur venait par la fenêtre, roulait parmi les vagues de l'air. A travers les feuilles des arbres, il montait de la rue un bruit confus de pas, telle une rivière lointaine. Parfois, les branches s'agitaient et les rayons électriques, rejaillissant parmi les feuilles, les éclairaient, puis elles retombaient dans l'ombre comme des bêtes surgies une minute du fond de la mer et qu'y s'y replongent.

J'avais le coeur gros, les yeux humides, laissant couler les heures, n'espérant pas d'autre médecin que le temps. Un coup de sonnette me fit tressaillir; ce ne pouvait être l'oncle; il était trop tôt.

La servante avait ouvert; j'enten-

dais le piétinement de plusieurs personnes dans l'antichambre, quelques rires... On frappa à ma porte. J'ouvris, et je crus défaillir : Reine était là, donnant le bras à mon oncle tout sourire et rayonnement :

—Je viens t'annoncer mon mariage, dit-il.

Je balbutiai des phrases sans suite dont j'espérais voir attribuer le désordre à la surprise ; mais mon oncle ne s'y laissa pas prendre :

—On dirait que ça te fait quelque chose?... Est-ce que, toi aussi, tu aimerais Mme Miron?...

—Mme Miron!... m'écriai-je.

Mon oncle se mit à rire. Je regardai d'abord Mme Miron, puis je tournai les yeux vers Reine ; elle demeurait sérieuse ; aucun de nous ne parlait.

—Allons ! dit enfin l'oncle, nous le connaissons, ton secret ?

—Est-ce vrai, Reine ? balbutiai-je.

Elle était trop émue pour répondre, mais elle mit gentiment sa tête sur mon épaule. Nous sanglotions à petits coups, tandis que mon oncle reprenait :

—C'est la meilleure farce que j'aie faite de ma vie !

LE CARILLON

En province, dans la langueur matutinale,

Tinte le carillon, tinte dans la douceur

De l'aube qui regarde avec des yeux de soeur,

Tinte le carillon... Et sa musique pâle

S'effeuille, fleur à fleur, sur les toits d'alentour,

Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille

Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille ;

Musique du matin qui tombe de la tour,

Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,

Qui tombe de naguère en invisibles lis,

En pétales si lents, si froids et si pâlis

Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des années.

G. Rodenbach.



Filles des "Etats"

Par Liane, (1)

SUR un journal de Québec je lus, l'autre jour, distraitement d'abord puis avec plus d'attention, un fait divers où il s'agissait d'une fille des Etats, âgée de 18 ans, qui avait tout préparé la "GUEUSE" pour enlever, ou plutôt pour emmener à la ville de perdition où elle demeurerait, un tourtereau de 17 ans. A la dernière minute, le père — un vieux fanatique avec cette fausse idée qu'il se fait sur les gens des "ETATS"—fit arrêter le couple dans le wagon qui devait les emporter sous le drapeau étoilé de la grande république LIBRE.

Les mots en lettres majuscules sont ceux dont s'est servi le journal qui a rapporté ce fait et mes lecteurs y découvriront sans peine le persiflage.

Je suis et vous êtes toutes, jeunes filles qui me lisez, des filles des Etats et comprenez-vous bien ce que signifient ces mots pour nous les Canadiennes à qui on ne peut reprocher que d'aimer trop le pays qui n'a pu nous donner la position que nous sommes venu chercher ici sous le drapeau de la grande république libre? Filles des Etats signifient, aux yeux de ceux de nos frères de là-bas qui nous qualifient de ce titre, des personnes dévergondées, n'ayant plus ni religion, ni morale et parfois ni honneur! Filles des Etats! J'ai entendu, il y a quelques années, prononcer ces mots par des vieux du pays

et je sais de quels sarcasmes ils l'accompagnaient!

Filles des Etats, mes soeurs, vous avez commis une faute grave en quittant un jour le clocher du petit village canadien pour venir de ce côté-ci de la frontière y gagner un salaire qui vous permet de bien vivre et d'aider des parents pauvres!

Filles des Etats qui travaillez dans les manufactures, retournez bien vite, —avant que l'anathème ne vous soit jeté—là-bas vous faire les esclaves des petites dames de nos villes canadiennes, ou bien vous, qui gagnez votre vie moins péniblement, retournez vite dans vos familles où vous serez condamnées à l'inactivité, quand même vous êtes vaillantes et courageuses et ne voulez être à charge de personne, car là-bas une jeune fille qui veut paraître réellement distinguée ne doit pas travailler!

Seule les Gueuses des Etats sont capables de débaucher de jeunes godelureaux et on peut être certain que dans les villes canadiennes on ne rencontre pas de gueuses ayant cette audace!

Un jour, un bon vieux de Québec était tout étonné de voir une Fille des Etats—elle venait de Lewiston et était en promenade chez lui—se préparer pour aller à la messe le dimanche. "On m'avait raconté, dit-il, naïvement, à cette jeune fille, que les gens des Etats ne font pas de religion!"

Une autre fois un "écrivain" publia une épatante chronique dans un quotidien du pays, et dans cet article

(1) Cet article est adressé aux jeunes Franco-Américaines.

il racontait comment, par l'effronterie de certain gamin, il avait reconnu que ce dernier venait des Etats. Il paraît que le dit gamin avait battu le chien du "gentleman" et je me suis laissé raconter que ce dernier, après avoir sermonné le garçon sans que celui-ci répliqua, s'écria, emporté par la colère. "N'aie plus peur de mon chien, il n'a jamais mangé de charogne." Et le gamin riposta: "Je suis sûr de ça car autrement il y a longtemps que vous seriez dévoré!

Je pourrais citer d'autres faits de ce genre mais je me bornerai à dire qu'il faut être idiot pour supposer un instant que nos effrontés du pays et que nos "gueuses" des Etats sont plus ensorceleuses que les "gueuses" de là-bas.

Suppose-t-on, par exemple, que les maîtres de la grande république libre sont la cause qu'il y a parmi les Canadiens des Etats-Unis,—comme il y en a dans tous les pays,—des effrontés et des "gueuses" enjoleuses!

J'admire beaucoup, moi, les Américains qui, eux, savent tendre la main aux vaillants, aux lutteurs à quelque

classe et à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Plût au ciel que tous les Canadiens—sans exception—à l'exemple de ceux qui nous abritent si hospitalièrement sous le drapeau étoilé de leur république libre, missent de côté tout fanatisme, tout préjugé imbécile comme celui qui consiste à écraser de leur mépris ceux dont le rang n'est pas égal au leur mais dont le coeur et l'intelligence sont peut-être meilleurs!

Filles des Etats, mes soeurs, aimez toujours, toujours malgré les sarcasmes, malgré les persiflages de quelques fanatiques notre belle patrie, retournez quelquefois prier près du clocher de votre village natal, allez rêver dans la vieille maison où se sont écoulées vos premières années, aimez toujours vos amis, vos frères qui continuent à vous affectionner quand même vous avez franchi la frontière, soyez fiers de votre origine, soyez dignes du sang français qui coule dans vos veines, mais aimez aussi et sachez le défendre à l'occasion, le pays qui, à l'ombre de son drapeau étoilé, vous a accordé une si généreuse, une si grande hospitalité.

LUNE

Vaporeuse lueur, ô lune, entoure-nous

Du rêve bleu qu'au soir en ruissellements doux

La nuit sous tes baisers nous verse, grave et lente

Et que le rossignol qui t'aime et souffre, chante.

Sa roulade qui pleure et ton vague tourment

Feront monter en nous, silencieusement.

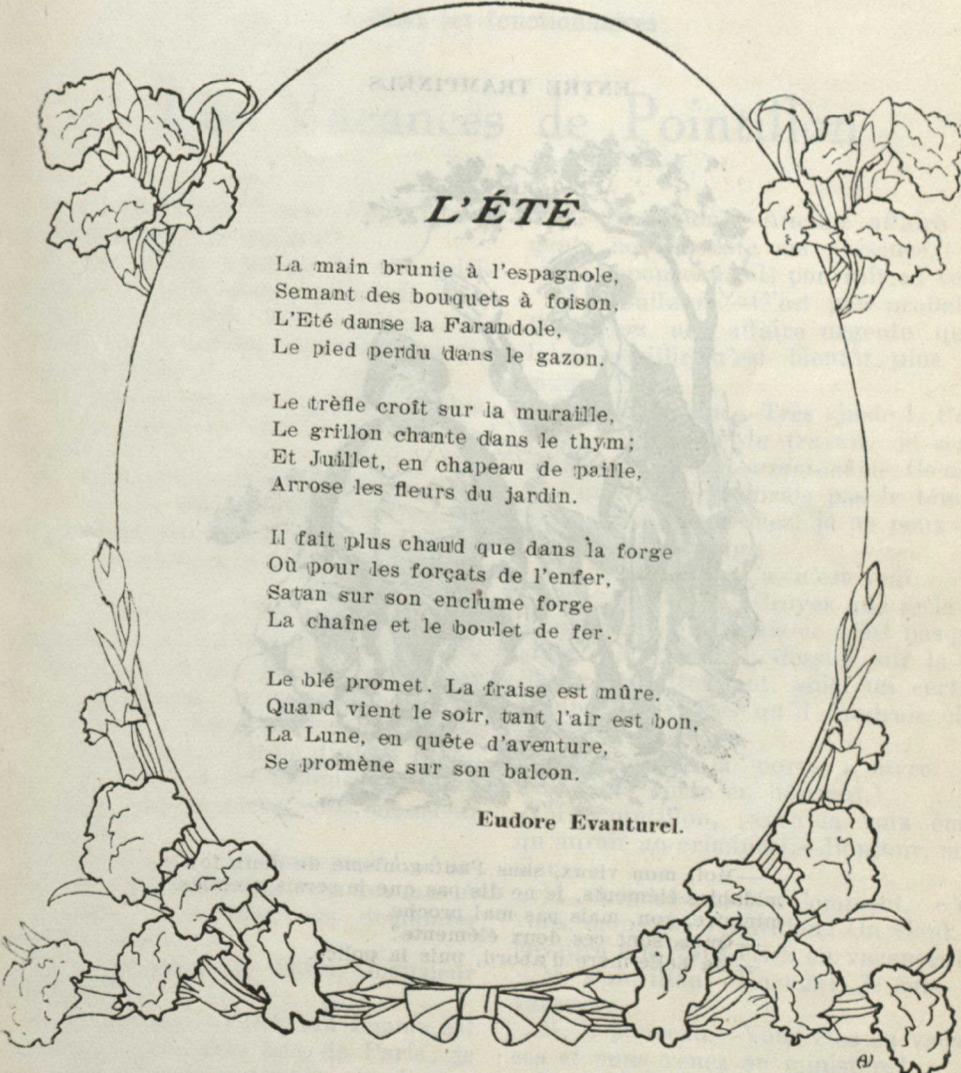
Sans un mot de la bouche, ainsi que chez les anges,

Ainsi que par les bois un rêve de mésanges,

La voix de cet amour qui nous va consumant

Sans que nous l'exprimât notre lèvres qui ment.

D. A. Géliif.



L'ÉTÉ

La main brunie à l'espagnole,
Semant des bouquets à foison,
L'Été danse la Farandole,
Le pied perdu dans le gazon.

Le trèfle croît sur la muraille,
Le grillon chante dans le thym;
Et Juillet, en chapeau de paille,
Arrose les fleurs du jardin.

Il fait plus chaud que dans la forge
Où pour les forçats de l'enfer,
Satan sur son enclume forge
La chaîne et le boulet de fer.

Le blé promet. La fraise est mûre.
Quand vient le soir, tant l'air est bon,
La Lune, en quête d'aventure,
Se promène sur son balcon.

Eudore Evanturel.

ENTRE TRAMPINELS



—Moi, mon vieux, sans l'antagonisme de deux formidables éléments, je ne dis pas que je serais premier ministre, non, mais pas mal proche.

—Quels sont ces deux éléments?

—Ma belle-mère d'abord, puis la police.



Chez les fonctionnaires

Les Vacances de Pointillon

M. Leponceau.—Tiens! Vous parlez seul, monsieur Bouffalou?

M. Bouffalou, (levant le nez spirituellement).—C'est que je le suis, monsieur le sous-chef. Mon collègue, M. Pointillon, prend ses vacances à partir d'aujourd'hui.

M. Leponceau.—Je n'y pensais plus. M. Pointillon est absent pour longtemps?

M. Bouffalou.—Pour un mois.

M. Leponceau.—Diable! Cela va désorganiser tout mon service. Je croyais que M. Pointillon ne prenait jamais de vacances.

M. Bouffalou.— En effet, depuis vingt-cinq ans qu'il appartient à l'administration, il n'a jamais voulu user de cet avantage; mais, cette année, il s'est décidé à faire comme les autres.

M. Leponceau.—Drôle d'idée! Enfin, c'est son droit, à cet homme! Vous les prendrez, vos vacances, vous, monsieur Bouffalou?

M. Bouffalou.—Certainement! Aussitôt que M. Pointillon sera revenu. A ce propos, je voulais vous demander quelque chose.

M. Leponceau. — Dites, monsieur Bouffalou!

M. Bouffalou.—Voici. Ma femme est à la campagne, très loin de Paris; je ne peux aller la retrouver le dimanche. D'autre part, un mois, c'est bien long à attendre. Ne pourriez-vous pas m'accorder quatre à cinq jours pour aller la voir?

M. Leponceau.—En l'absence de M. Pointillon! Vous n'y pensez pas!

M. Bouffalou.—Aucune affaire urgente ne nécessite ma présence.

M. Leponceau.—Il pourrait en venir.

M. Bouffalou.—C'est peu probable. D'ailleurs, une affaire urgente qu'on laisse vieillir n'est bientôt plus urgente.

M. Leponceau.—Très juste! Pourtant, s'il venait du travail, je serais obligé de l'exécuter moi-même. Ce n'est pas que je n'en aurais pas le temps. Mais, vous comprenez, je ne peux pas faire votre ouvrage.

M. Bouffalou.—Ça, c'est vrai.

M. Leponceau.—Croyez que je le regrette beaucoup, mais ce n'est pas possible! (Mettant un dossier sur la table.) En attendant, voici un certain nombre de pièces qu'il faudrait classer et...

(Lentement la porte s'ouvre. M. Pointillon entre en hésitant.)

M. Pointillon, (avec la voix émue qu'aurait un criminel).—Bonjour, messieurs!

M. Leponceau. — Comment, c'est vous, monsieur Pointillon? On vient de me dire que vous étiez en vacances!

M. Pointillon.—En effet, je suis en vacances.

M. Leponceau.—Vous êtes en vacances et vous venez au ministère!

M. Pointillon. — Oui, monsieur le sous-chef.

M. Leponceau.—Vous avez peut-être oublié quelque chose?

M. Pointillon.—Je n'ai rien oublié.

M. Leponceau.—Alors, ce n'est pas la peine de venir.

M. Pointillon.—Peut-être. Mais il faut cependant, il faut que j'y vienne.

M. Leponceau, (étonné).—Vous ne reviendrez pas cet après-midi?

M. Pointillon, (très ferme).—Si vous permettez, je reviendrai.

M. Leponceau, (de plus en plus étonné).—Mais vous ne reviendrez pas demain?

M. Pointillon.—Toujours si vous permettez, j'ai cette intention.

M. Leponceau, (ironique).—Et pendant tout votre mois de vacances, sans doute?

M. Pointillon.—Cela me ferait grand plaisir.

M. Leponceau.—Vous êtes en démission, monsieur Pointillon.

M. Pointillon.—Mais non, monsieur le sous-chef, je suis en vacances. Laissez-moi seulement vous expliquer. Depuis vingt-cinq ans que j'ai l'honneur d'appartenir au ministère des affaires hyperboréennes, bureau des archives, première section, je n'ai jamais manqué un seul jour à mon devoir...

M. Leponceau.—Je le sais. Vous êtes un employé modèle.

M. Pointillon.—Je n'ai même jamais pris de congé en dehors du dimanche et des fêtes légales...

M. Leponceau.—Il n'est pas de zèle plus louable.

M. Pointillon.—Enfin, je n'ai jamais pris de vacances annuelles. Ma présence au ministère est une habitude indéracinable. Ajoutez à cela que je suis célibataire, sans famille. Bref, je m'ennuie chez moi, je m'ennuie partout, sauf ici. Cette année—je ne sais vraiment pas pourquoi—j'ai voulu profiter de la liberté à laquelle j'avais droit. Eh bien! je ne peux pas! C'est plus fort que moi: il faut, oui, il faut que je vienne au bureau... Voilà!

M. Leponceau, (abasourdi).—Alors, si je comprends bien, vous me demandez l'autorisation de passer vos vacances ici?

M. Pointillon.—C'est cela même. J'aime cette pièce, cette table, ces caisiers, l'atmosphère qu'on respire en ce

lieu, tout ce qui m'entoure d'habitude, en un mot.

M. Leponceau.—Ma foi! Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous veniez, matin et soir, au ministère, pendant votre mois de vacances...

M. Pointillon, (avec élan).—Oh! merci, monsieur le sous-chef!

M. Leponceau.—J'y vois même des avantages. Ainsi, voilà M. Bouffalou qui désire quatre ou cinq jours de congé pour aller voir sa femme. Je les lui accorde.

M. Bouffalou, (avec élan).—Oh! merci, monsieur le sous-chef!

M. Leponceau.—Pendant son absence, M. Pointillon fera son travail.

M. Pointillon, (brusquement).—Permettez! Je suis en vacances, n'est-ce pas?

M. Leponceau.—Assurément.

M. Pointillon.—Done, je n'ai pas à faire le travail de M. Bouffalou.

M. Leponceau.—Mais puisque vous désirez passer votre mois ici.

M. Pointillon.—Je désire venir tous les jours ici, c'est vrai, mais pas pour travailler.

M. Leponceau.—Pour quoi faire alors?

M. Pointillon.—Pour passer mes vacances, parbleu!

M. Leponceau, (furieux).—Ah! ça! monsieur Pointillon, je commence à croire que vous vous payez ma tête!

M. Pointillon.—Monsieur le sous-chef, j'ai trop de respect pour votre personne. Mais, d'autre part, je suis fort de mon droit. Vous m'accordez un mois de liberté, je le prends et le passe ici, mais je ne travaille pas, je refuse de travailler.

M. Leponceau.—Mille millions de pétards de veau! Je vous dis que vous vous f...ichez de moi! Ce n'est pas naturel de vouloir venir au ministère quand on n'y est pas obligé. Vous êtes un faux bonhomme, un hypocrite, un employé rebelle et traître...

M. Pointillon, (avec douleur).—Oh! monsieur le sous-chef!

M. Leponceau.—Mais je ne me laisserai pas faire. Pour commencer, vous,

Les vacances de Pointillon

monsieur Bouffalou, vous allez me faire le plaisir de filer immédiatement voir votre femme. Vous resterez avec elle tout le mois, tout le mois de vacances de M. Pointillon. Et, quand ce mois sera fini, vous resterez encore tout le suivant, votre mois de vacances à vous...

M. Bouffalou, (sautant sur son cha peau).—Oh! merci! merci!

M. Leponceau, (au comble de la rage).—Quant à vous, monsieur Pointillon, asseyez-vous, prenez ce dossier. Il faut qu'avant midi il soit classé, enregistré, coté, etc., ou je me plains à M. le directeur, mille millions de pétards

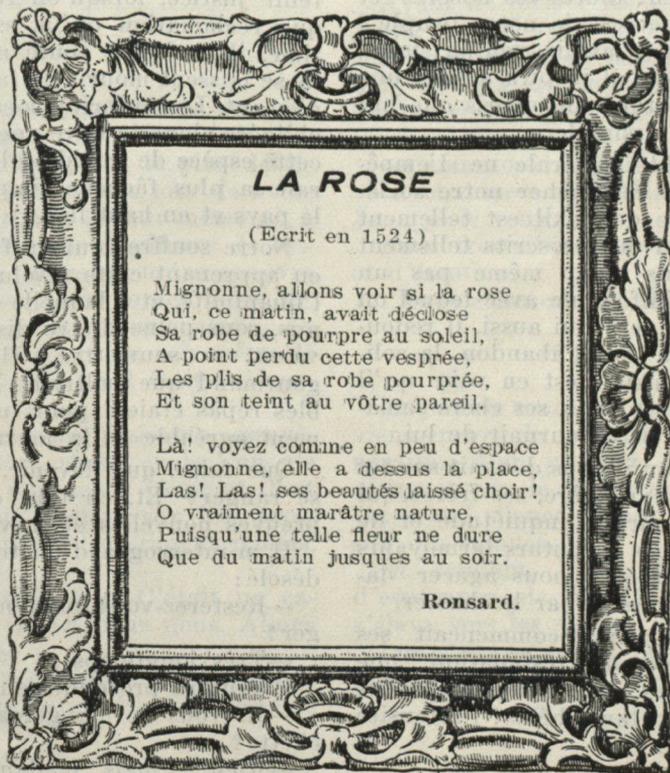
de veau, et je vous fais fiché dedans!...

M. Pointillon, (avec désespoir). — Mais puisque je suis en vacances!

M. Leponceau.—Certainement, vous êtes en vacances, mais cela ne m'empêchera pas de vous faire travailler quatre fois plus que tout le reste de l'année. Ça vous apprendra à venir ici pendant votre congé, employé rebelle et traître! hypocrite! faux bonhomme!...

(Il sort avec majesté, suivi de M. Bouffalou.)

M. Pointillon, (s'écroulant).—Il n'y a plus d'administration!





La "MARSEILLAISE"

PAR quel malentendu, par quelle ironie de la destinée, cet être paisible, timide et inoffensif se trouvait-il parmi nous, parmi ces détenus politiques dont le passé tragique et la résignation stoïcienne semblaient symboliser vraiment toutes les misères et toutes les angoisses de notre peuple ? Personne n'en a jamais rien su ; mais, du premier jour, il inspira à tous une violente antipathie, un mépris que nul ne parvint à dissimuler.

Cette hostilité générale ne l'empêchait point de rechercher notre société : la tristesse de l'exil est tellement atroce ! le pain des proscrits tellement amer, lorsqu'ils n'ont même pas un compagnon d'infortune avec lequel on puisse le partager ! Lui aussi, il redoutait par-dessus tout l'abandon, la solitude morale, mais c'est en vain qu'il nous appelait ses amis, ses chers camarades : chacun se détournait de lui.

Les détails qu'il nous donnait sur ses parents, sa pauvre mère, ses frères, qui avaient dû mourir d'inquiétude et de chagrin, tous ces racontars larmoyants ne parvenaient qu'à nous agacer davantage. On finissait par le chasser.

Le lendemain, il recommençait ses doléances, avec une résignation, une tristesse infinies, dont nous comprîmes plus tard, trop tard, hélas ! l'intensité et la sincérité.

* * *

Cependant, les prisonniers politiques de la prison de X... décidèrent une grève de famine.

On sait en quoi cette grève consiste. Dans les bagnes ou les prisons de Russie, lorsque les détenus ne peuvent obtenir justice, lorsqu'on repousse quelque réclamation qu'ils estiment légitime, ils refusent toute nourriture, et ils se laissent mourir de faim, tout simplement. Les autorités locales sont bien obligées alors de faire une enquête, car cette espèce de suicide collectif produirait la plus fâcheuse impression dans le pays et en haut lieu.

Notre souffre-douleur fut épouvanté en apprenant cette résolution votée à l'unanimité, et à laquelle tous les détenus, sous peine d'être disqualifiés, devaient se soumettre. Il était aussi gourmand que poltron. Nos lamentables repas étaient pour lui le seul moment agréable de la journée.

Que faire, que devenir, à quel parti se ranger ? Et, en tout cas, que d'épreuves nouvelles et inévitables !

Il m'interrogea d'un ton craintif et désolé :

— Resterez-vous longtemps sans manger ?

— Très longtemps...

Il soupira profondément.

— Et vous ne mangerez rien en cachette ?

— Rien... mais, madame votre ma-

man vous expédiera sans doute un colis de bons gâteaux.

Il pâlit, baissa les yeux, et ne répondit rien.

—D'ailleurs, rassurez-vous, lui dis-je, il n'a jamais été question de vous demander le moindre sacrifice.

—“Vous n'êtes pas des nôtres...”

Il me regarda avec une expression inoubliable de reproche et de douleur, hocha la tête et s'éloigna sans répondre. Mais le lendemain, le poltron, comme nous l'avions surnommé, s'approcha d'un groupe où l'on discutait violemment la manifestation prochaine et dit humblement :

—Camarades, je veux souffrir et mourir avec vous !

—Toi, on ne te demande rien ! Va-t-en !

—Non pas. Je reste. Vous verrez, ajouta-t-il en suppliant, je ne mangerai plus rien, tant pis si je crève de faim le premier.

* * *

Et il tint parole, à l'étonnement général. Seulement, comme il l'avait prévu, étant le plus faible, le plus débile de nous tous, le septième jour de notre supplice volontaire, le jour même où, à bout de forces, nous résolûmes de cesser une lutte inégale, notre pauvre chien battu sentit ses forces le trahir. Il tomba dangereusement malade ; on le porta à l'infirmerie. Le soir même, le bruit se répandait qu'il était à l'agonie...

Quelques mauvais plaisants essayèrent de ricaner encore, mais l'un de nous, un des doyens de l'exil et dont l'autorité était grande sur les proscrits, un de ceux qui ne riaient jamais, les arrêta net :

—Plus de railleries ! C'était un camarade, et il meurt pour nous. Allons lui dire adieu.

Le mourant divaguait, et ce délire de la dernière heure était lamentable

et incohérent, comme l'existence entière de celui que nous avions méconnu...

Il parlait à haute voix, s'adressant à je ne sais quel témoin invisible, il parlait de tout ce qu'il avait aimé ici bas, sur cette terre de douleur et d'esclavage : de ses livres favoris, de sa mère, des frères absents qui connaissaient son innocence... Et, en un suprême élan de tendresse désespérée, il faisait appel à sa chère patrie d'adoption, à cette France généreuse et lointaine qu'il aimait vraiment comme une seconde patrie, dont il nous parlait souvent, et qu'il ne devait plus revoir.

Quel désespoir vibra encore dans l'adieu suprême que cette âme déjà prête à s'envoler pour la patrie éternelle lui adressait de loin.

Nous étions tous debout autour de son lit d'agonie. Il avait retrouvé sa présence d'esprit ; sa fin fut lucide et très douce.

Avant de fermer les yeux pour toujours, il nous regarda fixement, d'un regard apaisé où brillait un grand pardon. Sa voix, qui nous parlait déjà de l'autre rivage, prononça ces paroles—les dernières :

—Camarades ! le jour des funérailles vous chanterez la "Marseillaise"... Je... je le veux...

Nous tressaillîmes alors de remords et d'émotion.

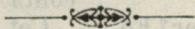
—“Vous chanterez la Marseillaise...”

* * *

Le pauvre mort fut obéi. Je me souviens encore de ces tristes et belles funérailles d'un proscrit. Le convoi se dirigeait vers le cimetière de la prison. Un grand silence planait sur l'immensité des steppes.

Et soudain, l'immortelle chanson d'espérance, de liberté et de révolte s'éleva vers les cieux.

Les camarades du poltron, maintenant, chantaient la "Marseillaise"...





Un Beau Sauvetage

LE jour où Firmin Allatrousse eut l'idée de se promener sur les quais en pleine inondation, il eut une heureuse idée.

On le flanqua à l'eau.

Comment et pourquoi? Vous allez le deviner bien vite.

Avant d'être à l'eau, Firmin Allatrousse avait sa montre et sa bourse. Quand il y fut, il ne les avait plus.

Lorsque j'aurai ajouté qu'à cette heure le quai était désert, et l'ombre propice, vous aurez compris que ce "on" était figuré, en l'espèce, par un de ces gentlemen sans scrupules qui sont désignés sous le nom d'apaches.

L'infortuné Firmin n'avait même pas essayé de lutter. Son antagoniste était deux fois plus grand et plus gros que lui. Il s'était exécuté sur-le-champ, avec une bonne volonté qui avait attendri le rôdeur.

—A la bonne heure! avait fait ce dernier, en empochant montre et bourse. Tu es un bon type. Aussi, je paye un verre. Tiens, va boire un coup!

Et là-dessus, d'une tape amicale formidable sur l'épaule, il avait fait culbuter son client dans le jus.

Puis, satisfait de son geste, qu'il qualifiait en lui-même de "beau travail", l'apache s'appêtait à regagner des quartiers propices à la noce qu'il envisageait, grâce à l'argent de son bourgeois, lorsque...

Lorsqu'une ronde apparut à l'entrée du quai. Ronde mixte de gardiens de la paix, de pontonniers, de soldats, parcourant les rues inondées à la recherche de sinistrés à sauver et... de mal-fauteurs à prendre.

S'enfuir? Impossible!... Lutter? Fo-

lie!... Simuler l'honnête citoyen? Pas mèche!...

Le client était là, qui barbotait dans le bouillon. Il avait dû se raccrocher à une corde, un anneau... Ou bien, l'eau, ayant envahi le quai, était peu profonde à cet endroit?... Toujours est-il qu'il braillait à croire que Mounet-Sully lui-même était englouti sous les flots.

—J'aurais dû lui serrer le kiki... avant! murmura le doux gentleman. On n'a pas idée de faire une musique pareille... dans des quartiers honnêtes!

Cependant, la ronde approchait, il fallait aviser.

Avec une décision remarquable, lui aussi il se jeta à l'eau, se laissa porter par le courant, et fort bon nageur du reste, s'en fut à la dérive jusqu'à l'endroit où Firmin Allatrousse attendait la mort, cramponné au parapet du quai.

Arrivé là, il se cramponna également et se mit à beugler à ses côtés. Même, trouvant que Firmin beuglait plus fort que lui, il lui plongea à deux ou trois reprises la tête sous les flots. Il avait pour cela ses raisons.

Cependant, entendant ces appels désespérés, gardiens de la paix, pontonniers et soldats s'étaient élancés.

Le sauvetage, pour eux, ne fut qu'un jeu. Moins d'une heure après, tout le monde se retrouvait au poste de police le plus voisin.

Firmin Allatrousse n'ayant pu encore retrouver la parole—et pour cause—ce fut l'anonyme gentleman qui raconta l'histoire.

Cet anonyme gentleman, qui se dé-

clara être un pauvre "ouverrier" sans travail, regagnait péniblement son domicile, la tête vide et le ventre creux, lorsque saisi par le vertige... vertige de faim et de misère... il avait glissé, était tombé à l'eau!... Ne sachant pas nager, il était perdu!...

A ce moment, un inconnu, celui qui se trouvait là, reprenant à peine ses sens... s'était courageusement jeté à l'eau... Malgré sa petite taille et sa débilité, grâce à une énergie surhumaine, il avait rejoint le malheureux ouvrier à demi-submergé. Bravant mille fois la mort, ce nain avait saisi ce colosse... et, dans un effort sublime...

Au son de cette voix, que la reconnaissance mouillait de larmes émues, Firmin Allafrousse était revenu à lui. Stupéfait, puis indigné, puis attendri, il avait entendu le récit de l'apache, incapable de protester, à cause de la suffocation d'abord, ensuite à cause d'un sentiment complexe qui peu à peu envahissait son âme...

Se pouvait-il que les choses se fussent passées ainsi?... En ce cas, lui, Firmin, eût été un héros! A vrai dire,

il lui semblait bien qu'elles s'étaient passées autrement. Mais était-il sûr de sa mémoire, de son bon sens. La secousse, l'émotion, n'avaient-elles pas faussé son jugement?...

Bref! lorsque le brave ouvrier, ayant terminé le récit de son sauvetage inespéré, le commissaire de police s'approcha et chaudement félicita Firmin Allafrousse, celui-ci ne put trouver un mot de protestation. Il laissa dire... et le commissaire, et les bons agents, et cette bonne fripouille d'apache, lequel, à son tour, vint se jeter à ses pieds et lui baiser les mains.

Peut-être cet apache psychologue avait-il lu le voyage de M. Perrichon et s'en était-il inspiré dans une improvisation aussi rapide que géniale. Cela prouverait, en ce cas, que les lectures ont du bon... Quoiqu'il en soit, le beau dévouement de Firmin fut signalé à qui de droit, et son nom fut compris dans la première promotion de nominations à la croix de la Légion d'honneur. Ainsi s'explique cette phrase du début de notre histoire: "Lorsque Firmin Allafrousse eut l'idée de se promener sur les quais, en pleine inondation, il eut une heureuse idée."

VERS D'ALBUM

Cachez-vous quelquefois, dans les pages d'un livre

Une fleur du matin cueillie aux rameaux verts?

Quand vous rouvrez la page, après de longs hivers

Aussi pur qu'au jardin son parfum vous enivre.

Après ces jours bornés qu'ici mon nom doit vivre

Qu'une odeur d'amitié s'exhale de ces vers.





Actualité: 4 juillet

“The Star Spangled Banner”

(Traduction unique)

Où! dites, voyez-vous, aux lueurs du matin,
Ce drapeau que vos cris ont salué dans l'ombre:
Dont les plis étoilés, défiant le destin,
Hier sur nos remparts flottaient dans la nuit sombre?
Le foudroyant éclair de la bombe dans l'air,
Nous le montrait debout, cet étendard si cher.
Sur un sol fier et libre, à nos yeux dévoilée,
Se dresse-t-elle encor, la bannière étoilée?

Dans le brouillard des murs, vaste lineul mouvant
Où nos fiers ennemis reposent en silence,
Quel est donc cet objet que, sur ces murs, le vent
A son gré nous dérobe où sous nos yeux balance?
Oui! déjà le Soleil s'éclaire à son réveil;
Il se mire déjà dans l'océan vermeil,
C'est elle: qu'elle brille au grand jour dévoilée,
Sur ce sol libre et fier, la bannière étoilée!

Où sont-ils ces guerriers qui tous criaient bien fort
Qu'en nous pulvérisant sous sa puissante étreinte,
La guerre écraserait nos maisons, notre port?
Leur sang a de leurs pas lavé la vie empreinte!
Ils n'échapperont pas, ces serfs, ces vils soldats,
Aux faveurs de la fuite, à la nuit du trépas...
Tandis qu'elle se dresse en triomphe étalée,
Sur ce sol libre et fier, la bannière étoilée!

Qu'il soit toujours vainqueur, l'homme libre placé
Entre une injuste guerre et sa maison chérie!
Que notre peuple heureux par le Ciel exaucé,
Bénisse le Seigneur qui sauve sa patrie.
Nous vaincrons: il le faut, du bon droit c'est le lot;
Notre devise est: “Dieu! notre foi vient d'en haut”.
Et nous verrons flotter en triomphe étalée
Sur ce sol libre et fier, la bannière étoilée!





Actualité: 14 Juillet

Paris et France

(Fragments)

Salut à toi, Paris, coeur et cerveau du monde,
Gouffre dont le vertige attire l'Univers,
Qui divinement bon et savamment pervers,
Entraîne la pensée humaine dans ta ronde!

Depuis des ans, si loin qu'on ne les compte plus,
Tu marches en avant, apôtre d'espérance,
Condensant en toi seul tout le sang de la France,
Et broyant ses enfants dont tu fais tes élus;

Tu marches... le Progrès sur tes pas se soulève,
Et répand sur la terre entière tes trésors;
Mais ce qu'on aime en toi,, ce ne sont pas tes ors
Ni tes richesses... c'est la splendeur de ton rêve.

Tu n'es pas seulement notre Patrie à nous,
La capitale aimée et la mère chérie,
Notre orgueil éternel, notre gloire infétrie,
Devant qui, pleins d'espoir, nous sommes à genoux.

Tous les savants, tous les penseurs, tous les poètes,
Ceux dont les fronts partout se dressent triomphants,
O Paris! tous ceux-là se disent tes enfants
Dont le divin génie a caressé les têtes.

Où que le sort ait fait éclore ces rêveurs,
C'est toi que leur regard reconnaissant contemple,
Tu demeures leur but et tu restes le temple
Vers qui, sans s'assouvir, se tournent leurs ferveurs!

F. Huard.





FRED LANDRY

Par Le Vieux Zouave

(Pour la "Revue Populaire")

A VEZ-VOUS connu Fred Landry? Il peut bien y avoir, de par le monde, plus d'un homme de ce nom, mais celui de qui je veux vous parler aujourd'hui mérite, je crois, que nous lui accordions une petite place dans l'histoire de nos braves et courageux voyageurs canadiens. Je fis la connaissance de mon héros d'une manière assez imprévue. C'était en 1871, et comme vous le voyez il ne s'agit pas ici d'une histoire précisément moderne, je veux dire récente.

J'étais à cette époque à St-Louis, Missouri. Un soir que nous étions à prendre notre repas, nous entendîmes le tocsin nous avertir que le feu s'était déclaré dans une maison sise sur une rue voisine de notre pension. Naturellement cet appel coupa court à notre appétit, et, sans même prendre nos chapeaux, nous sortîmes, comme, jadis, de la salle d'étude pour nous rendre sur le jeu de balle.

En arrivant au lieu du sinistre, nous vîmes les flammes s'échapper du deuxième étage, et nous entendîmes des cris de détresse sortant comme au milieu de ces flammes. Il était facile de comprendre que plusieurs personnes y allaient de leurs vies. Les pompiers étaient sur les lieux, préparant leurs engins de combat, mais ils se trouvaient un peu plus loin, au coin d'une rue transversale. Je m'élançai... dans la maison? oh! non, pas si vite que cela;

la rue m'offrait une bien plus grande sécurité; je m'élançai dans la direction des pompiers, dans le but de leur faire exercer leur héroïsme en sauvant quelques vies qui menaçaient de s'éteindre bien avant le feu. Le sauvetage était bien plus dans leur ligne que dans la mienne. J'avais bien vu en partant un grand jeune homme enjamber la fenêtre après avoir brisé de sa main les montants du châssis, mais je ne fis pas autrement attention à ce geste, vu que l'excitation et mon héroïsme de commande me poussaient ailleurs. Quand je revins, une question de deux minutes, je vis le corps d'une femme passer par la fenêtre et tomber inanimé sur le pavé. Le jeune homme, qui se trouvait à l'intérieur, n'y mettait pas plus de façons. Notre bravoure se trouva tellement surexcitée, qu'entre nous (quatre ou cinq,) nous faillîmes écarteler la pauvre femme dans le but très louable, d'ailleurs, de l'éloigner de la maison. Un instant de plus, et un jeune enfant arriva par le même chemin et de la même manière que la femme. Et les braves dont j'étais, de transporter le jeune rejeton dans un lieu de sûreté. Presque aussitôt on entendit une voix semblant venir de la fenêtre qui, deux fois, avait servi d'exit. Cette voix était sourde, comme étouffée, mais je compris parfaitement que l'on disait: "Cré bonguienne! venez donc me donner un coup de main, vous autres." J.

ne traduis pas; c'était bien cela: Cré bonguienne! Ce mot fut pour moi toute une révélation. Du terroir, comme diraient nos stylistes du jour. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était un Canadien, très canayen avec cela; une espèce de Canadien errant, comme je l'étais moi-même. Encore une fois notre courage se trouva réveillé et d'autant plus, cette fois, que, d'une part, l'appel était sérieux, et que de l'autre il y avait peu de danger, en somme, à porter secours. Le jeune homme avait demandé de l'aide pour sa troisième charge, car cette fois, il ne s'agissait plus d'un enfant. Il était écrasé au bas de la fenêtre, suffoqué par la fumée et peut-être éreinté par l'homme qu'il avait descendu du deuxième étage. Cet homme était un Allemand; il paraissait peser dans les deux cents. Le jeune Canadien était dessous. Les pompiers, arrivés sur ces entrefaites, hâtèrent mon Allemand par la fenêtre, et notre compatriote put se relever et sortir lui-même, mais passablement élopé.

La foule fit une véritable ovation au jeune homme, mais il ne parut pas s'apercevoir qu'on l'acclamait comme un héros. Il semblait nous dire: "Ce que je viens de faire là, je ne l'ai pas fait pour la galerie." Ne voulant pas tirer de l'arrière, je m'avançai vers lui et lui demandai s'il aimerait à prendre un petit verre de cognac pour se remettre de ses émotions, et lui de répondre: "Ben sûr, je ne crache pas dedans, et j'ai de plus la gorge bien asséchée par la fumée."

C'était clair et précis. J'appris alors que son nom était Fred Landry, mais je n'ai jamais su si Fred était une abréviation d'Alfred ou bien de Frédéric. Il ne paraissait pas le savoir lui-même; alors je n'insistai pas. Fred était seulement de passage à St-Louis. Le but de son voyage était le "far west", à la recherche de quoi? je ne pus jamais tirer la chose au clair. Mais, un jour, il me montra une carabine à laquelle il paraissait tenir beaucoup.

Landry était d'une naïveté qui nous

mettait très à l'aise, avec lui. Ses manières angulaires ne manquaient pas d'un certain cachet d'originalité et, en l'étudiant de près, on découvrait que si l'écorce était rude, le coeur était bon. Il m'avait laissé entendre qu'il avait dessein d'essayer sa carabine dans les prairies de l'ouest. Comme je lui faisais remarquer que, de fait, le bison était un beau gibier, il ajouta: "Oui, et le sauvage est aussi un beau coup de fusil." Il ne paraissait pas haïr l'Indien, et j'ignore s'il en avait jamais rencontré; mais il semblait connaître le mot de Mark Twain, à savoir qu'il n'y avait qu'un bon Indien et que c'était celui qui était mort.

Quatre ou cinq jours après l'épisode que je viens de raconter, Landry vint me serrer la main, m'annonçant qu'il partait avec une petite caravane pour le Nord-Ouest. Quelque temps auparavant Landry m'avait dit être originaire de Kingsey qui compte encore aujourd'hui plus d'une famille de ce nom.

* * *

Il y a une dizaine d'années je fis la rencontre à l'Hôtel Riendeau, à Montréal, d'un Canadien arrivé des Montagnes Noires. Après avoir causé de mines, de sauvages, etc., je rappelai qu'en 1871 j'avais eu des vellétés de visiter ces lointains pays, mais que j'avais résisté à la tentation ainsi qu'aux sollicitations d'un jeune homme qui quittait St-Louis pour ces régions nouvelles. J'allai même jusqu'à prononcer le nom de Fred Landry. "Fred Landry? s'écria l'autre, mais je l'ai connu à peu près une année après son départ de St-Louis." "Eh! bien, lui dis-je, parlez-moi donc de ce garçon-là. Il ne manquait pas de courage quand je le rencontrai, et il disait que si jamais il rencontrait des Indiens tant soit peu hostiles, il leur ferait faire le grand plongeon. Naturellement c'était un coup de vent, mais tout de même il

n'était pas peureux." "Pour ce qui est de cela, reprit le voyageur, Landry était loin d'être peureux : au contraire, c'était la bravoure personnifiée. Dans tous mes voyages, et dans mon expérience dans l'ouest, je n'ai jamais vu un homme s'élançer aussi bravement dans le danger, ou exposer sa vie aussi gaîment, aussi froidement. Dans les mines nous l'appelions le "Dare Devil" et je vous assure qu'il n'avait pas volé son nom. Vous pouvez d'ailleurs en juger par ce qu'il a fait lors de son passage parmi nous. En 1872 j'étais à travailler dans une mine située dans le fin fond de ces Black Hills. Un soir, après notre repas, comme nous étions à allumer nos pipes, et à nous étendre sur les branches fraîches de sapin, nous entendîmes un craquement, comme celui que peut faire un ours qui casse sous ses pas les branches sèches qui jonchent la forêt. Instinctivement nous mîmes la main sur nos carabines, toujours à notre portée, lorsque nous vîmes un homme qui s'avavançait vers nous. Il s'approcha et, sans plus d'introduction, demanda l'hospitalité pour la nuit. Les visiteurs dans ces régions perdues sont assez rares. Ils sont toujours bien reçus, vu qu'ils nous apportent presque toujours des nouvelles du pays non oublié. Après un copieux souper, (il devait rompre un jeûne de deux ou trois jours), il alluma son brûle-gueule et s'étendit comme nous. Il ne parut pas très enclin à répondre aux questions qui se croisaient comme un feu de tirailleurs. La fatigue aidant probablement, il excita la curiosité plutôt qu'il ne la contenta. L'un de nous lui demanda s'il voulait s'engager pour travailler dans les mines. "Je travaillerai bien quelques jours, dit Fred Landry, car c'était bien Fred Landry, mais, au fond, j'aime mieux faire la chasse." "Quant à la chasse, fit quelqu'un, il y a beaucoup de gibiers par ici." "Quelle sorte, demanda Landry." "Du gibier à longue crinière et à deux jambes : des sauvages." "Des sauvages? dit Landry. C'est un beau gibier: je ne mange pas de ce gibier-là,

mais c'est tout de même un beau coup de fusil." Landry paraissait tenir au luxe d'un coup de fusil sur les sauvages.

Evidemment les hommes du chantier prenaient Landry pour un "frais", un "green", un "tender foot", comme on disait là-bas; et les remarques que l'on faisait de tout côté paraissaient bien être inspirées par cette conviction. Pendant trois ou quatre jours on s'amusa beaucoup aux dépens de Landry. C'était une course aux mots fins et piquants. C'était à qui frapperait le plus juste et ferait plus rire les compagnons. Dans cette lutte inégale, on ne vit jamais Landry s'émouvoir plus d'un trait que d'un autre; sa cuirasse paraissait être impénétrable.

Un soir, le contremaître demanda un homme de bonne volonté pour aller porter certains papiers à un camp situé à cinquante milles plus loin dans les montagnes. Les sarcasmes piquants et les mots fins cessèrent du coup, comme par magie. "Qui ira porter ces papiers à l'autre camp?" répéta le contremaître. Un silence de plomb accueillit la demande et plus d'un baissa la tête, signe évident que la proposition n'avait rien de bien alléchant. "Il faut pourtant que ces papiers-là partent, continua le contremaître. Je ne demande qu'un seul homme, parce que nous ne pouvons pas tous y aller, et que cinq ou six attireront plus l'attention des sauvages qu'un seul homme et ne se défendront pas mieux. Il y a à mi-chemin une cinquantaine de sauvages campés sur la route. Les montagnes, les précipices et les torrents empêchent tout détour sur la route, et comme il faut passer tout droit, un seul homme, par ruse, s'en tirera tandis que plusieurs seraient vite aperçus." Tout de suite Landry se leva et dit d'un ton calme et un peu nonchalant: "Si vous voulez vous fier à moi, je porterai bien vos papiers aussi loin que je le pourrai, et, si je ne me trompe, je passerai ou bien un autre ne passera pas." On était tout oreilles. "Est-ce que tu n'as pas peur, mon jeune

homme », demanda le contremaître. «Peur! répondit Landry; la peur, je ne connais pas cela, moi, et je ne me sens aucune disposition à faire sa connaissance.»

Le lendemain, au petit jour, quand nous nous éveillâmes, nous vîmes Landry qui était à faire la toilette de sa carabine. Il paraissait porter un grand soin à son astiquage, et rien n'indiquait chez lui qu'il allait entreprendre un voyage aussi périlleux.

Pendant le déjeuner, la conversation ne fut pas précisément gaie; personne ne semblait être à l'aise, sauf Fred Landry. Le croiriez-vous, monsieur? Eh! bien, ce jeune homme avait l'air de quelqu'un qui vient de recevoir une invitation pour aller à une noce. Depuis la veille Landry avait grandi dans l'estime de ses compagnons, moins toutefois quelques jaloux, quelques peureux qui chuchotaient que Landry était un imbécile et qu'il ne soupçonnait pas le danger.

Le contremaître donna ses instructions, comme aussi la direction du chemin à suivre, sans oublier non plus d'indiquer à peu près l'endroit où campaient les sauvages. «En arrivant vis-à-vis le camp, dit-il, en te baissant beaucoup, tu as une bonne chance de passer.» Pour toute réponse Landry lui dit: «Je ne marche pas à quatre pattes, moi.»

* * *

Landry partit donc avec un petit sac de provisions, sa carabine, sa pipe, son tabac et les papiers. Je vous avouerai que ce départ produisit sur nous une impression pénible. On éprouvait un certain degré d'inquiétude pour le sort de ce jeune homme, mais l'humiliation pesait encore plus lourdement sur notre fierté personnelle.

Le voyage devait durer à peu près quatre jours, et ce furent pour nous de longs jours. Rendus au cinquième, comme nous n'avions pas de nouvelles

de Landry, le contremaître décida de pousser une pointe discrète vers le campement indien, convaincu en lui-même de ne retrouver que le cadavre de l'audacieux. Après plusieurs heures de marche, on aperçut un individu assis sur un tronc d'arbre, ayant une carabine sur ses genoux et fumant tranquillement sa pipe. Il paraissait guetter quelqu'un sur un plateau qui s'étendait du pied de la falaise où il était assis. Ce plateau était une petite presqu'île en partie cernée par une rivière ou plutôt par un rapide tout à fait infranchissable. Pour sortir de ce plateau d'ailleurs déboisé, il fallait remonter jusqu'aux pieds de la falaise qui servait de forteresse à notre homme. Celui-ci, en entendant du bruit, se retomba et aperçut le contremaître et ses hommes.

—«Cré bonguenne! Arrivez donc, vous autres, nous cria-t-il, je les tiens.» «Tu les tiens? Qui? Quoi?» demanda le contremaître. «Mais les sauvages, parle! je les tiens prisonniers.»

Cette prétention nous parut ridicule au dernier point et l'idée nous vint à tous que le garçon avait complètement perdu la carte. Tout de même, il fallut bien en convenir, il disait vrai. Les Indiens était bel et bien prisonniers dans leurs tentes. «Ce n'est pas facile qu'ils s'échappent, dit Landry, car aussitôt que l'un d'eux risque un oeil, bang! il a une balle dans le coco. A l'heure qu'il est, ils sont fatigués de ce jeu-là et ils sont bien sages, bien tranquilles.» «En as-tu tué plusieurs comme cela, s'enquit le contremaître.» «Ils ont bien jeté une dizaine de corps dans la rivière. Mais regardez, ajouta-t-il, en montrant du doigt, ils n'ont pas été capables d'y lancer ceux-là.» Nous vîmes de fait sept ou huit cadavres échelonnés du bas de la falaise jusqu'aux tentes. «Voyez-vous, reprit Landry, comme je passais ici, il y a quatre ou cinq jours, j'éveillai ces lurons qui sortirent de leurs tentes et commencèrent à m'envoyer leurs balles. Puis ils montèrent à l'assaut, et pendant un certain temps je crus qu'ils

parviendraient à arriver jusqu'à moi. Mais je tirai si dru et si juste que c'était joli de les voir rouler jusqu'en bas. Vous comprenez que je n'avais pas les moyens de manquer une seule balle et je vous assure que "ç'a chauffé" pendant quelques minutes. D'ailleurs il fallait bien leur répondre, car autrement c'en était fait de moi. Si je les avait fuis, ils auraient pu me suivre et me faire de la misère. Dans ce cas-là ma mère aurait couru grand risque de ne pas revoir son petit Fred." "Et les papiers, s'informa le contremaître." "Comme je finissais de faire parler ma carabine, un messenger est arrivé ici : il allait à votre camp chercher les papiers; je les lui ai remis. Il est retourné pensant bien que je retournerais moi-même à mon camp. Mais j'aime trop la compagnie des sauvages pour

les laisser si vite que cela. Il était tout de même temps que vous arriviez car mes provisions s'en allaient, surtout mon tabac."

On retourna au camp sans être aucunement molestés des sauvages. Ceux-ci avaient eu une cruelle expérience de ce que peut un homme qui ne connaît pas ce que c'est que la peur et qui, de plus, refuse de faire sa connaissance.

Landry passa encore quelques jours avec nous, mais la vie nomade lui souriait bien davantage que le travail aux mines. Je puis vous certifier que lors de son départ les pointes fines et piquantes étaient bien émoussées et que personne ne s'est plus avisé de lui demander, comme dans les premiers temps, s'il savait comment c'était fait un sauvage.

LES SOUVENIRS

Lorsque nous vieillissons, tout lointain souvenir
Nous est fidèle encore, en dépit des années:
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,
Leurs images en nous ne se peuvent ternir.

Mais au contraire, hélas! voulons-nous retenir
De nos impressions les plus récemment nées,
Elles s'effacent vite et meurent condamnées,
Moins anciennes dans l'âme, à plus tôt y finir.

Comme un prompt échanson qui, sans reprendre haleine,
Passe devant la coupe et la tient toujours pleine,
Le temps passe et remplit la mémoire à plein bord,

Le souvenir nouveau, c'est la dernière goutte
Qui sous le moindre heurt s'en échappe d'abord
Tandis que la première au fond demeure toute.

Sully-Prudhomme.

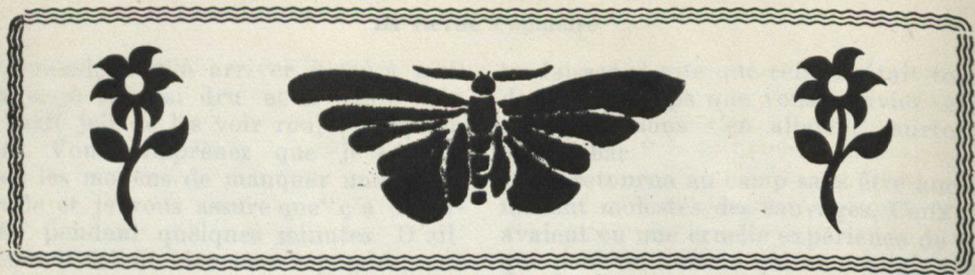


IL N'Y A PLUS D'ENFANTS



Lui.—Tu n'étais pas si fière que cela durant les vacances de l'année dernière.

Elle.—Apprenez, monsieur, que je marche sur mes dix ans et que je dois penser à l'avenir sérieusement.



CONVERSATIONS

Leurs Projets d'Été

—Où nous “comptons” passer cet été? répondit Mme A..., franche et malicieuse. Oh! c'est bien simple. A Caucheville.

—Où le placez-vous?

—Sur la côte normande.

—Qu'en faites-vous?

—Un trou, assez cher.

—Comment l'aimez-vous?

—Passionnément.

—Vous louez?

—J'ai fait bâtir.

—Vous êtes donc bien riche?

—Une demi-pauvre.

—Et qu'est-ce que c'est que votre galetas?

—Une maison blanche à pans de bois avec des roses et des coeurs découpés dans les volets.

—Vous voyez la mer?

—Des caves.

—Qu'est-ce que ça doit être du grenier?

—L'Angleterre.

—Compliments. C'est une belle vue. Et voilà combien que vous...?

—Dix ans.

—Dix ans? Seigneur! Dix ans que vous allez au même endroit?

—Eh bien! oui. Où avez-vous mal? Est-ce que vous n'habitez pas Paris depuis plus?

—Ce n'est pas la même chose. Paris, c'est Paris. Tandis que, la campagne...

—Vous l'abhorrez? Je le sais.

—Non. Mais je ne l'adore pas non

plus. Quel plaisir pouvez-vous éprouver à voir toujours mêmes lieux et mêmes gens, à tourner dans la même cerce, à retrouver à poste fixe les mêmes visages?

—Il y aura bientôt dix-sept ans, cher ami, que je pratique le vôtre, et non seulement je ne suis pas près d'en être dégoûtée, mais, à chaque instant, j'y découvre un agrément plus vif encore que la première fois.

—Parce que je fais miroir, madame. C'est vous que vous apercevez dans mes yeux. Mais ne lâchons pas la question. 15 juin..., vous êtes sur le point de partir. Eh bien! vous n'ignorez rien, aujourd'hui, de ce qui vous attend pendant les deux mois...

—Trois.

—...Les trois mois de votre villégiature?

—Rien, en effet. Le papier de ma chère petite musique est réglé d'avance. Je pourrais, séance tenante, vous énoncer le programme, l'ordre et la marche des humbles choses à venir... Et vérifiez à l'automne: tout se sera réalisé.

—C'est effrayant. N'y a-t-il pas là de quoi désarçonner le plus solide? Comment? Renoncer de prime abord à l'inconnu?

—Je n'en ai jamais eu soif.

—Se résigner à la monotonie, plus encore: la vouloir, la délibérer, l'or-

ganiser, s'interdire la ravigotante secousse des surprises?

—Il me déplaît d'être secouée, et j'ai méfiance des surprises. J'ai observé que, neuf fois sur dix, elles étaient désagréables, à commencer par les plus carabinées de toutes, qui sont la naissance et le mariage... Quant à la dernière, je veux dire la mort, il faut croire qu'elle est bien rude, puisque personne n'en est encore revenu.

—Cependant, à votre âge, pourquoi s'enterrer?

—Pour prendre racine. Je n'ai rien du lierre. Je ne vis qu'où je m'attache.

—Mais le changement?

—Taisez-vous! J'en ai l'épouvante et je m'imagine que de cette malsaine et perpétuelle envie de changer découlent la plupart de nos malheurs. Elle est de source diabolique. Toujours ce mot à la bouche, cette pensée dans les yeux avides, ce désir dans les coeurs inquiets... Changer! A quoi bon? D'autant que les hommes n'obéissent pas seulement à cette manie quand le sort leur est difficile ou contraire et qu'ils auraient presque une excuse d'en chercher un meilleur, mais même aussi en pleine félicité, alors que tout marche au gré de leurs plus déraisonnables souhaits! C'est la folie de changer pour changer, uniquement. Si, encore, on était sûr de rencontrer plus satisfaisant! Mais c'est chaque fois la même chose, quand ce n'est pas pire, et ce jeu de hasard par excellence est rarement celui de qui perd gagne. Non, quand on a la chance insigne, providentielle, de posséder dans un coin un bonheur de quatre sous un peu médiocre et qui ne fait pas d'esbroufe, la sagesse est de s'y confiner. En dépit du vers fameux, ce n'est pas l'ennui, mais la paix, la sainte paix, qui "naquit, un jour, de l'uniformité".

—Pourtant, vous aurez beau vanter les mornes délicés de la vie sédentaire et glorifier la routine, vous n'empêchez pas qu'il y ait des êtres, comme moi et beaucoup d'autres, parfaitement équilibrés, qui ne sauraient vous

suivre dans vos sentiments casaniers et pour qui ce sera une allégresse toujours vivifiante de voir chaque été des pays neufs.

—Tous les pays se ressemblent.

—De loin, quand on les considère à votre manière, sans y mettre les pieds.

—De loin, c'est quelque chose, et, de près, ce n'est rien.

—Vous blasphémez! Alors, Venise? Constantinople? Ça ne compte pas?

—Si. Ça compte double. Avant d'avoir expérimenté les ineffables joies de l'huître humaine, je ne suis pas toujours restée collée à mon rocher. Comme tout le monde, j'ai visité à fond—en un jour—quelques villes qui m'ont vue plutôt que je ne les ai vues moi-même. J'ai traversé ainsi Rome, Venise, Florence, Grenade, Athènes. L'abc du voyage.

—Eh bien?

—Cela m'a largement suffi.

—Vous n'avez jamais eu envie de retourner au moins dans ces paradis enchanteurs?

—Quelquefois. Une envie folle. Mais je me suis bien gardée d'en rien faire pour ne pas détériorer mes anciennes émotions.

—Et vous n'avez pas été tourmentée du souci d'en éprouver d'autres, ailleurs?

—Non.

—Vous n'êtes vraiment pas curieuse!

—Pour l'avoir trop été. Personne n'a eu plus d'ardeurs aventurières, n'a plus frémi aux mots sacrés et effarants de départ, de chemin de fer, de navire, n'a énergiquement bâti plus de beaux projets que moi, quand j'avais vingt ans. Je me souviens de mes impatiences. Je n'entendais pas désertier ce monde sans l'avoir parcouru. Le soir, dans mon lit de jeune fille, étroit comme la couchette d'un paquebot, je me jurais de ne pas mourir avant d'avoir vu les Indes, Java, Sumatra, le Japon, la cruelle et froide Chine aux prunelles encloisonnées, la voluptueuse Taïti et les régions tropicales où les fascinatrices étoiles brillent et brûlent ainsi

que des yeux d'amour, où le papillon se déploie, en claquant, comme un grand éventail. Les monts Himalaya n'arrêtaient pas ma course. Penchée sur les cartes d'atlas aux clairs lavis ou pressant du doigt la miroitante surface de la mappemonde, j'ai goûté, à prononcer tout haut des noms sonores de pays lointains, d'indicibles extases... Et puis, le mari est venu..., les enfants..., les affaires quotidiennes... Chaque jour, j'ai rogné un peu plus court les ailes de mes rêves... Ah! j'en ai rabattu de mes panthères noires!... et que j'ai donc mis d'eau dans mes bayadères! Adieu, les Indes! J'ai des cheveux blancs.

—Combien?

—Deux.

—On ne les voit pas.

—Parce que je leur ai recommandé de se cacher. Et, depuis, j'ai savouré d'autres délices, bien plus profondes, à retourner prosaïquement, chaque été,

dans "ma Normandie", qui "ne m'a pas donné le jour". Les boeufs des verts pâturages m'ont appris à ruminer mes sensations. J'ai fait sur place des découvertes charmantes là où je pensais n'avoir plus jamais rien de nouveau à trouver; j'ai connu jusqu'à l'ivresse les renaissantes attractions du vieux, du déjà vu. Et je suis heureuse. Je resterai, jusqu'à la fin, celle "qui va tous les ans au même endroit".

—Et moi, madame, avec une égale impénitence, je me vante de n'avoir jamais été, depuis vingt-cinq ans,—j'en ai cinquante,—à la même plage, à la même ville d'eaux, dans le même pays.

—Comme je vous plains! Une idée!... Etes-vous allé à Caucheville?

—Non.

—Eh bien! venez-y!

—Soit. Mais je vous préviens que je n'y retournerai jamais.

—Je l'espère bien. Si vous y reveniez, je n'y reviendrais plus.

VERS LA FRAICHEUR

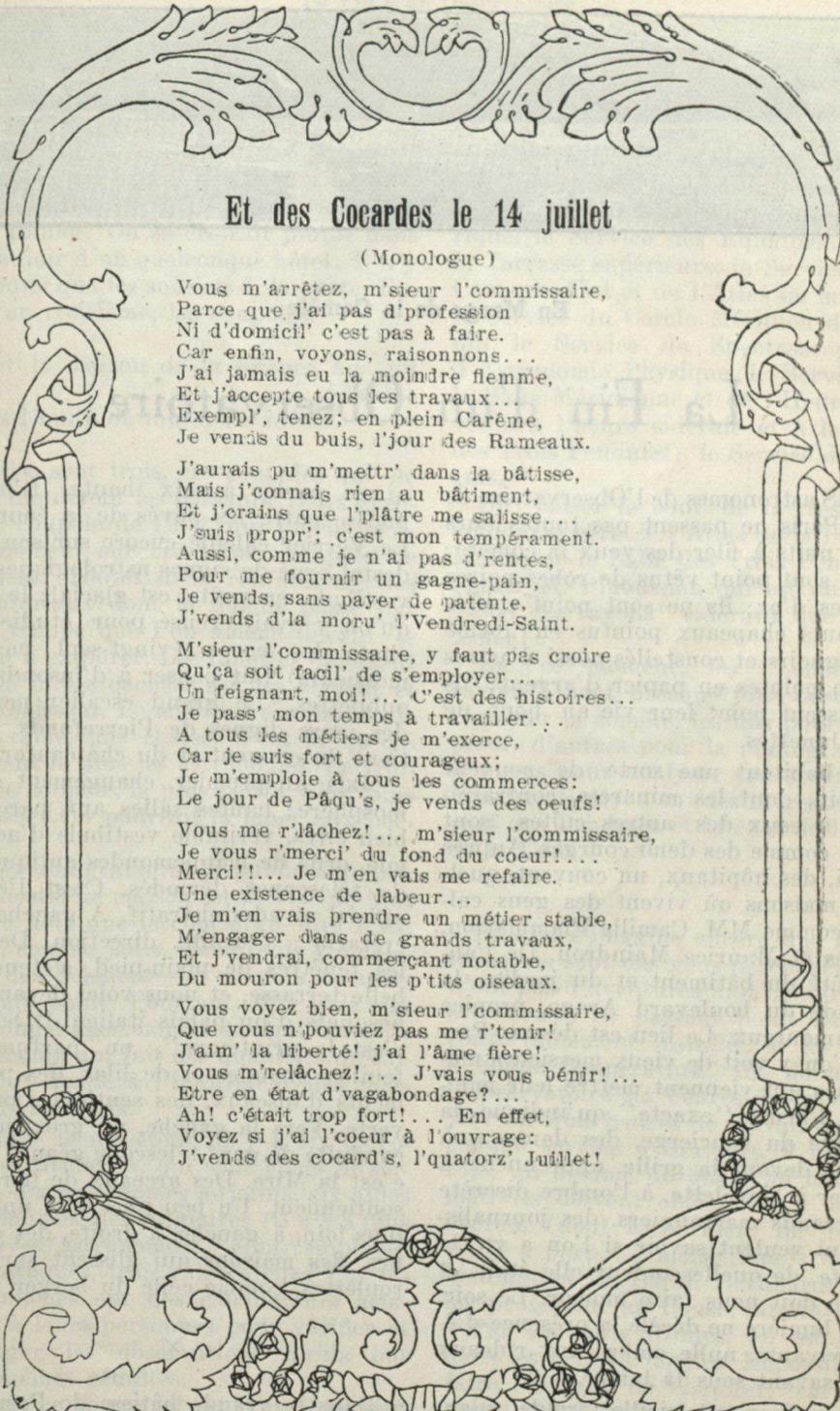
Traversons le verger où les vieux espaliers
S'écroulent sous le poids des fruits que l'été garde;
La chaleur est intense et l'abeille bavarde
Arrête jusqu'au soir ses ébats familiers.

Descendons en courant les brûlants escaliers
Que tapisse la menthe, où le vif lézard darde
Sa tête d'émeraude: indiscret, il regarde,
Puis glisse prestement le long des groseilliers...

Au profond du taillis, je sais un large hêtre,
Abri mouvant et sûr, d'où s'épandront peut-être
Le calme enveloppant et la douceur des nids...

Viens... Sens-tu la fraîcheur de l'ombre colossale?
Vois: le soleil s'arrête aux rameaux réunis,
Et nous voilà bien seuls dans cette agreste salle!

Baronne de Baye.

A decorative border with a central floral motif at the top, two vertical columns on the sides, and a wide base with floral and scrollwork patterns at the bottom.

Et des Cocardes le 14 juillet

(Monologue)

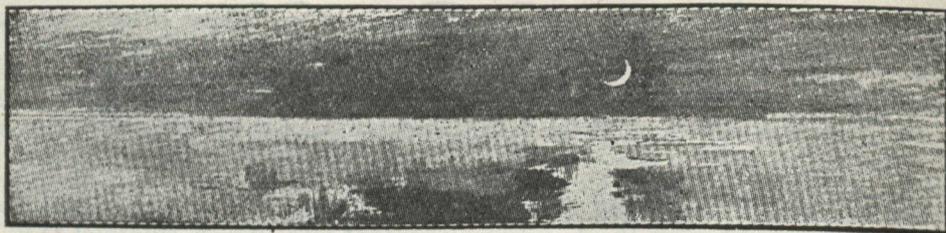
Vous m'arrêtez, m'sieur l'commissaire,
Parce que j'ai pas d'profession
Ni d'domicil' c'est pas à faire.
Car enfin, voyons, raisonnons...
J'ai jamais eu la moindre flemme,
Et j'accepte tous les travaux...
Exempl', tenez; en plein Carême,
Je vendis du buis, l'jour des Rameaux.

J'aurais pu m'mettr' dans la bâtisse,
Mais j'connais rien au bâtiment,
Et j'crains que l'plâtre me salisse...
J'suis propr'; c'est mon tempérament.
Aussi, comme je n'ai pas d'rentes,
Pour me fournir un gagne-pain,
Je vends, sans payer de patente,
J'vends d'la moru' l'Vendredi-Saint.

M'sieur l'commissaire, y faut pas croire
Qu'ça soit facil' de s'employer...
Un feignant, moi!... C'est des histoires...
Je pass' mon temps à travailler...
A tous les métiers je m'exerce,
Car je suis fort et courageux;
Je m'emploie à tous les commerces:
Le jour de Pâqu's, je vends des oeufs!

Vous me r'lâchez!... m'sieur l'commissaire,
Je vous r'merci' du fond du coeur!...
Merci!!... Je m'en vais me refaire.
Une existence de labour...
Je m'en vais prendre un métier stable,
M'engager dans de grands travaux,
Et j'vendrai, commerçant notable,
Du mouron pour les p'tits oiseaux.

Vous voyez bien, m'sieur l'commissaire,
Que vous n'pouviez pas me r'tenir!
J'aim' la liberté! j'ai l'âme fière!
Vous m'relâchez!... J'vais vous bénir!...
Etre en état d'vagabondage?...
Ah! c'était trop fort!... En effet,
Voyez si j'ai l'coeur à l'ouvrage:
J'vends des cocard's, l'quatorz' Juillet!



En Marge de la Comète

La Fin d'un Observatoire

LES astronomes de l'Observatoire de Paris ne passent pas toutes leurs nuits à filer des yeux la comète; ils ne sont point vêtus de robes noires étoilées d'or; ils ne sont point coiffés de hauts chapeaux pointus en forme d'éteignoirs et constellés aussi d'astres à cinq pointes en papier d'argent; ils ne passent point leur vie au bout de leurs lunettes.

Ils habitent une sorte de couvent lointain, dont les minarets, contrairement à ceux des autres cultes, sont ronds comme des demi courges. Au près de lui, des hôpitaux, un couvent, quelques maisons où vivent des gens calmes, comme MM. Camille Flammarion, Suarès et Maurice Maindron. De l'autre côté du bâtiment et du jardin, la solitude du boulevard Arago, propice aux amoureux. Le lieu est désert. Parfois l'on y voit de vieux messieurs maniaques qui viennent mettre leur montre à l'heure "exacte" qu'indique la pendule du concierge, des dames qui, jusque devant la grille, apprennent à monter à bicyclette, à l'ombre discrète des grands marronniers, des journalistes qui veulent savoir si l'on a vu la comète, de quelle couleur elle était, et si elle doit nous faire mourir. Le soir, nulle lumière ne décèle la présence d'êtres vivants, nulle ombre aux rideaux d'un savant sous la lampe.

La maison est vieille, froide, silencieuse. On n'y est point tenté de rire,

ni de parler à voix haute. L'herbe pousse entre les pavés de la cour, où Le Verrier calcule encore sur son piédestal orné de signes astrologiques. Le vestibule, en voûte, est glacial; le trou qu'on y avait creusé pour étudier la chute des corps (vingt-sept mètres, messieurs) fait penser à d'insondables oubliettes. Le grand escalier montre des murs dignes de Pierrefonds. Cela tient du couvent et du châteaufort.

Mais, au premier, changement d'atmosphère; hautes salles aux parquets bien eirés, véritable vestibule d'académie, orné de mappemondes antiques et de télescopes démodés. C'est l'étage officiel et administratif. A gauche, secrétariat; à droite, direction. Devant les fenêtres de plain-pied, s'étend la belle terrasse, et nous voici devant les bosquets d'un palais italien. "Dehors, c'est le printemps", un parfum de feuilles chaudes et de lilas, des pépiements d'oiseaux, des sentiers d'ombre verte. Vers la gauche, un gros tuyau; conduite de gaz? télescope géant? non; c'est la Mire. Des arceaux de lierre la soutiennent. Un peu plus loin, un toit, plus loin, à gauche, à droite, des cabanes, des maisons qui glissent sur des roulettes, comme celle du berger.

×

Dans la grande bâtisse de Perrault, au second étage, se trouvent des cham-

bres meublées de livres, de tables, de chaises et de savants. C'est dans une de ces chambres que sur de grandes feuilles de papier écolier l'affable astronome Bigourdan et ses aides calculent les rapports des astres. Et ici ce n'est plus le couvent ni le château-fort, ni le palais italien. On se croirait plutôt dans le couloir d'un quelconque hôtel. Il n'y manque que les souliers à la porte. Enfin, au troisième, les coupoles.

C'est la maison de la science au loin
[dardée
Vers l'unité de toutes les idées.

Elles sont trois, ces coupoles qui de loin inquiètent les passants. Deux grandes : coupole de l'Est, qui tourne électriquement sur elle-même, coupole de l'Ouest. Toutes deux renferment des équatoriaux dont la gueule passe par une trappe que l'on amène devant le point à explorer. Les lunettes obéissent à des forces cachées qui les élèvent et les abaissent. Le mobilier est claustral : une table, une chaise. C'est là qu'observent le plus les astronomes. La troisième coupole, la plus petite, n'est plus utilisée. On pourrait la louer aux poètes.

Des observateurs, le public sait peu de choses. La maison serait vide de tout autre hôte que le concierge—qui n'est plus, comme jadis, membre de l'Académie des Sciences—qu'on ne s'en apercevrait point. Pourtant, il y a là un personnel assez nombreux, qui travaille beaucoup, qui fait des quantités de calculs et donne à l'imprimeur des masses de rapports.

Outre le directeur, il y a six astronomes titulaires, qui sont chefs de service, dix astronomes adjoints, six aides astronomes, des stagiaires (il n'y a plus d'élèves astronomes), cinq employés scientifiques, trois calculateurs. Car les astronomes ont des calculateurs attachés à leurs personnes pour vérifier et corriger les observations qu'ils ont eux-mêmes réduites.

Tout ce personnel est réparti en sept services dont il faut connaître les noms

car ils ont un petit parfum de dignités chinoises et nous évoquent le chef des Odeurs suaves. Les sept chefs de service sont les six astronomes titulaires mandarins à bouton d'or et un adjoint. Chacun a un ou plusieurs aides. Il y a le Service d'Astronomie Théorique, le Service des Equatoriaux de la Terrasse supérieure, le Service de la Carte du Ciel et de l'Atlas de la Lune, le Service du Cercle Méridien du Jardin, le Service de Spectroscopie et d'Astronomie Physique, le Service de la Salle Méridienne et de l'Heure (qui veille à l'heure sidérale et à la Salle des Trois Pendules), le Service des Calculs.

Oh ! baiser le bout de la tresse du mandarin père de l'Atlas de la Lune et Maître de la Salle des Trois Pendules ! Saluer M. Bigourdan qui est un autre "chef des rayons" sidéraux que Chan-tecler !

En ce moment, les "chefs des rayons", sont presque tous occupés à regarder la comète, les uns pour la repérer, d'autres pour la photographier, d'autres pour analyser son spectre lumineux. Seuls s'en désintéressent le chef des Pendules et le chef de l'Atlas de la Lune.

×

Et l'on s'imagine encore que les astronomes sont des gens de chenêts, qui n'ont pas d'aventures ni d'histoire. Les astronomes ne passent point leur vie confortablement installés et les pieds à bonne température. Ils doivent à l'Observatoire six heures de travail de jour ou trois heures de travail de nuit, chaque service a toujours, à tour de rôle, un homme de quart au haut du mât. Ils doivent obéissance à maints décrets (dont le dernier, de février 1907, a paru en même temps que la nomination de Sarah Bernhardt comme professeur au Conservatoire).

Par les nuits froides, on est glacé, dans les belles coupoles. Impossible de faire de feu, de chauffer, car l'air chaud sortirait par la fente destinée à laisser le champ libre au télescope, et

sa vibration brouillerait aux yeux de l'observateur l'aspect de l'infini. De plus, il faut régler à la main les vis de métal des appareils, ce qui gêne les doigts. Tous les astronomes se souviennent ainsi d'heures très pénibles, passées à attendre quelque soleil lointain, tandis qu'ils avaient le nez en bois, les pieds en glaçons, et que le Luxembourg désert et défeuillé grelotait sous la bise ou brillait sous la neige.

Et il ne se passe pas une nuit, quand le ciel est clair, où il n'y ait ainsi sur la ville au moins un veilleur de l'infini. Puis, il y a la fatigue, fatigue des yeux, fatigue de l'attention. On compte, en général, qu'un homme ne peut pas observer utilement plus de cinq heures dans la même nuit.

Un astronome doit aussi se surveiller constamment, être maître de ses forces comme un athlète. Pour pouvoir observer, il faut ne pas avoir trop bien diné : cela enlève de la netteté à l'oeil. Il ne faut pas être nerveux. Il ne faut pas avoir bu de café. Il faut avoir le moins possible de cette imagination qui fait voir trop de canaux dans Mars et qui augmente d'une façon exagérée l'"équation personnelle" du savant. Parfois, malgré toutes les précautions, on commet des erreurs, mais ce ne sont pas des erreurs d'imagination. On ne se trompe qu'à cause des corrections omises, de la réfraction, de la collimation et autres choses sérieuses.

Les astronomes ne rêvent pas. Malgré les lilas de leur jardin et le spectacle de la course des mondes multicolores, ils ne rêvent pas. Ils comptent. Ils regardent. Ils situent d'après les cercles irréels qui partagent le ciel. Ils repèrent, ils mettent en place, ils sont, plutôt qu'autre chose, les arpenteurs du ciel, les hommes que les autres hommes ont préposés au cadastre des mondes. Lorsqu'ils ont fait une observation, ils la rapportent au centre de la terre, pour qu'elle concorde avec celles qu'on a pu faire à Greenwich, à Pétersbourg ou à Harvard. En trois observations, ils déterminent aujour-

d'hui le plan, son inclinaison, et l'orbite d'un astre. Le calcul constitue d'ailleurs la partie la plus respectée de leur travail et ils citent avec fierté Le Verrier qui découvrit Neptune sans mettre l'oeil à un télescope, avec des chiffres, sur du papier.

Pour tant de peine, ils n'ont pas, généralement, de récompense glorieuse. Avoir son nom écrit là-haut ! Rarement, après des années de recherches, on découvre un astre nouveau. Le ciel est si battu ! Ou alors, c'est une toute petite chose, au bout du monde. Quand quelqu'un aperçoit une comète nouvelle, ce quelqu'un est parfois un chef de gare du Transvaal !

Le principal résultat que l'on obtient, c'est, au bout de l'an, ce volume d'annales où se lisent des noms poétiques : Persée, Andromède, la Vierge, Pégase, mais alourdis de mots trop savants et de signes mystérieux, et suivis d'interminables colonnes de chiffres qui se ressemblent tous et ne varient, pendant une demi-page qu'aux décimales.

×

Rien de toutes ces petites misères n'influe sur l'humeur des astronomes. Ils ne sont même pas distraits comme Arago qui résolvait des problèmes sur le dos des passants. Quelques-uns, les vieux, portent la redingote noire, la cravate noire et le faux-col évasé. Les autres sont des hommes comme vous et moi (dans astronome, il y a homme) et il n'est pas bien sûr que tous soient d'irréprochables bourgeois.

Il y a de la grandeur dans leur vie. Nous les admirons. Nous nous imaginons que l'astronome, pareil au pêcheur à la ligne de Jean Richepin, "naît et meurt vierge et martyr." Nous avons pour eux un peu de respect que nos pères avaient pour les astrologues, et beaucoup d'un respect plus moderne, parce que nous ne comprenons rien à leurs chiffres, à leurs parallaxes, à leurs périhélics et à leurs solstices. Nous nous en remettons à eux du soin

de regarder le ciel, comme les rois s'en remettaient aux nonnes du soin de faire leurs prières. Pensons-nous à jeter un coup d'oeil, de temps en temps, au-dessus de nos têtes? Et savons-nous reconnaître Sirius de Jupiter, Véga de Cassiopée? Quand nous avons dit des étoiles: "Oh! comme il y en a ce soir", nous avons exposé tout ce qui nous reste de la cosmographie apprise à l'école. Peu nous importe, puisque nous

avons nos veilleurs, sur les tours des Observatoires. Nous dormons bien tranquillement ou dans une salle de théâtre nous apprécions des étoiles plus à notre portée. Les astronomes sont là pour regarder venir la fin du monde et pour nous avertir de l'heure où nous devons regarder en l'air, pour voir une fusée pas comme les autres.

Sentinelles de l'infini, veillez!

Le Jardin de Mon Grand'Père

(Pour la Revue Populaire)

Oh! le jardin de mon grand'père
Avec ses douze érables verts
Où les étés et les hivers
Les oiseaux chuchotaient: espère!

Il n'était pas majestueux
Ce petit coin de la nature;
Mais l'âme se sentait plus pure
Dans ce décor mystérieux.

A droite était la vieille vigne
Toujours stérile de raisins.
Je vois encor tendre les mains
De mon grand'père, en geste digne.

A gauche pendaient des cerises
Où le soleil jouait gaiement,
L'âme de ce vieillard tout blanc
Palpitait fière avec les brises.

Et ces deux petits ronds de terre
Semés de résédas, d'oeillets,
Savaient presque tous les secrets
De ce vrai penseur solitaire.

Oh! ces souvenirs de jeunesse
Près de la massive maison
Où fleurissaient à foison
L'honneur, l'amour et la noblesse.

Divin retour vers le passé
Qui ressuscite en la mémoire
La courte mais sublime histoire
De ce travailleur terrassé.

O vieilles choses disparues:
Vignes, érables et bouleaux,
Brins d'herbes et petits oiseaux,
Dites, qu'êtes-vous devenues?

Quand je passe près de la maison
Ou s'amoncelle un mur de brique
Je m'incline; et toute ma raison
Pense au grand'papa Dominique.

Ernest Martel.

Montréal, 1910.

ORIGINE D'UN HYMNE

Par D'Argenson

DANS l'article qui suit, M. Sulte nous parle des origines du "God Save the King", ce qui est une actualité; permettez que je vous dise un mot de celle de la "Marseillaise", ce qui, aux environs du 14 juillet, est une autre actualité. Que n'a-t-on pas écrit là-dessus! On est allé jusqu'à en nier la paternité à Rouget de l'Isle. Or, on vient de mettre au jour l'histoire de cet hymne, écrit par Rouget de l'Isle lui-même. Je la résume: Etant à Strasbourg avec son régiment, il logeait chez le maire Diétrich; dans sa chambre il y avait un clavecin. A table on causa des malheurs de la patrie et Diétrich regretta que les troupes n'eussent pas un chant propre à les enflammer. Sachant que de l'Isle était poète et musicien, il lui dit: "Pourquoi n'en composez-vous pas un?" Sans répondre, le militaire alla courir la ville, cherchant l'inspiration.

"Je rentrai, dit-il, et me jetai sur mon clavier. Je débutai d'abord par des accents vigoureux et confus. Puis je cherchai en même temps les vers et la mélodie. Mes tempes battaient la fièvre. Le clavecin frémissait sous mes doigts. Je commençai par un appel aux armes; je fis entendre ensuite la voix des vieillards, rappelant aux jeunes hommes qu'eux aussi avaient été jeunes, vaillants et vainqueurs. Puis vint l'invocation à la patrie, et j'entonnai d'une voix forte le dernier couplet:

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.

A ce moment, un tonnerre d'applaudissements éclata au dehors. Je m'é-

veillai comme d'un songe. Il faisait jour. M. Diétrich était sous ma fenêtre avec un officier supérieur et plusieurs centaines de citoyens et de volontaires. Ils m'écoutaient et répétaient déjà à demi-voix mes inspirations. En même temps, ma porte s'ouvrait, et les musiciens du Grand-Théâtre entraient et s'emparaient de mon manuscrit. Quand la ville fut éveillée, le tambour rassembla sur la place les volontaires qui partaient pour la frontière. Le chef fit faire le carré et plaça au centre les musiciens.

Trois mille voix entonnèrent ce chant que j'appelais: "La Romance des armées". Arrivé au dernier couplet, Kléber s'écria d'une voix de stentor: "A genoux, mes enfants!" Les têtes se découvrirent, chacun s'agenouilla, et un chœur formidable lança jusqu'aux cieux les derniers vers. Le canon d'au-delà du Rhin avait redoublé et nous amenait le bruit de la bataille; le tocsin sonnait... Je vivrais cent ans que je verrais devant moi cette grande scène."

Transporté à Marseille, cet hymne y reçut son titre définitif. De là il gagna Paris qui lui donna la consécration finale. A un parisien, Rouget de l'Isle écrivit alors: "Ma poésie est bien faible, je le sais, mais elle respire partout l'amour de la patrie. J'ai voulu apprendre aux soldats qu'il faut mourir plutôt que de voir le sol de la patrie foulé par l'étranger. C'était là toute ma pensée." Mais Jourdan, le vainqueur de Fleurus, donna la note juste en disant: "Avec 10,000 soldats et la "Marseillaise", je me fais fort de battre quarante mille hommes."

DIEU PROTEGE LE ROI

Par Benjamin Sulte

L'HISTOIRE n'a pas daigné nous dire l'origine du "God save the King," mais la fatale légende s'en est mêlée, et quand une fois ce chiendent a pris racine quelque part, il est à peu près maître du terrain.

Dans les "Notes & Queries", j'ai vu au moins cinquante articles qui tous ont la prétention de nous éclairer sur le sujet, mais on n'y trouve pas de preuve directe. Les auteurs apportent à tour de rôle des raisonnements, des suppositions, ou encore ils indiquent des sources que j'ai pris la peine de consulter et qui, toutes, ne répondent pas à la question.

Dans les livres, même absence de preuve et mêmes racontars sans fondement. On est surpris de la naïveté des historiens qui répètent sur un ton sérieux et affirmatif des légendes sorties on ne sait d'où et, de plus, visiblement absurdes. Un auteur anglais m'a même envoyé copie d'un air noté, ancien de plus d'un siècle et qu'il regarde comme la base du "God save the King". Or, il ne s'y trouve qu'un passage de quatre notes ayant de la ressemblance avec ce que nous chantons actuellement. D'après ce système, je me charge de trouver la "Claire fontaine" dans n'importe quel opéra.

Faire la part du vrai et du supposé, nettement et en dernier ressort est impossible. Cependant mon travail ne sera pas perdu: j'ai conscience qu'il renferme de bons éléments. Voyons cela:

Le premier nom que l'on mentionne toujours dans cette dispute est celui de Jean-Baptiste Lulli, né à Florence en 1633, devenu en 1661 chef de "la

bande de violons" de Louis XIV et décédé dans cet emploi en 1687.

Avec ce musicien il faut citer le poète Isaac de Benserade, un Normand, né en 1612, mort en 1691.

Un jour que les élèves du couvent de Saint-Cyr donnaient une fête au roi, on chanta, au moment de son entrée dans la salle, des vers de Benserade sur lesquels Lulli avait composé de la musique. Madame de Sévigné qui était présente observe que c'était "une sorte de motet." Il n'est rien resté de cette musique.

Mais les vers ont été répétés, de mémoire probablement, ce qui fait que nous en avons deux textes pour un:

Grand Dieu gardez le roi,
Grand Dieu sauvez le roi,
Vive le roi!
Que toujours glorieux
Louis Victorieux
Voye ses ennemis
Toujours soumis,

Voici l'autre version:

Grand Dieu sauvez le roi,
Grand Dieu vengez le roi,
Vive le roi!
Que toujours glorieux
Voye ses ennemis
Toujours soumis
Vive le roi.

Pas de rimes féminines. C'est comme dans l'italien et l'anglais.

Cent cinquante ans plus tard, l'auteur des mémoires de la marquise de Créqui se permettait de dire, sans explication, que les notes de Lulli et les

mots de Benserade avaient été transportés en Angleterre.

De la musique de Lulli nous ne savons rien, mais les vers de Benserade ont une forte ressemblance avec le "God save the King" actuel.

Je dis actuel, parce que ce chant n'a pas toujours été le même. Ceci demande examen :

L'une des sources que j'ai consultées dit que "en 1741, à l'occasion de la victoire remportée par l'amiral Vernon sur les Espagnols, à Portobello et que toute l'Angleterre fêta, un musicien du nom de Henry Carey composa ce chant, c'est-à-dire les paroles sur de vieux airs populaires anglais et les chanta en public. Un comédien s'en empara, les chanta au théâtre chaque fois que le souverain ou sa famille faisait son entrée. On l'imprima pour la première fois dans le "Gentleman's Magazine" en 1745, avec sa forme initiale et définitive."

Carey vécut de 1696 à 1743. On a publié plus de deux cents ouvrages de lui. Il se tua à la suite d'une déception d'amour. Sa vie s'était passée dans la misère.

Le "Gentleman's Magazine" d'octobre 1745, page 552, dit que c'est un morceau pour deux voix, paroles et musique telles que chantées dans tous les théâtres.

I

God save great George our King
 Long life our noble King
 God save the King.
 And him victorious
 Happy and Glorious
 God save the King.
 Long to reign over us.
 God save the King.

II

O Lord our God arise
 Scatter his enemies
 And make them fall
 Confound their politics
 Frustrate their knavish tricks
 On him our hope we fix.
 O save us all!

III

The choicest gifts in store
 On George be pleas'd to poor.
 Long may he reign.
 May he defend our laws
 And ever give us cause
 To say with heart and voice:
 God save the King!

Carey n'a certainement pas trouvé "la forme initiale et définitive, pour deux raisons: 1o c'est la coupe des vers de Benserade et la même pensée; 2o ses vers s'ajustaient sur une musique dont rien (sauf quatre notes) ne ressemble au "God save the King" actuel.

J'ai copié cette musique. Il serait possible que l'air en question traînât dans la foule depuis longtemps—mais ce n'est pas celui que nous chantons à présent.

Les paroles de Carey datent de 1741. Il les a écrites pour célébrer un triomphe des armées anglaises, puis, la fête passée, on n'en parla plus. Elles auraient été oubliées totalement sans une circonstance extraordinaire qui bouleversa le royaume en 1745: le prince Charles-Edward Stuart marchait sur Londres à la tête des Ecosais. Les troupes de George II étaient engagées dans la guerre des Pays-Bas. La situation devint tellement critique que la famille royale prépara un bâtiment dans le but de fuir en Hollande.

Une société chorale se forma parmi les jeunes gens de la noblesse pour chanter des couplets patriotiques dans les théâtres, et la composition de Carey fut admise au programme.

Le "Gentleman's Magazine" suivit le mouvement, il publia paroles et musique, comme on l'a vu plus haut.

Haendel, à cette époque, était âgé de soixante ans et se trouvait passablement usé. On a dit qu'il emprunta la musique de Lulli (où la prenait-il) et traduisit les paroles de Benserade. C'est un malentendu. Haendel a fait un autre "God save the King" dans un de ses opéras. Carey est l'auteur des paroles de 1741 reprises en 1745 par des

amateurs, mais non pas encore revêtues de la reconnaissance officielle comme on le prétend.

Au cours de l'effervescence de 1755 l'"Academy of Ancient Music," de Londres, imprima un "Latin Chorus", que je trouve dans "Notes and Queries" de 1876, page 343 et qui se lit comme suit :

O Deus optimé,
 Salvum nunc facito
 Regem nostrum;
 Sit laeta victoria.
 Comeo et gloria.
 Salvum jam facito
 In dominum.

Exurgat Dominus;
 Bebelles dissipit,
 Et reprimat;
 Dolos confondit;
 Fraudes depellito;
 In te sit situ spes;
 O! salva nos!

Voilà bien encore la coupe et l'idée de Benserade. Quant à la "musique ancienne" je ne l'ai pas et ne saurais rien en dire, excepté que notre air actuel s'adapte sur ces vers latins.

Après un long silence, les strophes de Carey reparaissent à Londres, en 1776, au fort de la crise américaine, dans un concert et c'est un nommé Hugh Cox qui leur prête sa musique. Celle-ci ne nous est pas connue.

Après cette apparition la nuit se fait de nouveau sur le chant national. Il n'y a aucune trace de son existence jusqu'à 1830, où l'on dit que Meyer-

beer arrangea les notes dont nous nous servons, mais dans une composition à lui et non pas pour l'usage des autorités britanniques.

Ce qui s'en suivit n'a jamais été expliqué. Je suppose un instant que l'adoption officielle date de la reine Victoria et ne va pas plus loin en arrière.

Le "God save the Queen" se trouve être comme le roastbeef d'Angleterre, une chose récente, du moins en ce qui regarde la sanction du souverain et l'usage obligatoire dans les occasions officielles.

Pourtant, je me trouve en présence d'une contradiction. Dans le cours de l'année 1812, un Canadien (qui ne signe pas) produit une traduction de l'hymne national. Voyez :

Grand Dieu, pour George Trois
 Le plus chéri des rois
 Entends ma voix.

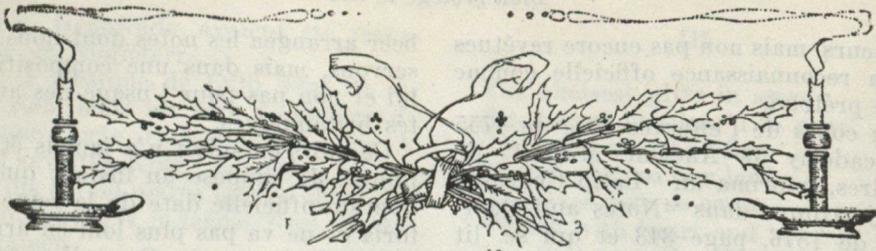
Rendu là, sa lyre perdit le fil de l'histoire et tomba dans le genre du mirliton.

Cette tentative fait voir que les rimes de Carey ou le Chorus Latin n'étaient pas oubliés et qu'on les chantait sur l'air que nous avons actuellement. D'où vient cet air ?

C'est aussi vers le même temps que l'on adapta cet air au cantique : "Nous vous invoquons tous."

Alors que devient Meyerbeer dans tout cela ? S'il a publié de la musique semblable au "God save the King" actuel, c'est qu'il l'a emprunté des Anglais.





Distributions de Prix

UNE distribution de prix est une solennité qui n'a pas été inventée par un imbécile. L'inventeur de la distribution de prix devait même être un malin psychologue. Il avait compris que les bonnes actions, n'en déplaie à MM. les moralistes, ne portent presque jamais leur récompense en elles-mêmes. Les bonnes actions portent leur récompense sous leur bras, si c'est un livre, et à leur boutonnière, si c'est une décoration.

Evidemment, l'idée de la première distribution de prix a dû venir au premier pédagogue à la suite d'une conversation analogue à celle-ci, qu'il eut avec un jeune potache de son temps :

— Mon petit ami, c'est l'heure de la classe, il faut venir apprendre un tas de belles choses...

— J'aime mieux aller jouer...

— C'est une préférence qui est de ton âge; cependant, pour t'encourager, si tu veux venir en classe, on te donnera un beau livre quand tu auras bien travaillé.

— J'aime mieux aller jouer...

— Ce livre sera plus beau que les livres que tu vois partout. Il sera d'un rouge vif avec de l'or dessus.

— Avec de l'or?... qui brille?... Ça m'est égal, j'aime mieux aller jouer...

— Attends, ce n'est pas tout... Ce beau livre, on te le donnera devant beaucoup de monde: devant tous tes petits camarades, devant tous leurs parents, devant tous les professeurs. Tu monteras sur une estrade élevée où tout le monde te verra recevoir ton

beau livre.

— Tout le monde me verra recevoir mon livre rouge avec de l'or dessus?... Alors, je veux bien aller un peu en classe avant d'aller jouer...

La distribution des prix était inventée.

J'avoue sans façons que, lorsque j'étais petit garçon, sans la distribution des prix, "je n'en aurais pas fichu un coup", comme on dit au régiment. Beaucoup trop absorbé par l'art de construire des catapultes à lancer des boulettes de papier mâché, j'étais, pendant huit mois, un des anneaux de la queue de la classe. Quand arrivait le mois de juin, le temps juste d'expédier sur le pion quelques hannetons bourdonnants, et je me mettais à bûcher ferme les compositions des prix... Il était généralement trop tard. Les gros prix me passaient devant le nez et force m'était de me consoler avec un prix sans importance qui provoquait annuellement dans ma famille un accès de découragement bien légitime: régulièrement, je décrochais le premier prix de lecture ou le second de gymnastique.

La qualité de mes prix m'importait peu, d'ailleurs. Je savais que je monterais sur l'estrade comme les autres, et qu'une fois dans la rue mon humble prix anonyme tirerait l'oeil des passants ni plus ni moins qu'un premier prix d'excellence. Aussi, quand, vêtu de neuf et assis sur les banquettes de velours rouge à crêpines d'or, je voyais toutes les "grosses légumes" gravir

Distributions de Prix

majestueusement les marches de l'estrade aux sons de la "Marseillaise", j'éprouvais une réelle fierté à penser que j'allais jouer mon rôle dans cette solennité.

Les discours commençaient :

—Mesdames, messieurs, mes chers enfants...

Pendant dix ans, j'ai assisté à toutes les distributions de prix de l'école Monge, aujourd'hui lycée Carnot ; j'ai donc "avalé" au moins une vingtaine de discours. Eh bien ! — et j'en demande humblement pardon à toutes les sommités qui les ont prononcés — je n'en ai jamais entendu un mot. Je me souviens seulement que l'on applaudissait très fort quand c'était fini... L'idée ne m'est jamais venue alors que ces applaudissements constituaient une marque d'approbation pour cette éloquence laborieusement préparée ; j'ai toujours cru, dans ma candeur, que l'on applaudissait parce que le monologue "rasoir" était fini, et que l'on allait pouvoir passer à d'autres exercices.

Alors, commençait la lecture du palmarès. Les noms s'égrenaient interminablement et c'était le remue-ménage des grands et des petits lauréats allant recevoir leurs livres. Il y en avait qui avaient mal entendu ; on était obligé de leur expliquer là-haut, bien en vue, qu'ils s'étaient trompés... Ça n'était pas Morillot (Auguste), c'était Morillot (Eugène)... Alors, Morillot (Auguste) redescendait piteusement, l'oreille basse, et se heurtait à Morillot (Eugène), qui ne regardait pas devant lui, cherchant niaisement dans l'immense salle le sourire approbatif de sa famille...

Il y en avait de surpris, d'hésitants, d'ahuris, de haletants, de défaillants, qui, une fois en possession de leurs prix, tournaient sur eux-mêmes, paraissant attendre qu'on les reconduisit ou qu'on leur indiquât par où ils étaient venus...

Il y en avait d'éveillés, aux allures vives et décidées, qui escaladaient les marches deux à deux et avaient l'air

de dire, en arrivant :

—Hé ben, me v'là !... Ousqu'est mon bouquin ?

Il y en avait qui, en montant, manquaient une marche et tombaient. Ils se retournaient vers le public et riaient.

D'autres, embarrassés par leurs prix, tombaient en descendant. Ils s'époussetaient lentement en souriant niaisement aux sommités de l'estrade, au lieu de s'esquiver...

Enfin, c'était à moi :

—Premier prix de lecture, Machin, Michel...

Un vertige me prenait. Il me semblait qu'à ce moment-là toute la salle se levait et que chacun disait :

—Le voilà, celui qui lit si bien !

Et je montais sur l'estrade, troublé à ce point que, si l'on eût mis entre mes mains, au lieu d'un livre, l'objet le plus hétéroclite et le plus ridicule, je l'eusse rapporté avec précaution à ma place en le serrant fièrement sur mon cœur...

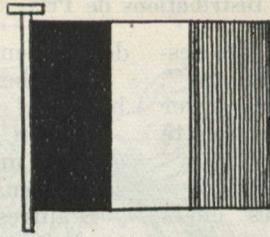
Après chaque premier prix, une musique militaire jouait quelques mesures. Il me semblait, chaque fois, que ma fanfare à moi avait été spécialement brillante.

Je dois dire que mon prix de lecture prit une fois, cependant, une réelle importance. Ce fut une année où la distribution des prix était présidée par M. Legouvé. Je ne savais pas, alors, que M. Legouvé était le premier lecteur de son temps et avait écrit sur l'art de la lecture. Heureusement ! car la peur qu'il me fit lire un paragraphe m'aurait empêché d'arriver jusqu'à lui. Dans mon ignorance, je lui pris le livre des mains avec un regard un peu effronté, qui voulait dire :

—Oui, mon vieux !... premier prix de lecture !... Et, si je te lisais quelque chose, je t'en boucherais un coin !...

L'excellent vieillard comprit-il ce regard ? Peut-être ! Et c'est peut-être pour cela qu'il suivit, avec un sourire bienveillant, lui, l'impeccable et célèbre lecteur, ce petit confrère bafouilleur, qui regagnait sa place, fier comme Artaban !...

LE TRI



COLORE

LA-HAUT, sur le roc à pic, au-dessus du torrent qui mugit, dans le vieux bourg devenu fortin, les soldats de France sont cramponnés. La grande armée battit en retraite, les oubliant. Seuls, ils restent à cent lieues de la patrie, au coeur du pays allemand. A perte de vue, les tentes ennemies sont éparses, les troupes grouillent, les fusils se dressent, les canons luisent. Depuis vingt-six jours, une poignée d'hommes arrête une armée devant ce fortin où flotte le drapeau aux trois couleurs. Le feldmarschall dit à son officier :

—Va, dis-leur que j'ai pitié d'eux. Qu'ils rendent leurs armes et leur drapeau. Ils seront ramenés à la frontière, libres, à condition de ne ressusciter d'un an.

Le parlementaire monte, protégé par le drapeau blanc. Il demande à parler au général. Deux loqueteux à peau de parchemin lui bandent les yeux et l'introduisent. Les yeux ouverts, il voit un homme. Des yeux de feu brillent dans un visage jaune au-dessus d'une moustache qui grisonne. Des habits usés flottent autour d'un corps desséché. Une écharpe tricolore ceint ce qui, jadis, était un ventre. Le parlementaire fait son discours. Le général dit :

—Je sortirai libre, avec armes, bagages et drapeau, ou je ne sortirai pas.

Le parlementaire, répond avec dédain :

—Il te faudra céder. Ne torture pas tes hommes en vain. S'ils t'entendaient, ils te maudraient.

Le général crie :

—Nous allons voir. Holà! Soldats!

Six squelettes surgissent, l'arme au bras.

—Voulez-vous rendre armes et drapeau? Vous aurez à manger.

De douze yeux caves, douze éclairs jaillissent. Le parlementaire se pense le condamné que douze fusils vont fusiller. Le général dit :

—Va-t'en! Nous restons ici.

Les yeux bandés, le parlementaire s'en va et fait son rapport au feldmarschall. Dans le fortin, le général lit une proclamation. Il dit aux soldats les offres de l'ennemi, et comment elles furent repoussées. On entend un claquement d'os. Ce sont des mains qui applaudissent. Le général dit :

—C'est jour de liesse. Quel est l'ordinaire?

—Deux tiges de botte, et un verre d'eau pourrie.

Qu'on ajoute un demi-quart de mullet crevé. Et puis, vive la République!

Seize autres jours, le siège dure. Le feldmarschall mord sa moustache avec rage. Etre arrêté ainsi! Combien d'hommes, dans le fortin? Nul ne le sait. Pas moyen de les laisser derrière. Jour et nuit, le canon tonne. Là-haut, cela répond toujours. L'assaut est impossible. Et les vieux murs bravent les boulets. Dans le fort, les soldats ont faim. Chaque jour, le feu en tue quinze ou vingt; dix autres s'abattent qui ne se lèveront plus. Le reste plaisante. L'un dit :

—Je vois le jour à travers ton dos.

L'autre répond :

—T'échauffe pas; tu prendrais feu; t'es trop sec.

Mais, aux bras émaciés, pendent des fusils qui savent tuer.

Voici l'ordre de l'archiduc: coûte que coûte, il faut le rejoindre. La rage au coeur, le feldmarschall renvoie le parlementaire. Les yeux bandés, il entre dans la place. Sont-ce des ombres

qui l'escortent? A peine s'il entend leurs pas. Les yeux ouverts, il voit une figure effrayante. Est-ce bien un homme? Une voix de caveau parle:

—Que veux-tu?

—Rends la place, tu sortiras libre avec armes, bagages, hommes valides et drapeau.

La voix gronde:

—C'est bien. Demain matin, à neuf heures, nous évacuerons le fort.

Neuf heures. Demain matin, à neuf heures, nous évacuerons le fort.

Neuf heures. L'arme au bras, les troupes alliées se rangent en bataille. Mais un brouillard épais dort sur le camp. En vain les yeux s'efforcent, les oreilles se tendent. On ne voit rien, on n'entend rien. Que font-ils donc, ceux du fortin? Tout à coup, c'est une stupeur, et l'on murmure:

—Les voilà!

Dans la brume, quelque chose bruit, quelque chose glisse. En tête, un fantôme de tambour grésille comme un tison mourant. Derrière, se profile un spectre avec une écharpe tricolore.

Puis, douze ombres suivent. Ensemble, elles ont dix-neuf jambes, vingt bras, six capotes et trois souliers. Au-dessus, comme un nuage tricolore, flotte le haillon formidable.

Les troupes alliées présentent les armes; les officiers saluent de l'épée. Muettes, les apparitions se perdent dans la brume. Au lointain s'évanouit un soupir de "Marseillaise". Quand cela a passé, il y a une odeur de mort. Les chevaux s'ébrouent comme auprès des cadavres. Dans les oreilles, le bruit singulier des pas demeure: cliquetis d'armes ou claquement d'os?

Un frisson court à travers les rangs. Sont-ce bien des hommes qui ont défilé? L'armée s'ébranle à leur suite. Elle n'en trouvera aucun sur sa route. Jamais personne n'en reverra un seul. Jamais on ne saura si ce sont des vivants qui ont quitté le fort, ou si ce sont les morts qui avant le grand sommeil, se sont levés encore une fois pour remettre à la France le drapeau qu'elle leur avait confié.

SOIR D'ÉTÉ

Le soir majestueux descend avec lenteur...
Et tout s'immobilise en une vaine attente:
Arbre muet, fleur lasse, étoile palpitante.
Semblent extasiés de silence charmeur.

Le pin n'a plus de geste et l'orme, sans rumeur,
N'a point gardé l'écho de la brise attristante.
Un peu de jour s'attarde en la nuit hésitante
Car l'horizon pâlit sur le soleil qui meurt.

Un astre d'or qui tremble à travers le feuillage
Laisse venir à moi son lumineux sillage
Et mon rêve ébloui vogue dans la clarté!

Je ne sais plus mes maux: la paix m'envahit toute...
Mais, du morne rocher, sur l'eau filtre une goutte
Qui tombe comme un pleur dans la sérénité.

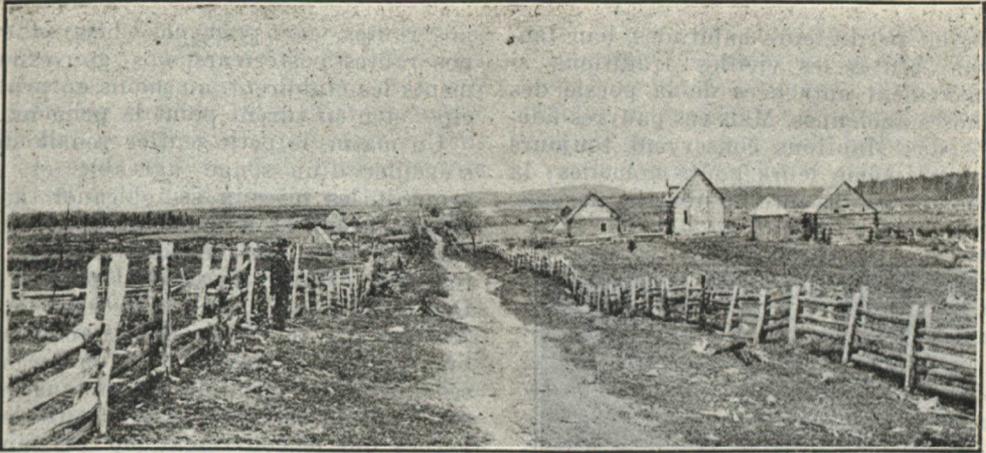
Hélène Séguin.

SUR LA PLAGE



Lui.—Qui va vous montrer à nager cet été?

Elle.—Si monsieur Gustave Chose vient ici cette année, ce sera encore lui. Il est très spirituel et très entendu. Ça fait déjà trois ans qu'il m'enseigne la natation.



Croquis d'Été

SUR LA ROUTE

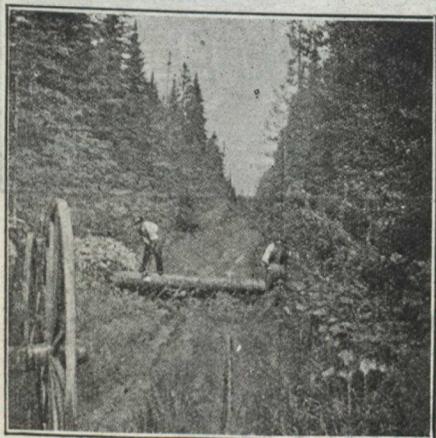
Par Jean Yves

AUTREFOIS, nos routes, c'était de petits sentiers zigzagnant à travers la forêt. O la gloire des petits sentiers étroits, pleins de trous et de cailloux, se cachant sous les sapins et sous les bouleaux, grimpant hardiment les montagnes entre les buissons et les rochers, dévalant en pentes sans souci des fondrières et des précipices et parvenant à leur but à travers des milliers de difficultés!... O la poésie des petits sentiers si capricieux, si familiers, si remplis d'imprévus, où les araignées tissent les fils de la Vierge que les brumes du matin argentent et couvrent de perles; où l'on relève la trace du lièvre qui ne doit pas être loin, embusqué à l'abri d'un arbre ou d'un rocher... Ils ne voulaient pas mourir, les petits sentiers; quelques-uns même ne sont pas encore morts et ils regardent, moqueurs, les routes modernes et les "chemins du roi" blancs

et poudreux dont les anneaux serpentent à présent partout...

Il y avait autrefois une race d'hommes qui vivaient librement dans le vaste pays que Cartier avait divisé en royaume de Saguenay, de Canada et d'Hochelega; c'était ces féroces indiens que nous ne connaissons plus aujourd'hui que dans les romans d'aventures et dont, tout au plus, nous voyons mourir à nos portes, les derniers survivants, enveloppés dans le manteau de leur gloire ancestrale. Pauvres débris! A ces fiers enfants des bois qui possédaient autrefois le pays tout entier, il ne reste plus que quelques petits coins de terre où la civilisation, leur commune ennemie, est venue les relancer. Ceux que nous voyons encore aujourd'hui, derniers restes des puissantes tribus iroquoise, huronne et montagnaise, se sont accommodés à leur nouvel état de vie; insensiblement

ils ont perdu leurs habitudes, leur langue; toutes les vieilles traditions si suavement entachées de la poésie des choses anciennes. Mais ces pauvres fidèles des Manitous conservent toujours quand même leurs goûts nomades; la grande vie errante et libre les fascine.



C'est au milieu de ces inextricables fouillis de branches et de feuilles qu'ont été tracées nos premières routes.

Ils ne veulent pas s'attacher à leur demeure d'un jour et, quand vient l'hiver, ils s'en vont là-bas, bien loin, dans le nord immense, avec les bêtes sauvages, où ils sont bien... et ils s'en vont par de petits sentiers tels qu'en traçaient leurs pères.

Les petits sentiers n'ont donc pas voulu mourir tout à fait avec leurs fondateurs. Longtemps ensuite nos grand'pères s'en sont allés, à travers leurs méandres, à pieds ou à califourchon sur leurs paisibles chevaux, au village prochain, acheter leurs provisions, vendre les produits de leur terre.

Les découvreurs de l'Amérique avaient devant eux le pays entier. On ne trouvera jamais à quel endroit exactement leurs pas hardis tracèrent le premier chemin. Nos archéologues, au reste, n'ont pas cherché encore à nous éclairer sur ce point. Là, pourtant réside tout l'historique intéressant de

nos routes, car, pour nos chemins et nos routes postérieurs, nos gouvernements les établirent, au moins en principe, et n'en eurent point la primeur...

Un matin, le petit sentier venait de s'éveiller d'un songe agréable et il écoutait les oiseaux se chicaner au-dessus de lui, en séchant au soleil matinal la rosée qui humectait ses accotements lorsqu'il tressaillit soudain... Des troupes d'hommes arrivèrent qui jetèrent par terre tous les grands arbres qui l'ombrageaient; ils fouillèrent ses entrailles et en enlevèrent tous les cailloux; ils arrachèrent sans pitié les herbes qui le couvraient en certains endroits et aplanirent à coups de pic et de pelle les trous et les bosses dont il était si fier. Ses accotements où poussaient des bluets et des framboises furent recouverts en quelques heures d'une épaisse couche de petits cailloux et de sable pris on ne sait où.

Le petit sentier, qui souffrait beaucoup se renfrogna et devint laid. Il résista encore tant qu'il put; mais bientôt arrivèrent de grosses charrettes qui l'écrasèrent sans pitié; et il se laissa mourir.

Pauvre petit sentier!

Le Canada étale une grande variété de paysages. L'un, le plus commun, est la forêt; non pas la forêt de France faite de chênes, d'ormes et de hêtres élancés, mais la forêt touffue et profonde, hérissée par les cimes altièrres des cèdres, des pins, des érables, des bouleaux et des trembles au milieu d'une plantureuse végétation d'arbustes, sur le flanc et le sommet des collines ou des montagnes, dessinant des courbes ou des voûtes immenses sur le bleu net du ciel;—ou bien ce sont les fourrés odorants de sapins et d'épinettes éternellement verts.

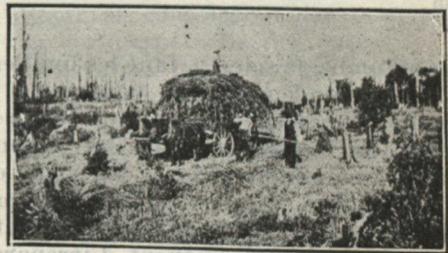
C'est au milieu de ces inextricables fouillis de branches et de feuilles qu'ont été tracées nos premières routes; elles servent aux pionniers et on les appelle routes de colonisation. Elles sont bat-

tues par les lourdes charrettes des colons qui y transportent les effets nécessaires à leur défrichement et à leur première culture. Elles existent encore dans les centres colonisateurs. Vu leur continuel mauvais état, elles sont un grand sujet de doléances de la part de ceux qui sont obligés de s'en servir. Et, vraiment, si l'on ne savait pas qu'elles deviendront bientôt routes carrossables, on se demande si les anciens petits sentiers, si bien battus, ne valaient pas mieux. Les voyageurs fulminent contre leurs cahots, leurs ornières, leurs fondrières qui engouffrent les voitures ou les font rebondir jusqu'à en perdre l'équilibre; ils tempêtent contre les plongeons de certaines descentes, les bosses formidables de dos d'âne qui esquintent les chevaux, brisent les voitures et fourbissent les voyageurs. Et avec cela, la chaleur atroce, suffocante, enfermée depuis des mois dans ces fourrés, véritables fournaies, et l'essaim sanglant et bourdonnant des "mouches noires", maringouins, et "brulots" qui livrent au malheureux voyageur et à son cheval une guerre d'atroce cruauté.

Oh! ces horribles voyages de trois, quatre lieues, dans ces précipices, au temps des mouches; pendant lesquels on est obligé d'habiller les chevaux de feuillages pour les préserver des féroces "taons à cheval" et d'où l'on sort ensanglantés, boursofflés, défigurés, aveuglés, altérés; seuls nos braves colons peuvent en dire toute l'horreur...

Pendant l'hiver, qu'il s'en est passé de terribles drames sur ces routes désertes qui seules reliaient, il n'y a pas encore bien longtemps, les principaux centres!... Durant deux jours et deux nuits la neige est tombée lentement, à flocons pressés et épais, couvrant tout de son linceul immaculé... La forêt et la route disparaissent sous de perpétuels rideaux mourants... à chaque coup de la brise, tout s'enfuit, sans bruit, sous le linceul; tout s'enveloppe d'un silence étrange et mystérieux, d'une infinie mélancolie. Puis, toute

cette neige est devenue subitement "boulante", épaisse, et le vent s'est élevé, par bouffées d'abord, ensuite par rafales prolongées, qui n'annonçaient rien de bon... Quelques heures après, c'est la tempête d'hiver dans toute sa sublime horreur. Tout disparaît dans les tourbillons de la poudrerie; durant de longues heures, habitations, arbres, bêtes et gens sont perdus, enfouis et noyés dans des rafales effroyables, dans les halètements furieux de la tourmente... Mais, seuls, peuvent nous dire le danger et les traîtrises de ces grandes colères de notre nature hibernale, ceux qui, dans la nuit et dans la solitude, à des milliers d'arpents de toute habitation, se sont trouvés, sur nos anciennes routes de colonisation ensevelis dans le tourbillon, paralysés par le froid, allant à l'aventure, à pied ou traînés par de pauvres chevaux épuisés, aveuglés, marchant la tête baissée, se laissant guider au petit bonheur, menaçant à chaque instant de s'abattre pour ne plus se relever... Dans les chaudes cuisines des habitants des villages, auprès du bon feu que le vent qui entre par la cheminée fait hurler et crépiter sinistrement, on parle tout bas des malheureux voyageurs qui se débattent



C'est qu'on est en plein dans les foins.

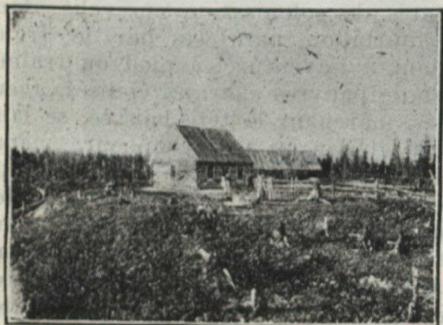
en ce moment dans la tourmente, et l'on adresse au ciel, pour eux, une prière ardente...

* * *

Mais pourvu qu'on ait l'épiderme un

peu résistant, on trouvera que nos routes, même les plus défectueuses, ne sont pas sans charmes; ne présenteraient-elles que celui de l'imprévu, que l'on y rencontre à chaque pas, il faudrait les aimer malgré leurs grands défauts.

En pleine forêt, au bord des lacs tranquilles et déserts, sur les berges abruptes des rivières, l'incendie a laissé des traces désolantes. Parfois la forêt est une ruine de troncs calcinés, de géants renversés les uns sur les autres comme des cadavres sur un champ de bataille ou dressant vers le ciel leurs bras dénudés et noirs. Il reste encore dans ces décombres une grandiose idée de la vieille forêt, victime du fléau...



Nous sommes dans le voisinage d'un colon...

En automne, le soleil a fané les feuilles, desséché les herbes qui poussaient à l'ombre des dômes de verdure; les réseaux de végétation qui s'entrelacent dans le sol s'enflamment aisément et l'imprudence ou la malveillance allume chaque année, l'un de ces désolants feux de forêt qui amènent d'irréparables désastres. Mais la verdure des cèdres et des sapins que ne visite point l'étincelle ennemie ne change pas. Rien ne saurait la ternir; et ce n'est que sur les lisières des routes poudreuses d'été que les bourrasques les voilent légèrement de poussière, lavée bientôt par les ondées abondantes des orages...

Tout à coup, le paysage sourit; à l'orée d'un vallon boisé et dans l'écar-

tement de hauts rochers presque perpendiculaires, un gracieux petit lac apparaît en forme de fève... Plus loin, un bout de clôture en 'abattis', un morceau de terre semé nous annonce que nous sommes dans le voisinage d'un colon. On ne le voit pas toujours le "camp" du colon, caché la plupart du temps derrière un pan de forêt. Quelques animaux domestiques paissent, parqués dans des enclos formés de rondins superposés les uns sur les autres, ou folâtraient au grand air de la liberté, en pleine forêt; et longtemps, l'on entend la mélancolique clochette du troupeau tintinnabulant sous bois.

Ce vestige de vie dure peu. Tout à coup la route s'enfonce de nouveau, dans les profondeurs d'une autre forêt inexploitée, silencieuse, sauvage, sans maison de garde, sans cabane de bucheur, donnant en plénitude son impression de repos, de grandeur, d'indépendance, que l'on ignore partout ailleurs... Il est vrai que le temps n'est pas loin où elle s'animerait du bruit de la hache; ses beaux arbres tomberont et se laisseront traîner vers les rivières voisines qui, chemins qui marchent, les conduiront flottants aux scieries meurtrières.

Plus loin, la route, toujours, nous fera voir la forêt au sommet d'un plateau, sur la pente d'un ravin; elle semble, là, un ornement et offre une physionomie de paysage. Elle ajoute à l'agrément l'utilité et la richesse. Le défrichement déjà commence à lui faire découvrir un terrain neuf, généreux, riche pour la culture de tous les produits agricoles.

Aimez-vous un autre aspect du sol canadien? La route se charge de nous le montrer. Voici de longues étendues de terrain aride, rocailleux et inculte. Il ne pousse ici, dans les interstices des rochers que quelques herbes folles, quelques arbustes rachitiques. Nos vastes terrains agricoles dispensent ces régions de tout labeur de culture; la bonne terre qui abonde fait dédaigner la mauvaise et l'ingrate.

Ces terres désolées nous ont fait dé-

sirer, n'est-ce pas, les plaines fertiles; la vue des forêts devient monotone et nous aimerions promener nos yeux, après la verdure des bois, sur l'or des blés et des chaumes.

C'est encore la bonne route qui va réaliser ce désir naturel.

Que ce soit sur l'une ou sur l'autre rive du Saint-Laurent, sur les bords du Richelieu ou au sommet des rives escarpées du Saguenay, la route, en effet, battue à présent et bien pavée nous sert bien. Elle nous laisse voir, ici, un vaste champ de chaume à l'horizon duquel se profilent des mamelons verdoyants ou les crêtes lointaines des Laurentides. Parfois, la plaine est tout unie jusqu'à son bord extrême; les nuages pèsent sur la terre et le soleil se lève droit au-dessus d'un sillon. Il y a de loin en loin des bosquets d'arbres abritant des habitations; et, à partir de ces habitations, jusqu'à la route, des bandes se déroulent en guérets; c'est l'été... Au printemps, la culture bat son plein. Dans les champs, les vigoureux petits chevaux canadiens tirent la charrue, tournant la glèbe avec une sorte de lenteur active, pendant que l'on entend les chants des oiseaux, les cris des travailleurs et les mugissements des troupeaux qui paissent éparpillés aux environs.

Charmes des moissons! Poésie des semailles!

* * *

La route, la route civilisée pour ainsi dire, offre encore bien d'autres attraits. Au moment où l'on se "met en route" l'oeil peut jouir tout de suite d'une foule de jolis spectacles: horizons délicatement nuancés, prairies vertes où paissent nos chairs de demain, landes sauvages barriolées de fleurs multicolores; choses de fermes entrevues; grâce d'un frais visage, étonnement admirable d'un marmot innocent qui vous regarde passer avec de grands yeux encore mouillés d'un récent chagrin...

Tiens! on aperçoit là-bas, par-dessus

des arbres, la pointe effilée d'un clocher, sentinelle de la paix, témoin muet et si vénérable de la vie entière... Le voyageur fixe sur lui un regard reconnaissant et se dit: Tel village; tant de milles de fait... on arrive bientôt...

Un paysan passe et enlève son chapeau. Vous le méritez, mais ce n'est pas à vous que s'adresse son salut... Au côté de la route, une grande croix noire dresse ses bras vers le ciel.

Dans notre pays, si catholique, les croix, les grandes croix noires, en bois, en plâtre ou en pierre, plantées partout dans les campagnes, le long des routes, au bord des lacs et des rivières, sur les collines ou dans les champs, les croix restent debout, au milieu de leur enclos de palissades, toujours vénérées, toujours saluées, toujours pieusement entretenues... Toujours elles étendent leurs grands bras sous l'ombre savoureuse des arbres et dans le frémissement des champs rayonnants des chaleurs d'été, ou, en hiver, dans le calme des plaines immaculées ou sous les poudrieres aveuglantes de la tourmente qui passe... Toujours elles restent debout, au-dessus des misérables discussions humaines, au-dessus des haines, au-dessus des blasphèmes, au-dessus des amours; étendant leurs bras sanglants, parlant toujours le même langage divinement miséricordieux... joie, espoir et consolation des uns; effroi, terreur perpétuelle des autres...

Ces croix ont des significations; elles rappellent des événements que les gens connaissent auxquels ils pensent quand ils passent et les attachent à ces domaines qu'elles surveillent et protègent...

Il y a aussi le long de la route les poteaux télégraphiques et téléphoniques qui s'en vont à la file indienne, tout unis avec leurs maigres cheveux, reliant les villages... Leurs bois, frémissant sous la brise, qui les fait bourdonner, laissent croire aux enfants qu'ils murmurent les messages transmis par les fils... Curieux, retenant leur souffle, quelques-uns y collent leurs oreilles pour surprendre le sens

de ce mystérieux fredon. Mais ils écouteront longtemps encore avant d'en rien saisir qu'un petit chatouillement.

Et que dire des hôtes de la route : piétons, voituriers, cyclistes, automobilistes, troupeaux, qui la parcourent en tous sens depuis qu'on l'a tracée ?

Voici venir une grosse charrette, criarde, pesamment chargée et trainée par un vieux cheval qui n'en peut plus, mais... C'est un "habitant" qui va porter quelques-uns de ces produits au village prochain. Il est musclé, bien pris, avec un teint fortement basané.

mins. Au commencement, elle était toute neuve, reluisante, raide; le temps l'a usée, n'importe, elle ne cassera pas encore, du moins, ses occupants ne semblent pas le craindre et le petit cheval qui la traîne ne lui en imprime pas moins d'inquiétants soubresauts chaque fois qu'un vigoureux coups de fouet vient le réveiller...

Ah! mais qu'il y a donc du monde aujourd'hui sur la route!...

C'est qu'on est en plein dans les foins, et précisément, en voici un "voyage" devant nous. La charge



Il y a de loin en loin des bosquets d'arbres abritant des habitations.

Pendant qu'il guide son cheval pour la "rencontre," il vous regarde longuement pour voir s'il vous connaît; puis, quel que soit le résultat de ses investigations, il vous salue d'un petit coup bref de la tête, ou en touchant le bord de son large chapeau de paille.

Encore une "rencontre".

C'est un "quat'roues", cette fois, une "planche" qui ploie effroyablement sous le poids de cinq personnes. A chaque cahot de l'aroute la planche touche à terre; mais elle est éprouvée par quinze années de service; elle a porté la famille sur bien d'autres che-

oscille à droite et à gauche au gré des ornières et il se fait un bruissement comme celui de milliers d'insectes... La charrette craque quand elle passe près de nous; et la monstrueuse charge projette au loin une grande ombre qui oscille aussi d'un côté et de l'autre du chemin; on sent encore l'âcre et pénétrante odeur du foin.

Plus loin, nous passons un homme en "manche de chemise" qui marche vite et pesamment. Il porte une faux sur ses épaules et vous regarde distraitement en passant. On l'attend probablement dans la prairie voisine où l'on

entend des cris et des bruits d'instruments aratoires... Une femme, la tête enveloppée d'un châle, nous regarde curieusement en marchant, au risque de choir dans le fossé d'à côté... Elle est un arpent derrière nous et elle se retourne pour regarder encore. Décidément, elle ne nous connaît pas... Un gamin, vêtu comme son père, dont il a probablement les bottes, se range à côté du chemin, s'arrête, met les mains dans ses poches et observe en souriant : "Où vont-ils et qui sont-ils ceux-là?" semble-t-il se demander.

La voiture s'arrête tout d'un coup. Qu'est-ce qu'il y a donc?... Il faut laisser passer un troupeau que trois ou quatre gamins font traverser, en criant, de l'autre côté du chemin. Les vaches, étonnées d'être ainsi dérangées dans leurs paisibles habitudes, fourragent de la corne et meuglent, humant l'odeur de l'herbe; les moutons bêlent tragiquement; et les cochons, inquiets et furieux, geignent...

Tiens! un colporteur. Où va-t-il; d'où vient-il, ce Juif errant? Il marche, ployé, la langue dehors, sous son lourd paquet de marchandises "bonne marché". Quand il est plus riche, il a un cheval très maigre qui traîne ses ballots. Le colporteur vit de la route comme d'autres vivent d'un champ...

Au trot menu, toujours chargé de petits paquets, souvent en retard le postillon se hâte... lentement d'arriver au village suivant. Celui-là connaît la route pouce par pouce. Tout le monde le connaît aussi et on lui donne, en passant, des lettres et des paquets qu'il remet fidèlement à destination.

C'est un bon diable, joyeux, qui chante tout le long du chemin...

Vers les 4 heures, à grands cris joyeux, dévalent sur la route des écoliers, garçons et filles, petits sacs au dos. Les garçons, par bandes, jouent; les filles, par petits groupes, récitent en choeur, la voix égale, une leçon difficile. Ces petits sont la joie de la route. A notre passage, ils se rangent à droite et à gauche, bien alignés, et crient la voix aiguë: "Bonjour M'sieurs!" Si la voiture ne va pas trop vite, les plus turbulents se mettent à la suivre, au trot, l'oeil joyeux, contents de dépenser leurs forces et de se dégourdir de l'inaction des longues heures passées, assis, sur les bancs de l'école... A bout de souffle, ils s'arrêtent tout d'un coup, s'asseyent au bord du chemin et attendent leurs compagnons...

Enfin, l'on croise un cantonnier, humble pionnier de la route. Il comble les fossés, remplit des ornières d'un geste lent et continu, suivant sa journée... Près d'une clôture, plus loin, son chien dort sur son paletôt et garde le petit paquet qui renferme le dîner de son maître.

Quand l'cantonnier, de bon matin,
Arrive le long de la grand'route
Sur le talus y s' repose un brin,
Le cantonnier casse une croute.

De tous ces gens, la route prend une âme si le mot âme peut s'employer à propos d'une chose pour définir l'imprévu spécial qui grise un peu tout homme qui se met "en route."



Dans le Rang du Bord de l'Eau

UN PIQUE-NIQUE

Par Mistigris

IL FAUT leur reconnaître ceci, à nos gens du Rang du Bord de l'Eau: s'ils ne reniflent pas sur l'ouvrage, ils ne perdent pas non plus une occasion de s'amuser.

Ainsi, l'autre jour, après les premiers foins, ils sont allés en pique-nique. Toutes nos connaissances en étaient, sauf la Louise qui est "restée malade" (ce qui met un "compérage" à l'horizon) et la mère Cantin. Celle-ci attend sa bru de Québec et fait un grand ménage: un vrai "ravaud des fêtes", a dit Prosper, son vieux.

Ces vides ont été avantageusement comblés par Tanisse Bérubé et sa femme, venus de Fall River où la belle saison met du slack dans les factoreries.

C'est chez Casimir Maillat qu'a eu lieu le pique-nique. Maillat vit comme un sauvage, c'est vrai; on l'a vu reprocher aux gens jusqu'à l'eau qu'ils buvaient à son puits, c'est encore plus vrai; il fait payer pour les pique-niques sur sa terre et les pique-niqueurs sont obligés de lui acheter une partie de leurs provisions, ça c'est su et connu.

Mais la terre de Maillat est propice aux pique-niques. On y trouve des bosquets assez défardochés pour y pénétrer sans s'abîmer et assez touffus pour y conter fleurette sans être dévisagé par tout à chacun; et puis il y a un étang et un canot, et, encore, superbe détail! une balancine double et patente.

Maillat commande donc la situation.

* * *

En tout, invités et survenants, on

comptait trente-trois personnes. Sauf Monsieur et Madame Rochette, en selqué double, et Tanisse et sa femme, qui ont loué le quat' ressorts du forgeron, tous avaient réussi à se loger dans deux charrettes à foins.

Les ridelles n'étaient pas hautes et la route se trouvait pas mal bossée, surtout dans le bout de traverse; mais, Dieu merci! personne n'a été perdu en chemin.

On aurait dit des paquets de teignes; surtout dans la voiture des amoureux. Jamais — c'est Lésime Gauquier qui en fit la judicieuse remarque, — jamais on n'avait vu les jeunes gens soutenir le sesque avec une pogne pareille.

—Et pourtant, cré vindicte! on n'était pas des manchottes de not' temps!

—C'est vrai ça comme y a du tabac dans ma blague. Seulement, au jour d'aujourd'hui, les filles en ont pas aussi épais sur le corps. C'en prend moins long pour les protéger.

—Du temps des crinolines, donc!... Je me rappelle une fois, on...

Mais, crac! voilà la charrette des amoureux sens dessus dessous et toute la charge sur le sol, même quelques couples dans le fossé. Heureusement il n'y eut rien de cassé nulle part, et, tout compte fait, les amoureux des deux sexes laissèrent entendre que si c'était à recommencer, ils voteraient pour.

—On aurait dû y aller en douceur ici, puisqu'on passait devant chez ce flandrin de Lanouette, fit remarquer Lésime. Ça aime mieux moisir que de

Un pique-nique

tenir son bout de route en ordre. Il est tellement vagnolle, tellement labin que son grain a pas tant seulement commencé à épier.

Mais personne n'osa trop parler, car Lanouette pouvait être dans le voisinage; et comme c'est un plaideux, le Rang aime mieux endurer.

* * *

Enfin, tout notre monde arriva au Bocage sain et sauf, et de bonne humeur, excepté la femme à Tanisse qui ressentait une douleur au "reinqué",

rivés les premiers, se sont emparés de la "balancine". Quant à Tanisse, il frotte le dos de sa femme avec de l'eau de r'source. Il paraît que c'est encore meilleur que de l'eau de pluie.

De tout temps, le principal article d'un programme de pique-nique canadien a été le "snack" du midi. Ça bat, pour l'appétit, un repas de noces en hiver, même quand il y a quinze milles entre l'église et la maison de la mariée.

A ce pique-nique il y avait, on le sait, trente-trois personnes et, en réunissant les provisions apportées par chacun, on aurait pu en nourrir, au



On l'a vu reprocher aux gens jusqu'à l'eau qu'ils buvaient à son puits.

ayant perdu, depuis longtemps, l'habitude des cahots; dans les "States", voyez-vous, comme dit son mari, les chemins sont lisses comme des ardoises.

Pendant que les plus vieux songeaient tout de suite à la mangeaille, les jeunes s'éparpillèrent, mais pas trop au loin, car c'est la femme à Lésime qui est chargée de la morale, et elle sait par cœur les recommandations de Monsieur le Curé. Elle n'endure pas les dévergondés.

Toine Lahaie et Phirine Bérubé, ar-

"forçail", cent cinquante.

Mais, comme toujours, il y avait eu un oubli, un grave, cette fois-ci; pas un seul tire-bouchon dans la "gang." Pas de tire-bouchon, en pique-nique, c'est presque "aussi pire" que pas d'accordéon, décrète Toine Lahaie qui, pour ne pas être tout à fait un membre inutile, offre d'aller emprunter celui de Gaudiose Lefrançois qu'on voit faucher là-bas.

—Lefrançois et son tire-bouchon, c'est comme Saint Roch et son chien: ça se lâche pas.

Et dans le temps de dire trois fois : "ciseaux !" Toine et Phirine allèrent chercher l'instrument et revinrent avec, en plus, Lefrançois qui salua la compagnie en passant sa manche sur son nez et ne refusa pas de prendre une bouchée, "rien que pour montrer qu'il n'avait pas dédain de l'ordinaire des gens du bas du Rang du Bord de l'Eau". C'est une solide fourchette, Lefrançois, bien qu'il ne se serve que de son couteau à ressort, et, à part cela, c'est un "chanteux" rare. Comme il est garçon et qu'il essayait de "brincher" avec Phirine Bérubé, Toine gâta la fin du repas par des pointes qui n'avaient pas leur place.

Ce qui amena la mère Gauquier à dire entre le haut et le bas :

—Après tout, Toine est pas encore marié avec la Phirine, et il y en a ben manque, dans la paroisse, qui feraient un meilleur parti que lui. Elle devrait lui donner la pelle pendant "qu'a n'a encore en belle".

Sur les entrefaites, Lefrançois déclara qu'il ne voulait pas ambitionner, mais, si on le voulait absolument, il allait chanter une petite chanson. Sa petite chanson, vinguenne ! eut vingt-deux couplets, plus ou moins improvi-

sés, dont chacun fut comme une "pi-que" pour Toine, le dernier finissant par ces deux vers lancés avec un brio de cor de chasse :

L'amour est un érésipèle ;
Quand il démange il faut se gratter...

C'en était la moitié de trop ! Aussi, Toine, qui suffoquait, déclara que le sarouet commençait à frédier, qu'on n'était pas loin sans orage et qu'il allait atteler.

—C'est la jalousie qui le gavage, fit la mère Gauquier.

—Rien qu'à voir on voit ben, corrobora l'ex-veuve Rochette.

Toujours est-il qu'on ramassa les afficots pendant que les jeunes gens faisaient quelques steps sur l'herbe—rien que pour dire qu'on avait dansé un peu,—et vers neuf heures tout le monde a été rendu chez soi, un peu moulu et pas mal fané mais, à tout prendre, content de la journée.

Chemin faisant, Toine bougonna un petit bout de temps, mais Phirine lui ayant dit sur un ton sec comme bardeau : "Je vous "requiens" pas, vous savez..." il se mit à parler comme du monde.

SOUVENIRS

J'ai la mémoire des parfums, de la musique
Et des couleurs. Pour évoquer les jours défunts.
Coupez des fleurs, j'ai la mémoire des parfums.

J'ai la mémoire aussi de la musique,

Certain rythme magique

Réveille le passé dans mon cœur nostalgique ;

Coupez des fleurs, faites de la musique

J'ai la mémoire des couleurs,

Assez pour rappeler quelqu'un ou quelque chose.

Je me souviens que par un crépuscule rose,

Ma promesse riait et que j'étais en pleurs...

J'ai la mémoire des couleurs.

Maurice Vaucaire.



FAITS ET ANECDOTES

SUR GEORGES V

UN jour, l'escadre de la Méditerranée faisait son charbon dans les eaux turques. Les représentants du sultan vinrent saluer l'amiral, le duc d'Edimbourg, et demandèrent à présenter leurs devoirs au petit-fils de la reine Victoria, aujourd'hui Georges V. Le duc fit appeler son neveu. Et les fonctionnaires, en voyant un jeune gamin en tenue de chauffeur, le bourgeron bleu couvert de poussière, la figure noire de charbon, se crurent victimes d'une mauvaise plaisanterie. Georges V a toujours eu un faible pour la "chauffe". Et lorsqu'il revint, en 1908, du Canada, où il avait assisté aux fêtes du tri-centenaire, le prince de Galles tint à revêtir la cotte bleue et à manier une dernière fois la pelle à charbon.

SUR EDOUARD VII

EDOUARD VII, alors qu'il était prince de Galles, avait su, dit l'"Opinion", de Paris, gagner la sympathie des Canadiens-Français, sujets loyaux, mais quelque peu froids.

La reine Victoria l'y avait envoyé pour prendre contact avec toutes les parties de son futur Empire, comme il devait y envoyer son fils, aujourd'hui Georges V. L'impression de ces deux "tournées" fut bien différente sur les bords du Saint-Laurent.

A Québec, sa courtoisie, son aisance, lui gagnèrent la "vieille capitale"; un "jolly" gas, le fils à la reine d'Angle-

terre", dit un "habitant" (paysan), qui l'avait approché. A Montréal, la ville des gros marchands anglais, on organise une réception à laquelle toutes les personnalités de la région sont conviées; au moment de souper, le prince de Galles va offrir son bras à Mademoiselle de Rocheblave, qui n'était ni très considérable, ni très jeune, mais représentait une famille de la vieille France.

Monté sur le trône, Edouard VII fut d'emblée plus populaire au Canada français que ne l'avait été son auguste mère. Il aurait voulu assister lui-même au tri-centenaire de Champlain à Québec en 1908; il y délégua son fils, mais, ainsi qu'à sa précédente visite, les Canadiens-Français n'ont pas été conquis par ce jeune homme, un peu incolore, qui prononçait fort correctement des discours bien appris. Aussi les vieux de là-bas doivent-ils regretter "le jolly gas" qui était le père du "roi d'Angleterre", comme ils appellent leur souverain.

LES "GREEN BACKS"

PEU de personnes savent que c'est de leur couleur même que les green backs tiennent ce nom baroque. Ils sont imprimés à l'encre verte. Pourquoi? Pour éviter la contrefaçon.

En 1857, un nommé Stacy J. Edson inventa une encre particulière qu'il appela anti-photographique, parce que la photographie est impuissante à reproduire les signes tracés avec cette encre sur le papier. Le 30 juin de la dite année, l'inven-

teur prenait un brevet d'invention, qu'il ne tarda pas à vendre à la Compagnie des bank-notes américains.

L'encre verte avec laquelle le papier-monnaie est imprimé défie non seulement l'art photographique, mais encore, jusqu'à ce jour, n'a pu être attaquée avec succès par les alcalis. Il est donc fort difficile de contrefaire les green backs.

La date de la prise du brevet d'invention par M. Stacy J. Edson était imprimé en tout petits caractères et sur chaque green back.

"Canadien."

LES DOUKHOBORS

AINSI qu'on le sait, plusieurs milliers de paysans russes, appartenant à la secte des Doukhobors, sont venus, vers 1899, se fixer au Canada. Dans le village qu'ils construisirent sur la terre qu'on leur avait donnée, ils décidèrent de vivre suivant les principes communistes de leur religion. Ils mirent en commun leurs champs, leurs troupeaux et leurs biens, renoncèrent à toute nourriture animale pour ne vivre que de lait et de légumes, abolirent les formalités du mariage et élirent un "prophète" qui fut la seule autorité reconnue. Cela dura ainsi pendant plusieurs années. Puis, quelques fanatiques eurent l'idée que la vie qu'ils menaient n'était pas encore celle que commandait leur religion. Ils disaient que les bêtes n'étaient pas faites pour travailler pour les hommes et que les exploiter était chose impie. Bref, un jour, deux mille hommes, femmes et enfants, abandonnèrent leur village, se dépouillèrent de leurs vêtements et partirent tout nus, vers le sud, à la recherche du royaume de Dieu. Ils n'allèrent pas

loin. Arrêtés à une quarantaine de milles de leur village, ils furent embarqués, de force, dans un train et ramenés chez eux. Dégrisés par cette aventure, ils reprirent leur vie, aujourd'hui ils ne se souviennent même plus de leur escapade.

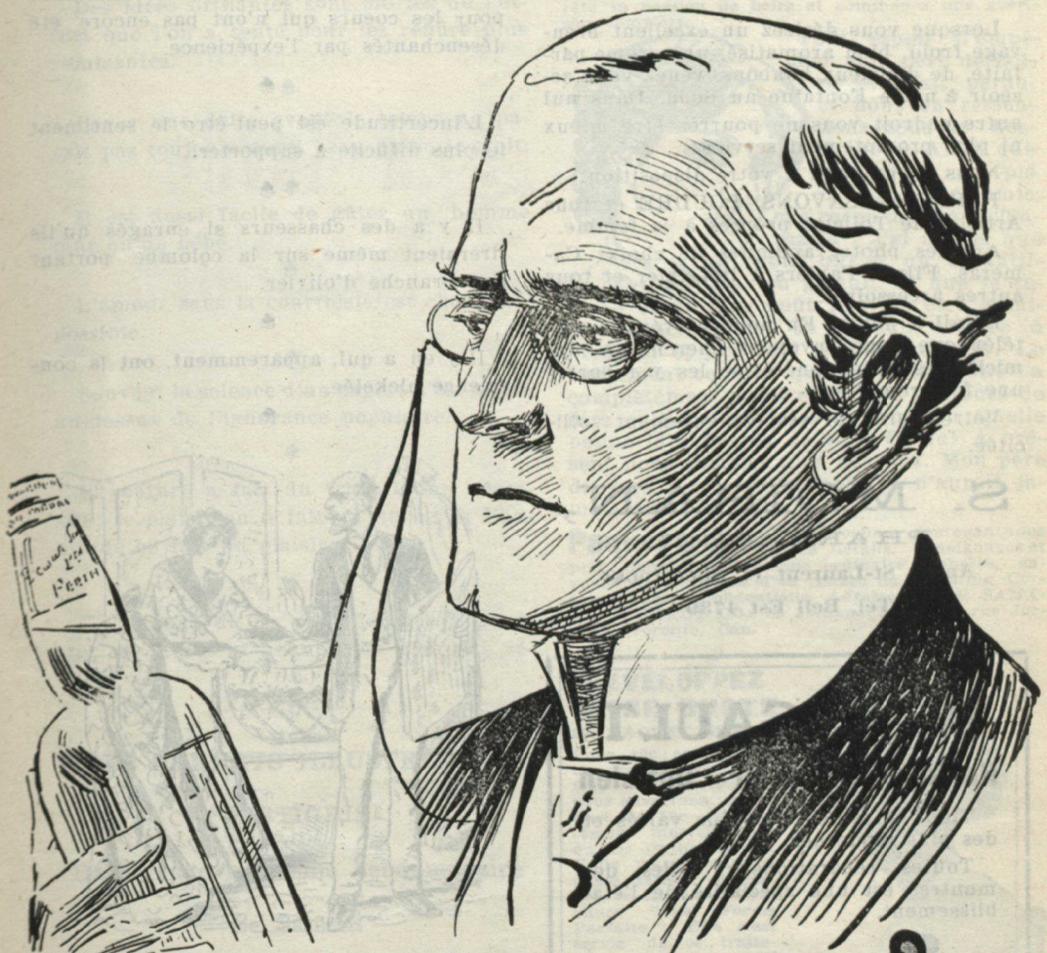
FRERE CONTRE FRERE

À l'ouverture du premier parlement Canadien à Québec, en 1792, l'Assemblée Législative fut appelée à élire son président (speaker). Ce choix mit aussitôt en évidence l'antagonisme des deux races. MM. Dunière et de Bonne ayant proposé à ce poste M. J. A. Panet, un des représentants de Québec, le parti anglais proposa successivement MM. Grant, McGill et Jordan; M. Panet fut finalement élu sur une division de 28 contre 18. Des seize membres anglais, pas un ne vota pour M. Panet. Tandis que deux Canadiens-Français votèrent contre lui, l'un de ces derniers était le frère du candidat, M. P. L. Panet. Celui-ci, dans le discours qu'il fit pour appuyer M. Grant, remarqua que M. J. A. Panet ne connaissait pas la langue anglaise, que le Canada était une colonie anglaise, que la langue de la métropole était l'anglais et il termina en disant: "Je suis d'opinion que c'est une nécessité absolue pour les Canadiens d'adopter la langue anglaise et je pense qu'il n'est que décent que le président que nous avons à choisir puisse s'exprimer en anglais lorsqu'il s'adressera au représentant de notre Souverain".

Une telle conduite, inqualifiable envers un frère, était en même temps une lâcheté envers les Canadiens, ses compatriotes; le mépris des membres des deux origines en fut la récompense.

P. T. Bédard.





DEWAR'S WHISKY

Mesdames et Mesdemoiselles

Lorsque vous désirez un excellent breuvage froid, bien aromatisé, une crème parfaite, de délicieux bonbons, venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda. Dans nul autre endroit vous ne pourrez être mieux ni plus promptement servies.

Nous avons aussi à votre disposition:

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Caméras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Détail à noter: En nous prévenant par téléphone nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Votre visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN,
PHARMACIEN,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

**626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.**

Zig-Zags

L'espérance est un puissant stimulant pour les coeurs qui n'ont pas encore été désenchantés par l'expérience.

L'incertitude est peut-être le sentiment le plus difficile à supporter.

Il y a des chasseurs si enragés qu'ils tireraient même sur la colombe portant une branche d'olivier.

Il y en a qui, apparemment, ont la conscience nickelée.



—Ce pauvre bébé ne fait que pleurer, je vais chanter pour l'endormir.

—Oh! mais non, laisse-le plutôt crier.

L'esprit lent est souvent le fondement d'une intelligence sûre.

Un vieux dicton: "Gouverne tes lèvres comme si elles étaient les portes d'un palais renfermant un roi."

La charité qui a pour habitude de commencer par soi se relâche de cette règle, et dans ce cas ça coûte cher.

Le grand bonheur de la richesse est de donner.

Des idées brillantes sont mortes de l'effort que l'on a tenté pour les rendre plus reluisantes.

Payer une dette avant le temps ne paraît pas toujours aussi beau qu'on le croit.

Il est aussi facile de gâter un homme mûr qu'un bébé.

L'amour sans la courtoisie est chose impossible.

Souvent la science d'un expert n'est guère au-dessus de l'ignorance populaire.

La nature a fait du travail une nécessité; le plaisir en a fait un devoir et l'habitude en fait un plaisir.

Il est sage de ne pas chercher à pénétrer un secret et honnête de n'en pas révéler.

LES CARNETS ILLUSTRÉS DE MISTIGRIS

Dans notre magazine hebdomadaire
"Le Samedi"

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que, depuis quelques semaines, **Mistigris**, l'auteur des Scènes du Rang du Bord de l'Eau, publie dans chaque numéro du "Samedi", sous le titre "A travers la vie," des études sérieuses et comiques illustrées. Au nombre de celles déjà parues, il y a "Souvenirs du Nord-Ouest" (à continuer), le "Droit de fouiller dans les poches du mari", le "Droit de battre sa femme", etc.

Ceux qui aiment le genre de **Mistigris** sont donc invités à se procurer le "Samedi" de chaque semaine.

Père Guéri de l'ivrognerie

Sauve son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de Prescription sans goût "Samarita" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le dés-honneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samarita". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidée à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquet a essai et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARITA REMEDY CO., 14 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Can.

DEVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359b,
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



8.

**RECTIFICATION ET AUBAINE
POUR NOS LECTEURS**

En parlant du Premier Prix remporté par M. Pierre Voyer (Mistigris) dans le Concours sur l'Hiver Canadien, notre revue (No de mai) a fait savoir que ce trophée avait été manufacturé par la Hemming Manufacturing Co, de Londres et Montréal, ce qui pouvait laisser croire que le siège principal de cette célèbre maison est à Londres. Il n'en est rien. C'est à Montréal qu'est la source première de tant de travaux d'art qui se répandent dans le monde entier. Les chefs de cette maison ne sont pas de ceux qui croient le Canada inférieur pour la production artistique; ils prétendent même que la vigueur et l'originalité du Canadien lui assurent la supériorité sur l'Européen exténué et rouillé. La Maison Hemming a surtout deux spécialités: les Emaux Chamblève et ce qui est connu sous le nom de "Depos-Art" et, dans ces deux lignes, elle l'emporte sur tout ce que l'Europe et les Etats-Unis produisent. Et ses articles sont presque totalement l'oeuvre de Canadiens français et anglais qui se sont façonnés et perfectionnés dans cet établissement. Nous avons reçu une bien jolie brochure décrivant les méthodes du "Depos-Art" brochure que chacun de nos lecteurs peut recevoir gratuitement en s'adressant à cette maison à la fois si avancée dans la production artistique et si généreuse dans son encouragement à notre littérature et à l'avancement du Canada.

A NOS CONFRERES

Un certain nombre de confrères ne reçoivent la "Revue Populaire" qu'à la condition expresse d'en publier régulièrement les sommaires. Quelques-uns négligent de le faire ou ne le font qu'irrégulièrement. Avis est donné que le service d'échange leur sera refusé s'ils ne remplissent pas leur engagement.

Pourquoi ne pas
vous abonner à

**La Revue
Populaire,**

- le seul vrai magazine de langue française en Amérique?
- Il est illustré avec goût.
- Il publie un roman complet dans chaque numéro.
- Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.
- Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.
- Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.
- Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....

..... pour d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)